

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*Échange d'él avec plan  
sans que nous ne puissions*

TROISIÈME ANNÉE.

CINQUIÈME SÉRIE.—SECONDE LIVRAISON.

PRIX 30 SOUS OU 25 CENTS.

# La Ruche

## LITTÉRAIRE.

AVRIL, 1859.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-en-chef.*

G. H. CHERRIER.—*Editeur-propriétaire.*

Bibliothèque,

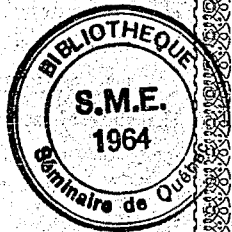
Le Séminaire de Québec,

3, rue de l'Université,

Québec 4, QUEBEC

MONTREAL:

DES PRESSES A VAPEUR DU CANADA DIRECTORY, RUE ST. NICOLAS.



PAR

# H. EMILE CHEVALIER,

**NOUVELLEMENT PUBLIÉS:**

L'HÉROÏNE DE CHATEAUGUAY,.....	\$0.25
LE FOYER CANADIEN,.....	\$0.25
L'ART DE LA BEAUTÉ,.....	\$0.25
LES TRAPPEURS DE LA BAIE D'HUDSON,.....	\$1.00
LE PIRATE DU ST. LAURENT,.....	\$0.50

**POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT:**

LES NUITS DE MONTRÉAL,.....	\$0.50
-----------------------------	--------

## **LE GUERRIER NOIR,**

(Pour faire suite aux Trappeurs de la Baie d'Hudson).

---

**LIBRAIRIE SCOLAIRE, LITTÉRAIRE,  
DE JURISPRUDENCE ET DE MÉDECINE,**

**No. 74 et 76, Rue Notre Dame.**

**M. E. PELLETIER et Cie.,**

**O**NT l'honneur d'informer MM. les Supérieurs de collège, les Commissaires d'école, les Marchands de la campagne, ainsi que le public en général, qu'ils se proposent d'ouvrir une Librairie sous la raison sociale ci-dessus, au premier de mai prochain, Nos. 74 et 76, Rue Notre Dame, maison voisine du bureau de l'Instruction Publique. Ils auront constamment en mains un assortiment de livres de Théologie, Méditations, Histoire, Littérature, Jurisprudence, Médecine, et l'assortiment le plus complet de classiques Français, Anglais, Grecs et Latins, livres de Prières, livres pour récompense, ainsi qu'un assortiment de papeterie, d'articles de bureaux et de fournitures d'école, le tout à des conditions très libérales.

LES SOUSSIGNÉS saisissent cette occasion pour inviter les messieurs du Clergé à bien vouloir honorer leur *Librairie* d'une visite, pour se convaincre que les bruits que quelques personnes malveillantes se plaisent à répandre sur leur compte sont faux, et que leur bibliothèque ne contient aucun livre ou ouvrage que puisse réprover la censure la plus stricte.

M. E. PELLETIER ET CIE.,  
*Libraires.*

MONTRÉAL, Mars, 1859.

# RUCHE LITTÉRAIRE.

VOLUME III.

AVRIL 1859.

NUMÉRO 2.

## LA PRESSE FRANCO-AMÉRICAINÉ.

I.

Tout écrivain est inventeur ; aussi, comme la plupart des inventeurs, les écrivains ne sont-ils pas riches. Plutus fait la mine aux uns et aux autres. Un simple coup-d'œil donné à l'histoire nous les montre à la recherche de la fortune qui, semblable à un feu-follet, danse incessamment devant eux, les captive, les fascine et ne se laisse point atteindre. Ils ont d'autant plus soif de ses faveurs que la cruelle les leur refuse impitoyablement. Je conviens que pour eux l'argent n'est pas un mobile ; mais je crois que c'est un besoin et un besoin aussi pressant peut-être que pour les agioteurs et les boursicotiers. L'écrivain aime plus l'argent que l'avare. Ce qui le distingue de ce dernier, c'est que l'avare adore les espèces pour les jouissances imaginaires qu'elles lui procurent et que l'écrivain les chérit pour les plaisirs palpables qu'elles lui apportent. N'allez pas crier au paradoxe. L'écrivain—artiste s'entend!—jalouse le crésus, tout autant que le crésus jalouse l'écrivain. Je parle de l'écrivain d'une certaine valeur. Celui-ci pourtant est l'antipode de celui-là. Mais nous sommes sans cesse en quête de l'inconnu, et l'on ne soupire pour rien tant que pour ce que l'on n'a pas. L'axiome est connu. Toutefois une réflexion, afin d'expliquer les appétits brutaux (qu'on me passe l'expression) de l'artiste, ne me semble pas déplacée. Je tiens, non pas à justifier les artistes, non pas à les disculper d'une pénurie qui les attache à l'art, quand elle ne le proécède pas, mais à lever un coin du voile qui couvre leur existence.

Il est plus que difficile de produire, quand on n'a pas ; c'est impossible. Plus on a et plus on peut produire. La nature nous a doué de certaines facultés animales et mentales, susceptibles de développement. Ces facultés sont loin d'être égales ; car les plus nobles subissent plus ou moins le joug des plus viles. Que votre corps soit épuisé et votre esprit refusera

son service. Cependant les gens dont le cerveau est fatigué se sentent disposés à l'exercice de leurs membres. Ils veulent et peuvent les exercer. De plus, on remarque partout que les personnes qui pensent peu ou point sont plus robustes que celles qui cultivent leurs idées. Les laboureurs courbés, du matin au soir, sur le sillon se portent mieux que les hommes de cabinet. Mais entre les hommes de cabinet, il y a des distinctions, des différences radicales. Certaines occupations intellectuelles arrivent, avec l'habitude, au mécanisme. Un teneur de livres, par exemple, finira par faire sans lassitude, sans s'en apercevoir les opérations arithmétiques les plus longues. Son intelligence exécutera simplement la rotation de l'aiguille sur le cadran d'une horloge. Il n'en est point de même de l'écrivain. Chaque heure, chaque minute, pourrais-je dire, est pour lui le signal d'un changement de travail. Il n'a pas coordonné une conception, ne l'a pas fixée, qu'une autre se présente, le séduit et le tient en éveil, jusqu'à ce qu'une nouvelle miroite encore sous ses regards. Ce n'est pas tout. Cette conception, qui luit tout-à-coup pour lui, pour lui seul ; elle qu'il embrasse avec tous ses rayons, il faut qu'il la formule, et la formule aussitôt. Comment procède-t-il ? Une plume, de l'encre, du papier : Voilà ses outils. Je les suppose prêts ; je suppose, que cette plume soit imprégnée d'encre, qu'il la presse dans sa main ; il la pose, radieux, enthousiasmé, sur son papier, et va donner une forme à cette lumière spirituelle qui lui est apparue. Mais non. La plume tombe de ses doigts. Il se frappe le front. Il est désespéré. La brillante clarté a fui, elle a fui pour ne plus revenir, et cela, dans l'intervalle qu'il a mis à tracer la première lettre de son premier mot. Il faut recommencer l'étude, harceler sa mémoire, réexciter ses facultés ; car l'idée pose devant nous comme notre image sur la lentille d'un instrument d'optique. Un clignement d'yeux la fait loucher, un tressaillement la brouille.

Cependant vous avez saisi votre idée, vous l'étreignez, la chasse où vous la voulez enfermer est là, vous êtes sûr que la première ne vous échappera point. Le sourire fleurit sur vos lèvres ; mais soudain vous trouvez qu'il manque quelque chose à cette chasse :—un ornement, un point de rectitude. Changeons, perfectionnons, régularisons, dites-vous. Vous essayez, et, pendant ce temps, votre idée grossit, s'enfle comme un ballon, s'évanouit en fumée, ou bien elle se métamorphose tellement que votre cadre primitif est désormais inutile.

L'ouvrage est à refaire.

N'est-ce pas là, brièvement, la besogne de l'artiste ? Il vise au beau, et rien n'est plus malaisé à définir que le beau, sinon pourtant la douleur que cause sa parturition.

D'où il suit que le cerveau de tout artiste fonctionne toujours, alors même que son être extérieur paraît inactif. Mais ce fonctionnement use et use vite la machine. D'ordinaire, les artistes vivent moins longtemps que les manouvriers. En outre, ce même fonctionnement ne peut se faire qu'au moyen de stimulants énergiques : émotions vives et de courte durée, qui sont comme l'eau que le mécanicien verse dans une chaudière à vapeur surchauffée ; et sensations puissantes qui ranimeront les capacités cérébrales engourdies. Pour tel artiste, ce sera une lecture profonde ; pour tel autre une course ; pour celui-ci le jeu, pour celui-là la débauche ; et pour tous ce sera une dépense d'énergie. Néanmoins l'intellect aura grandi ; il aura acquis des connaissances nouvelles ; il se sera élevé,—ne fut-ce que par le remords.

L'artiste—et je parle de l'artiste vrai—travaille donc sans cesse et en tous lieux. La science de la nature est l'objet de ses convoitises. Il la poursuit, alors même qu'il tâche de se divertir, et la poursuit avec l'aide du discernement secondé par la mémoire. Notre mémoire est une glace capricieuse où les scènes auxquelles nous avons assisté se reproduisent souvent avec, mais souvent aussi sans notre consentement. Qui n'a rêvé tout éveillé ? pour me servir d'une locution vulgaire, singulièrement éloquente. Qui de nous ne s'est rappelé, parfois après dix, quinze, vingt ans ou plus un spectacle dont il avait été témoin ; n'a revu ce spectacle, avec son théâtre, tel qu'il était, ses personnages, leur attitude, leur geste ; n'a entendu leurs discours et reconnu jusqu'au son particulier de leur voix ? Et cependant, si, une minute avant ce ressouvenir imprévu, on nous eut parlé du spectacle en question, à peine aurions-nous pu dire que nous y avions été. Eh bien, ces réminiscences sont la nourriture des artistes. C'est pourquoi je dis que l'artiste fait constamment provision d'aliments. Mais il ne rend pas toujours à la société ce qu'il lui a emprunté. Si l'on ne fait rien sans peine, je puis avancer qu'il n'est pas de productions plus pénibles que celles de l'invention, exprimée par un livre, comme par une machine ; par un morceau de musique, comme par une peinture. Aussi, grand nombre d'artistes ont-ils horreur de la production. La nécessité, plutôt que l'amour de la gloire, les a forcés presque tous à révéler leurs talents.

L'art, sans la production, c'est les douceurs de l'hyménée, sans les tortures de l'enfantement. Ces tortures supportées, l'artiste se sent remplir de joie. Son cœur déborde de félicité. Il a vaincu son ennemi, la paresse. Mais, en même temps, il s'est courbaturé l'esprit. Il a besoin de repos. Ce repos, c'est une variation dans l'ordre de ses idées ; et ce n'est pas, comme on est très porté à le croire et à le dire, un accès de sommeil. L'artiste ne sommeille pas, il étend la sphère de ses perceptions ; il les pousse si loin que, la plupart du temps, il perd de vue notre planète, et en néglige les intérêts, jusqu'à ce que son boulanger, son tailleur ou son bottier, le heurte pour lui présenter un compte à payer.

## II.

C'est l'expulsion du ciel.

L'artiste a mangé du fruit défendu et le voilà condamné.

Il se remet à l'œuvre, produit, espère qu'un matin il trouvera sa caisse pleine, et il consume ses forces et sa vie dans cette attente continuelle. Ne lui demandons pas ce qu'il fait de ses gains, à ce courtisan de l'écu. Le sait-il ? Et, d'ailleurs, des gains en a-t-il jamais eu ? L'idée ne se paie pas, même au dix-neuvième siècle. Soyez homme pratique, et vous roulez sur l'or. Soyez un homme à idées et vous végétez, et la misère s'accroît à vous comme la vermine à un lépreux. On ne comprend pas et on ne veut pas comprendre la nécessité d'allier l'art et la science à la pratique. L'instruction inculquée aux générations est aussi vicieuse que l'éducation. L'artiste n'a point de place au soleil de la civilisation. Un homme veut-il languir sur cette terre, être en proie au dénuement, la victime des raiilleries de ses semblables, le jouet des enfants, il n'a qu'à émettre une idée neuve. De son vivant, on le traitera de fou, si on ne le persécute de mille façons, quitte à l'honorer, après sa mort et à lui ériger des statues, si son idée est appliquée. Jadis on brûlait les novateurs. Aujourd'hui, on les laisse périr de faim. Salomon de Gaus fut mis à Bicêtre pour avoir découvert la vapeur ; Jacquart est mort dans l'indigence ; on a dernièrement appris que l'inventeur de l'hélice était décédé dans un des hôpitaux du Havre. Je constate que nous avons fait des progrès !

L'humanité est si peureuse, si timide dans son achèvement qu'elle tremble à chaque révélation. N'y aurait-il pas derrière cette crainte, un sentiment de jalousie ou plutôt d'envie ? Quoiqu'il en soit, le positivisme règne despotiquement sur nos sociétés. Elles n'admettent que les résultats, et refusent aux causes l'importance qui leur est due. Aussi les hommes adonnés aux sciences, aux arts et aux lettres sont-ils les plus mal lotis dans la distribution des biens de la terre. On acceptera leurs œuvres, si le temps les sanctionne ; on les immortalisera et on les proclamera bienfaiteurs de l'espèce, mais à condition de les tracasser, ou de les proscrire, ou de les réduire à la dernière extrémité, au moment où ils auront affirmé une vérité précédemment ignorée. La liste des martyrs est longue d'Homère

à Malfilâtre, en passant par Socrate et Galilée!

Nous n'aimons pas marcher; nous voulons vivre pour le présent, sans nous inquiéter de l'avenir. "Après moi le déluge!" Ce symbole de l'égoïsme est malheureusement dans presque toutes les bouches. Ce qu'on demande, ce qu'on adule, encense, ce sont les réalisateurs; les fabricants des articles de nécessité immédiate. A ceux-là les avantages, les agréments; le confort et le luxe ici-bas. Aux autres, aux idéologues, comme les a appelés Napoléon I, les déboires, les déceptions et la paille, malgré des travaux écrasants parfois et une conduite irréprochable. Pour un Sénèque qui écrivit sur une table d'or, combien d'écrivains, et des meilleurs, qui ont succombé faute d'une croûte de pain? Je ne m'amuse pas à commettre une métaphore. Les annales des peuples policés nous fournissent cent preuves authentiques de ce fait. Et que de milliers d'exemples sont restés et resteront éternellement dans l'oubli! Les savants, les auteurs des grandes découvertes industrielles subsistent avec peine, à côté des applicateurs de leurs découvertes, qui nagent dans l'opulence; les artistes, proprement dits, s'épuisent, à quelques exceptions près, à la solde des brocanteurs juifs; quantité de poètes prieraient volontiers le ciel de leur prêter un pan de son azur pour s'en faire un habit, et ceux qui sont célèbres fournissent pour cinquante louis à un éditeur, tel ou tel livre sur lequel l'honnête trafiquant de pensées fera deux ou trois mille pour cent de bénéfice. Et les journalistes, les infortunés journalistes, les galériens *ex officio*! les journalistes qui dirigent l'opinion publique, manipulent les intérêts des nations, les journalistes qui font trembler les gouvernements, hausser ou baisser les fonds, ils sont proverbialement gueux comme Job, et frémissent devant un directeur, sorte de banquier, agent de change ou richard aussi bouffi de vanité que sot et inepte en matière politique et littéraire. Un journal de Paris vient de publier une esquisse amusante et vraie du journaliste. Malgré sa légèreté de ton, cette ébauche ne figurera peut-être pas mal ici.

"Quoiqu'on en dise,—écrit notre confrère —le métier de journaliste—puisque métier il y a—n'est pas positivement ce qu'un vain peuple pense.

"On a beau dire que l'esprit court les rues, on n'en rencontre pas tous les jours; et chanter, rire ou pleurer à heure fixe, quelle que soit l'humeur que l'on ait, constituent, en somme, un "travail" qui en vaut bien un autre!

"Qu'il fasse soleil, qu'il pleuve, que vous soyez gai, triste, malade, que vous ayez enterré un ami la veille, ou qu'une femme adorée vous ait quitté le matin... peu importe! Voilà une plume, de l'encre et du papier; et il faut produire.

"Le cerveau passe à l'état de locomotive à haute pression, et ce qu'on réclame de lui, c'est d'aller comme la vapeur; mais ce voyage à grande vitesse à travers les événements, les hommes et les choses, est-il du goût de tout le monde? Point! Celui-ci trouve que vous don-

nez trop complaisamment la préférence aux sentiers fleuris de la poésie; cet autre, que vous côtoyez trop souvent le domaine du réalisme; un troisième que vous ne faites pas assez de stations dans les cabarets de la route!

"En d'autres termes, chacun voudrait ce que ne veut pas son voisin.

"—Soyez sérieux, nous disent les pères de famille.

"—Soyez légers, ajoutent les fils.

"—Surtout, pas de jeux de mots!

"—Surtout, des calembours!

"—Parlez-nous davantage des livres nouveaux!

"—Parlez-nous moins bibliographie!

"—Donnez-nous souvent du théâtre!

"—Donnez-nous rarement de la critique dramatique!

"—Pour l'amour de Dieu, pas de simples initiales, des noms!

"—Pour l'amour de Dieu, pas de noms, des initiales!

"—Soyez réservé!

"—Soyez indiscret!

"—Faites-nous pénétrer dans le grand monde!

"—Faites-nous connaître le demi-monde!

"—Vous ne vous occupez pas assez des questions politiques.

"—Vous donnez trop de place aux articles dits "sérieux."

"—Vous êtes trop foncé.

"—Vous êtes trop pâle.

"—Vous défendez la bourgeoisie.

"—Vous soutenez les ouvriers.

"—Vous écoutez follement tous les conseils qui vous sont adressés. Un journaliste doit exprimer sa conviction et non celle des autres.

"—Vous ne tenez aucun compte des observations qui vous sont faites. Un journaliste doit exprimer l'opinion des autres et non la sienne.

"Faites donc un journal, après cela! A notre avis, vous montrerez beaucoup plus d'esprit en apprenant l'état de maçon ou de savetier."

Ainsi vont les choses. L'idée est l'esclave du Capital après avoir été sa mère; et les promoteurs d'idées sont serfs des capitalistes, donc ils devraient être les souverains.

### III.

De tous les artistes, l'écrivain est le plus pauvre, parce que son œuvre intellectuelle achevée, son exposition au grand jour, sa publicité exige des déboursés. Si l'écrivain ne possède pas les moyens de se faire imprimer, le travail de sa plume est inutile, à moins qu'il ne jouisse d'une certaine réputation, ou qu'il ne trouve un éditeur généreux voulant bien lui servir de parrain. Mais la réputation est une coquette qui laisse volontiers voir le coin de son bas, sourit par caprice à quelques privilégiés, et se laisse rarement conquérir. Sur cent mille amants qui la courtisent, à peine un ou deux parviennent-ils à lui baiser le bout des doigts. Osez donc vous mettre sur les rangs!

Qu'un écrivain trouve un éditeur ou l'argent nécessaire pour faire éditer son ouvrage,

et il n'est pas sauvé ; *tantum abest !* A quoi bon parler des tribulations qui l'assaillent, des critiques malignes ou inconsidérées ; des silences dédaigneux, enfin des maux qui assiègent l'homme assez courageux ou assez ambitieux pour monter sur des tréteaux et se donner en spectacle. Le peintre, le sculpteur, l'architecte et le musicien ne sont, sous ce rapport, pas mieux partagés que l'écrivain. Le seul avantage qu'ils aient sur lui, c'est de pouvoir tirer plus aisément parti de leur production. Une fois faite cette production à tout son prix. Elle ne coûte rien à exhiber, à faire valoir. En un mot elle peut rapporter ; et elle rapporte en proportion de la célébrité de l'auteur, sinon en proportion de son mérite intrinsèque. Un peintre gouache une pochade, croque une silhouette, brosse un tableau, et pour peu qu'il sache son métier, il trouve un acheteur. La vente d'une sculpture est moins facile sans doute, mais un sculpteur a dans son ciseau un instrument capable de le faire vivre en tout pays. Le musicien se trouve placé sur le même pied. Je me trompe, c'est le privilégié de la famille artistique. Benjamin des sociétés civilisées, il peut se faire élire roi par les tribus sauvages. Orphée a charmé Cerbère. Les accents de la lyre d'Amphion élevèrent jadis les murs de Thèbes. Il fallut la trompette de Josué pour renverser les tours de Jéricho. L'histoire ancienne nous l'apprend, et, toutes allégoriques que puissent être ses leçons, l'histoire ancienne nous donne de profitables enseignements.

Elle nous montre aussi les écrivains plus déshérités que leurs confrères dans les autres arts. Si la découverte de Gutenberg leur a rendu un éminent service, elle ne les a pas tirés d'embaras. Car la diversité des langues fait toujours obstacle même aux plus distingués d'entre eux. Le premier des poètes, j'oserais dire des écrivains modernes, M. Victor Hugo, n'est pas dans l'aisance, depuis que l'exil l'a obligé à chercher un asile sur le sol britannique. Félix Pyat, un de nos dramaturges les plus populaires, s'étiolé à Londres. Louis Blanc fait maigre chère, et tous tant que nous sommes, écrivains répandus sur la terre d'Amérique, nous mangeons plus au ratiel de l'espérance qu'à la crèche de l'abondance.

Quel que soit l'ouvrier littéraire, une plume entre ses doigts est moins qu'une alène aux mains du cordonnier, un rabot aux mains du menuisier, une pioche aux mains du puis-

atier. Vous voulez de la gloire, tentez d'en gagner ; mais une rétribution pécuniaire honnête ! Arrière, manant ! Le balayeur de rue est plus utile que vous. On lui octroie une piastre par jour. Bienheureux serez-vous d'en arracher autant à la générosité du public lecteur.

Un de ces êtres, qu'on appelle homme d'affaires, mitonne une spéculation qui ne coûte aucun effort à son intelligence, bien qu'elle vaille un accroc à sa conscience, et le voilà riche. A lui les honneurs, à lui les dignités, à lui les regards. Chacun le salue, vous le premier. Fortunés ceux qu'il daigne favoriser d'un re-

gard ! Les hommes le flattent, les femmes se le disputent.

L'écrivain étudie trente ans, passe ses journées à observer la nature, ses nuits à recueillir dans les livres les observations de ses devanciers ; puis il se sent fort, il a saisi des vérités, il désire que l'humanité en profite, il se met à sa table, travaille des semaines, des mois, des années, sacrifiant tout, plaisirs et santé, à l'amour d'autrui. Enfin, il a terminé. Son ouvrage est là, n'attendant plus que l'impression. Mais, à ce moment, on arrête l'écrivain.—En vertu de quel ordre ?—De par la justice.—Pourquoi ?—Le misérable a commis quelques dettes. Paye, coquin ; paye finéant.—Mais je n'ai rien.—Tu n'as rien ?—Oui, cependant... j'ai quelque chose.—Ah, voyons !—Il montre le cahier de son ouvrage. On lui rit au nez et on le fourre en prison.

Soyez donc penseur et écrivain !

Exception, crie-t-on derrière moi. Exception, plutôt à Dieu que ce fût l'exception ! Mais si révoltante et si grande que soit cette dépréciation des travaux littéraires en France, en Angleterre, en Europe, pour tout dire, elle est bien autrement prodigieuse en Amérique. Permettez-moi une anecdote. Toute plaisante qu'elle soit, elle a sa portée sérieuse, et j'en garantis l'authenticité.

La scène se passe dans une ville du Bas-Canada.

Un artiste se présente chez un écrivain. L'artiste est suivi d'un monsieur qui s'appuie contre la porte dès que l'artiste est entré.—Mon cher, dit ce dernier à l'écrivain, je viens vous demander un petit service.—Deux, si vous le souhaitez ; de quoi s'agit-il ?—Oh ! presque rien, j'ai besoin de cautions.—Mais je n'ai pas pour un sou de bien au soleil.—Ça ne fait rien, venez toujours.

Ils sortent, escortés du monsieur, recrutent un ami, en chemin et vont droit chez le shérif.

Après quelques formalités préliminaires :

LE SHERIF, à l'écrivain :—Possédez-vous des propriétés ?

L'ÉCRIVAIN :—Toutes les propriétés sont-elles valables ?

LE SHERIF :—Sans doute.

L'ÉCRIVAIN :—Oui, monsieur.

LE SHERIF :—Pour cent louis, cours d'Halifax.

L'ÉCRIVAIN :—Vous m'avez dit que toutes les propriétés étaient valables ?

LE SHERIF (avec un mouvement d'impatience) :—Faut-il vous le répéter ?

L'ÉCRIVAIN :—Je désirais m'assurer....

LE SHERIF :—Vous possédez au montant de cent louis, cours d'Halifax ?

L'ÉCRIVAIN :—Je le crois.

LE SHERIF (fronçant les sourcils) :—Comment, vous croyez ?

L'ÉCRIVAIN :—Je crois posséder davantage.

LE SHERIF :—Où sont vos propriétés ?

L'ÉCRIVAIN :—Chez moi, monsieur !

LE SHERIF :—Chez vous !

L'ÉCRIVAIN :—Oui, dans ma malle.

LE SHERIF (brusquement) :—Dans votre malle !

L'ÉCRIVAIN :—Oui, monsieur, dans ma malle.  
LE SHERIF (d'un ton magistral) :—Monsieur, prenez garde !

L'ÉCRIVAIN (surpris) :—Je ne vous comprends pas, monsieur.

LE SHERIF (solemnellement) :—Vous m'avez dit que vous possédiez des propriétés.

L'ÉCRIVAIN :—Je l'ai dit.

LE SHERIF (à un commis) :—J..., prenez note des paroles de monsieur. (A l'écrivain) :—Des propriétés au montant de cent louis, cours d'Halifax.

L'ÉCRIVAIN (d'une voix ferme) :—Oui, monsieur.

LE SHERIF :—Et vous ajoutez qu'elles sont dans une malle.

L'ÉCRIVAIN (vivement) :—Je le répète. Mais je vous ai demandé si toute espèce de propriétés était valable et vous avez répondu affirmativement.

LE SHERIF :—Quelles sont ces propriétés ?

L'ÉCRIVAIN :—Des propriétés manuscrites.

LE SHERIF (se tournant de profil, et plaçant son poing à demi fermé devant son oreille en guise de cornet acoustique) :—Vous avez dit ?

L'ÉCRIVAIN :—Des propriétés manuscrites.

LE SHERIF :—Qu'est-ce que cela, monsieur !

L'ÉCRIVAIN :—Des manuscrits, si vous aimez mieux.

LE SHERIF (avec sévérité) :—Monsieur, savez-vous où vous êtes ?

L'ÉCRIVAIN :—Parfaitement, monsieur.

LE SHERIF :—Savez-vous que vous êtes devant le grand shérif ?

L'ÉCRIVAIN :—Je le sais.

LE SHERIF (avec violence) :—Etes-vous venu ici pour insulter la justice, monsieur ?

L'ÉCRIVAIN (stupéfait) :—Moi....

LE SHERIF :—Sortez, sortez d'ici, monsieur ! Nous ne badinons pas dans cette enceinte. Partez vite ou je vous fais prendre et jeter en prison. Des propriétés manuscrites ! insolent ! Des propriétés manuscrites !

L'écrivain détalait et fit bien ; car, dans la soirée, M. le shérif, racontant cette énormité dans son salon, ajoutait, qu'il regrettait de n'avoir pas fait incarcérer, pour quelques mois, l'effronté possesseur des susdites propriétés manuscrites.

—Vous eussiez sagement agi, dit un grave personnage.

—Il le méritait bien, ajouta un autre non moins grave personnage.

—Les journalistes n'en font pas d'autres, intervint une aimable dame.

Je recommande le trait à mes collègues du Congrès de la propriété littéraire et artistique.

#### IV.

Un bétisme pareil n'est pas aussi rare qu'on le désirerait ; mais il est loin d'être général. Ici, comme ailleurs, nous avons des natures d'élite, des caractères supérieurs ; des sommités intellectuelles. La chrysalide a été brisée, le papillon s'est échappé et voltige de fleur en fleur sur le champ des lettres, des sciences et des arts. Ils prospèrent tous. Leur

avenir n'est pas douteux. Et si les pionniers se heurtent le front et s'écorchent les genoux en traçant la voie, ils ont une consolation : Ils transmettront, aux générations futures, une plaine aussi vaste que féconde et admirablement propre à recevoir la semence d'une luxuriante moisson.

#### V.

La littérature française, en Amérique, est à la vérité encore à l'état embryonnaire ; mais elle se développe bien et je suis intimement convaincu qu'avant la révolution de ce siècle, elle tiendra tête à la littérature anglo-américaine. Ses éléments de succès sont assurés par l'immigration française, allemande et italienne. Aujourd'hui, notre carrière, comme journalistes, hommes de lettres ou historiens n'est ni lucrative, ni honorifique, tant s'en faut. Du reste le prestige littéraire s'efface de plus en plus par la diffusion de l'instruction. Ce n'est pas moi, certes, qui me plaindrai du mouvement actuel de l'intelligence. Plus vite tomberont les barrières hiérarchiques, mieux sera. En traçant ces lignes, je ne veux qu'enregistrer un fait. Trop honoré, le talent finit par tourner au despotisme, et quoique le despotisme de l'homme éclairé soit préférable au despotisme transmis par voie d'hérédité, nous sommes par bonheur les ennemis de toute soumission passive.

En Amérique, le journaliste français n'est pas complètement inérodé à la politique américaine. Il demeure presque entièrement français à New-York, dans les États de l'Ouest et en Californie. A la Nouvelle-Orléans, il prend une part directe aux questions locales, traite à ses heures des questions générales ; mais il n'oublie jamais la mère-patrie et lui consacre une bonne partie de ses colonnes. Au Canada même, nonobstant le peu de relations que notre population a avec la France, les journaux s'occupent de ses affaires politiques, commerciales et littéraires. Ils lui prennent ses feuilletons, ses nouvelles, ses œuvres philosophiques et scientifiques et acceptent avec empressement les réformes de sa typographie. Mais de journalistes de profession, il n'y en a presque pas au Canada, parce que le journalisme n'a pas encore été élevé à l'état de profession. Les journaux sont d'habitude rédigés par des jeunes gens, étudiants, avocats ou médecins, qui se forment à la politique en attendant une clientèle. Cela vient de ce que le centre est étroit, les journaux abondants et à bon marché, par conséquent peu rémunérateurs. Le traitement des journalistes varie de cent à deux cent cinquante louis par an. Avec une somme aussi modique il ne serait guère possible de soutenir une famille et une position dans le monde. Aussi, la plupart des journalistes sont-ils des journalistes de circonstance, comme je viens de le dire, à moins qu'ils n'aient quelques propriétés personnelles ou n'exercent une autre industrie. A New-York, à la Nouvelle-Orléans, à Mexico, et à San-Francisco, j'ai lieu de le croire, le journalisme rapporte davantage et permet de faire une certaine figure, aux principaux rédacteurs, s'entend.

Nous comptons dans le Nouveau-Monde soix-



ante à soixante-dix journaux français environ.

En voici une liste aussi exacte que je la puis dresser :

- CANADA.
- Québec. { *Canadien* (tri-hebdomadaire). Rédacteur, J. G. Barthe, avocat.  
*Journal de Québec* (tri-hebdomadaire). Hon. J. Cauchon, avocat.  
*National* (bi-hebdomadaire). P. Huot, notaire.  
*Courrier du Canada* (tri-hebdomadaire). J. C. Taché, médecin.  
*Observateur* (hebdomadaire). L. Darveau, notaire.  
*Abeille* (périodique). Comité d'étudiants.  
 Une ou deux feuilles, éphémères.
- Montréal. { *La Minerve* (tri-hebdomadaire). De la Ponterie, homme de lettres.  
*Le Pays* (tri-hebdomadaire). C. Daoust, avocat; H. E. Chevalier, homme de lettres.  
*Le Semeur canadien* (hebdomadaire). N. Cyr.  
*La Ruche littéraire* (revue mensuelle). H. E. Chevalier.  
*Journal de l'Instruction Publique* (mensuel). Hon. P. J. O. Chauveau, surintendant de l'Instruction publique; J. Lenoir, avocat.  
*Journal de l'Agriculteur* (mensuel). J. Perrault, agronome.  
*La Guêpe* (hebdomadaire).  
*L'Ordre* (bi-hebdomadaire). J. Royal, avocat; C. Boucher, étudiant en droit.  
*L'Echo du Cabinet paroissial* (bi-mensuel).  
*Journal vétérinaire* (mensuel). F. Vogeli, chirurgien vétérinaire.
- St. Hyacinthe. { *Le Courrier de St. Hyacinthe* (bi-hebdomadaire). F. Vogeli.
- Sorel. { *La Gazette de Sorel* (bi-hebdomadaire). G. I. Barthe, avocat.
- Trois-Rivières. { *Ere nouvelle* (bi-hebdomadaire). W. H. Rowan, éditeur.  
*Echo du St. Maurice* (hebdomadaire).
- Ottawa. { *Le Progrès*.
- ETATS-UNIS.
- New York. { *Le Courrier des Etats-Unis* (quotidien). E. Masseras, R. de Trobriant, J. B. Vidal.  
*L'Echo français* (bi-hebdomadaire). H. Delescluze.  
*Le Libertaire* (périodique). Dejaques.
- Kansas. { *L'Echo de Leavenworth* (hebdomadaire). Barclay.
- Chicago. { *Le Journal des Illinois* (bi-hebdomadaire). C. Petit.
- St. Louis. { *La Revue de l'Ouest* (hebdomadaire). L. Cortambert.  
*La Revue icarienne* (périodique).
- Nouvelle-Orléans. { *L'Abeille* (quotidien).  
*Le Courrier de la Louisiane* (quotidien). Bléton, P. Canonge.  
*Le Propagateur catholique* (bi-hebdomadaire).  
*Le Spiritualiste* (mensuel). Barthet.  
 Un nouveau journal quotidien, dont j'ignore le nom. Trois ou quatre petites gazettes ou revues périodiques.
- Par. de la Louisiane. { Les paroisses de la Louisiane publient une douzaine de journaux français hebdomadaires, la plupart rédigés par des hommes de talent, parmi lesquels je citerai :—M. E. Dumetz, rédacteur du *Mesha-cébé*, et de *l'Avant-Courreur* de St. Jean-Baptiste; MM. P. d'Arlyls et Superville du *Drapeau de l'Ascension*, Depaty, du *Pionnier*; A. Barde, du *Villageois*.
- San-Francisco. { *L'Echo du Pacifique* (quotidien).  
*Le Phare de San-Francisco* (quotidien).  
 Une revue mensuelle, et deux ou trois feuilles éphémères.
- BREZIL.
- Rio-Ja-neiro. { *La Revue pittoresque du Brésil* (périodique). C. Ribeyrolles.

On peut élever à cent le chiffre des écrivains attachés directement aux journaux français sur le continent américain. Le chiffre des maîtres imprimeurs français est double au moins, car une grande partie des ateliers typographiques anglais possèdent un matériel français. Nous croyons ne pas exagérer en portant à mille ou onze cents le nombre des typographes français, de sorte que la presse franco-américaine emploie actuellement environ treize à quatorze cents personnes, sans parler des auteurs, traducteurs, correcteurs d'épreuves et écrivains de fantaisie ou d'occasion. Parmi les auteurs, le Canada se glorifie de plusieurs hommes distingués. Je mentionnerai MM. F. X. Garneau, qui s'est acquis un beau nom en Europe comme en Amérique, par son *Histoire du Canada*; Maximilien Bibaud, le plus infatigable de nos historiographes franco-américains; il a composé une vingtaine de volumes sur l'histoire de son pays et mis au jour des documents excessivement précieux. Bien que je n'aie pas l'intention de rappeler les littérateurs français qui sont décédés, je ne puis taire le nom du commandeur Viger, mort, il y a quelques mois, en laissant une foule de manuscrits de grande valeur. En le perdant, l'archéologie a fait une perte difficile à réparer. M. l'abbé Ferland lit, en ce moment, des études remarquables sur l'histoire du Canada. M. A. Boucher a dressé dernièrement un tableau synoptique de cette même histoire, et la Société Historique, dont le siège est à Montréal, publie de temps en temps des

travaux intéressants. M. D. B. Viger a sa place marquée au milieu des historiens et économistes du Canada. Au nombre de ces derniers se trouvent MM. A. G. Lajoie, J. C. Taché, H. Langevin, dont les œuvres n'ont pas peu contribué à faire connaître aux étrangers, les provinces britanniques de l'Amérique septentrionale.

MM. J. Perrault, Ossaye, Vogeli aident journellement, par leurs écrits, au développement de l'agriculture. M. F. Vogeli marche aussi avec les poètes du Canada, MM. O. Crémazie, J. Lenoir, L. J. C. Fiset, P. Steven, fabuliste, A. Plamondon, satirique et A. Marsais, le chanteur inépuisable. Sile barreau canadien nous offre peu d'ouvrages de jurisprudence, en français (\*), il faut attribuer cette disette à l'obligation où sont les habitants de ce pays, de faire usage du code criminel anglais et des vieilles coutumes françaises. Plusieurs jeunes gens se sont essayés et s'essayaient encore à la littérature légère. Nous avons assez souvent le plaisir de lire une nouvelle originale, de bonne facture. Mais je ne connais guère que MM. P. J. O. Chauveau, auteur de *Charles Guérin*, Eugène L'Ecuyer et E. d'Orsoy, qui obtiennent du succès dans ce genre. Le second est romancier. Il a un talent hors ligne. Je suis assuré que, sur un théâtre plus vaste, il se serait fait une grande et légitime réputation.

Les livres d'école sont ceux qui donnent le plus de travail et d'argent aux éditeurs. MM. Labaie et Valade ont doté nos institutions de quelques ouvrages classiques très recommandables. Enfin, outre les traductions des Rapports des divers départements publics, qui peuvent se monter à une vingtaine de volumes par an, la Commission géologique du Canada livre périodiquement à la librairie des ouvrages scientifiques, fort estimés. Le chimiste de cette Commission, M. T. S. Hunt a publié sur les minéraux du Canada, une brochure, dont toute la presse parisienne a fait l'éloge.

Les Etats-Unis et l'Amérique du sud possèdent une pléiade d'écrivains français de marque; Cortambert, le philosophe; Charles Gayarré, l'historien de la Louisiane; Quesne, l'économiste; Arpin, le publiciste; Farrenc, écrivain français et anglais tout à la fois; de Trobriant, feuilletoniste; V. Baron, chansonnier; Gentil, poète byronnien; Canonge, critique artistique; E. Dumetz, l'excellent journaliste; Prudent d'Artly, (†) romancier de l'école d'Eugène Sue; P. Dejardins, délicieux fantaisiste; A. Barde, le chanteur du Sud; Pierré Cauvet, le mineur-poète et vingt autres brillantes étoiles dont les noms m'échappent à

(\*) Les seuls que je connaisse sont le *Recueil des lois civiles du Canada* par M. Beaubien, *l'Acte Seigniorial de 1854*, par J. Doutre et un travail d'une grande portée comme œuvre de jurisprudence. C'est le *Mémoire contenant le résumé de M. G. S. Choquet, sur les questions soulevées par l'Honorable L. T. Drummond, procureur général de Sa Majesté pour le Bas-Canada, à la décision des Juges de la Cour du Banc de la Reine et de la Cour Supérieure, en vertu des dispositions de l'Acte Seigniorial de 1854.*

(†) Il publie actuellement un magnifique ouvrage, en trois volumes, intitulé: *La Famille Gorgonne*.

cette heure. Tous, d'un bout de l'Amérique à l'autre, cherchent à réfléchir les lumières de la littérature française, tous ont une auréole au front.

Le malheur est que les écrivains français, en Amérique, ne se connaissent presque point, et qu'au lieu de former un faisceau, ils luttent isolément jusqu'à ce que le dégoût ou le désespoir les ait jeté hors de la voie littéraire, après leur avoir brisé ces ailes qui auraient pu les porter à la postérité.

## VI.

Que faut-il aux écrivains franco-américains pour tenir sur ce continent la position à laquelle ils aspirent, à laquelle ils ont droit? Que faut-il pour livrer essor à la littérature française? Presque rien. Il faut de l'union; une entente cordiale, de l'harmonie en un mot. Au lieu de travailler isolément, que les écrivains franco-américains travaillent communément, et ils grandiront. Au lieu de se nuire par des critiques acerbes, qu'ils se protègent par des conseils amicaux, et ils se feront respecter. Au lieu de s'éloigner les uns des autres, qu'ils se rapprochent, qu'ils échangent leurs idées, et ils atteindront à ce degré d'intelligence qui commande l'estime en évoquant la gloire. Oublions la diversité de nos opinions politiques, chaque fois qu'il s'agit de militer pour la noble cause de l'influence française sur les destinées du Nouveau-Monde. Oui, à l'étranger, à l'ombre de la liberté d'exprimer nos pensées, soyons Français par la bouche et la plume comme nous le sommes par le cœur et par le sang. Ecrivains français de toutes nuances, de toutes religions, groupons-nous autour d'un étendard qui porte pour devise *langue et littérature françaises*. Soyons les guerriers de la paix. Pour armes nous avons la beauté, les charmes, la supériorité des œuvres de nos compatriotes. Pour bouclier, nous avons notre foi. Serrons les rangs; que des communications s'établissent entre nous des quatre coins de l'Amérique. Qu'on incorpore une phalange littéraire franco-américaine, et que chacun des littérateurs qui écrivent notre langue apporte à cette phalange son contingent de connaissances et de talents. N'allez pas objecter que la proposition est impraticable. Si quelqu'un mettait en doute la possibilité de sa réalisation, je lui montrerais les instituts franco-canadiens, si nombreux et si florissants, malgré les discussions politiques qui, à telle heure, peuvent diviser leurs membres; je lui montrerais les instituts littéraires anglo-américains, et je demanderais: "Vous croyez-vous donc inférieur?" Non, la race gauloise n'est pas inférieure à la race saxonne. Elle est au moins son égale. Ecrivains franco-américains, veuillez-le sérieusement et vous jeterez sur cet hémisphère les bases d'un établissement littéraire, aussi solide et cent fois plus utile que la Société des gens de lettres à Paris.

Plaise à Dieu que ma voix soit entendue, et qu'il se trouve à Montréal, à Québec, New-York, ou la Nouvelle-Orléans des Franco-américains doués d'une confiance assez robuste en leur nationalité pour former une association

exclusivement artistique, dont les ramifications s'étendront sur les deux Amériques et transmettront de leur centre à leurs extrémités, le goût de la littérature française, avec la séve de cette délicatesse et de cette élégance, exquises qui nous sont propres !

H. EMILE CHEVALIER.

Montréal, 17 mars 1859.

### TRAITS DE VIDOCQ.

Un jour, M. Delavan fit venir Vidocq dans son cabinet, et, après force compliments, comme il avait coutume de lui en adresser toutes les fois qu'il lui voulait demander quelque chose qui ne rentrerait pas directement dans ses attributions, il lui annonça que M. le baron Méchin, devenu libéral depuis qu'il avait perdu sa préfecture, devait donner le surlendemain, dans son hôtel, rue de la Chaussée-d'Antin, 26, un grand dîner auquel devait assister la fine fleur des ennemis du trône et de l'autel. Il ajouta qu'il importait au salut de l'État que lui, Vidocq, à l'aide d'un moyen qu'il laissait à sa sagacité le soin d'imaginer, assistât à ce banquet, et lui rapportât non-seulement la liste exacte des convives, mais le résumé fidèle de tout ce qui s'y serait passé et de tout ce qui s'y serait dit, l'assurant que, en cas de réussite, il pouvait compter sur une gratification proportionnée à l'importance du service.

Vidocq avait tellement habitué M. Delavan à cette idée que le mot impossible devrait être rayé du dictionnaire de la police, qu'il n'osa souffler mot des difficultés évidentes de l'entreprise. Il quitta le cabinet, bouffi d'orgueil de recevoir une si haute mission, mais se donnant à tous les diables sans entrevoir comment il la pourrait accomplir.

La première chose à faire, c'était de reconnaître les abords de la place dans laquelle il s'agissait d'entrer. Vidocq s'installa chez un marchand de vin, vis-à-vis de l'hôtel Méchin, et attendit. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que le chef de cuisine du banquier y entra pour apaiser un peu le feu de ses fourneaux. Vidocq, feignant de le reconnaître pour s'être souvent trouvé en concurrence à la halle avec lui, le fait asseoir à sa table, lui prodigue les éloges les plus enthousiastes. Il n'y a que lui pour dresser certains plats, qu'il lui cite à tout hasard. Il serait heureux d'admirer le magnifique dîner qu'il prépare en ce moment, et, pour qu'il puisse jouir de ce coup d'œil instructif, il lui propose de l'introduire dans la salle à manger affublé d'une livrée de fantaisie, comme le domestique de l'un des convives. La proposition lâchée, le chef, qui avait humé les éloges avec autant de plaisir que le vin, déclare qu'il lui est impossible de l'accepter; la dernière fois qu'il a introduit de la sorte un de ses anciens élèves, employé dans la bouche du nonce, il a manqué six pièces d'argenterie. . . Du reste, si ce monsieur veut le venir voir travailler à ses fourneaux, il ne tiendra qu'à lui.

Le chef parti, Vidocq entreprend la conquête du marchand de vin. Ce lui fut chose aisée. Il avait demandé du meilleur et était homme à boire dix bouteilles pour obtenir un renseignement. Bientôt il en tira la biographie complète de tous les membres de la famille, celle de tous les domestiques, et jusqu'à une foule d'anecdotes sur un perroquet dont on apercevait la cage dorée à une fenêtre du salon, et pour lequel le banquier libéral professait un attachement insensé. Un éclair sillonne le front de Vidocq. Son plan est tracé; ce perroquet-là lui ouvrira la salle à manger de son maître.

Le lendemain matin, vêtu avec une élégance de bon goût, un superbe quiroga sur les épaules, la croix d'honneur à la boutonnière, tenue de père noble du Gymnase, il se rend, non plus chez le marchand de vin, mais dans le café le plus voisin; il demande un consommé, un verre de madère, écrit une lettre qu'il fait porter par un commissionnaire, et, deux minutes après, on voit arriver en veste blanche et en chaussons de lisière, Benoit, le valet de chambre de M. Méchin.

Vidocq le fait asseoir à côté de lui.

— Nous avons à causer, lui dit-il, nous sommes au café, ne vous gênez pas. . . Que voulez-vous prendre? . . . Tenez, ce madère n'est réellement pas trop mauvais. . . Garçon, un verre! . . . À votre santé, mon ami. Je sais que vous êtes un brave garçon, sur le point d'épouser une bien honnête fille, je vous en félicite de tout mon cœur; mais je sais aussi qu'il vous manque 500 fr. pour vous acheter un remplaçant; cette bagatelle, je viens la mettre à votre disposition, si, de votre côté, vous consentez à me rendre un petit service.

— Lequel, monsieur?

— C'est vous, n'est-ce pas, mon bon ami, qui êtes chargé du perroquet de M. Méchin?

— Oui, monsieur, mais qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Beaucoup. Le petit service que je vous demande, c'est précisément de faire envoler ce perroquet demain, à six heures trois quarts, c'est à dire un quart d'heure juste avant que les convives se mettent à table.

— Y pensez-vous, monsieur? faire envoler le perroquet! M. Méchin me chasserait sur l'heure; il tient plus à son perroquet qu'à sa femme, surtout depuis l'invasion.

— M. Méchin ne vous chassera pas, puisque je serai là pour lui rapporter le précieux animal.

— Ah bien ouï! le lui rapporter! vous ne savez donc pas que cette vilaine bête là vole comme un aigle; la dernière fois qu'elle s'est sauvée, on ne l'a rattrapée qu'au Luxembourg, et encore a-t-on eu bien du mal.

— Elle n'ira pas aussi loin, je vous jure. Tenez, vous voyez cette petite balle de plomb au bout d'un fil de soie, attachez-lui cela doucement sous l'aile gauche; à peine se sera-t-elle envolée qu'elle tournera sur elle-même, et n'ira pas tomber plus loin que le milieu de la rue. Je serai là pour la ramasser et la rapporter à ce bon M. Méchin, que j'ai absolument besoin de voir pour une petite affaire qui ne saurait manquer de lui être agréable.

— C'est une drôle d'idée tout de même que vous avez là... 500 francs sont bons à gagner, je ne dis pas, mais si avec tout votre miemac j'allais perdre ma place... ?

— Vous en auriez une meilleure ; je vous prendrais immédiatement à mon service, et vous ne perdriez pas au change.

— Possible, mais je ne vous connais pas... Il y a tant de farceurs !

— Il me semble que je n'ai pas cet air-là. Au surplus, voilà ma carte : " M. Lambert, notaire certifieur à Montélimar, — à Paris, hôtel Saint-Phar."

Ce titre de *notaire certifieur*, qu'il n'avait jamais vu, parut plus solide au valet de chambre que celui de pair de France ou de député. Vidocq y ayant joint deux napoléons sous forme d'arrhes, le marché fut conclu.

Dès avant six heures du soir, Vidocq, toujours en costume de notaire, était dans la rue de la Chaussée-d'Antin, avec une douzaine d'agens échelonnés de distance en distance, et fort étonnés d'apprendre que la consigne était d'arrêter... un perroquet, et d'empêcher qu'il ne tombât dans des mains profanes.

A sept heures moins un quart, le valet de chambre pousse un cri d'effroi à faire tourner la tête à tous les passans, il se penche hors de la fenêtre à faire croire qu'il va se précipiter, il s'arrache les cheveux... Le perroquet s'est envolé ; mais bientôt il chancelle comme s'il avait reçu un coup de fusil, perd l'équilibre, et vient tomber au pied de Vidocq, qui, tout en le cachant sous son manteau, détache adroitement la petite balle de plomb. Puis, de l'air le plus naturel du monde, il s'informe à qui peut appartenir cet intéressant volatile. Vingt voix répondent :

— A M. le baron Méchin.

— En ce cas, répond le faux notaire, je veux avoir l'honneur de le lui rendre moi-même ; et il entre dans l'hôtel.

Le cri poussé par le valet de chambre avait attiré aux fenêtres du salon le plus grand nombre des invités, qui ont été témoins du sauvetage du perroquet ; tous, et M. Méchin en tête, se précipitent au-devant de l'obligé monsieur qui le rapporte.

— Ah ! monsieur, s'écrie le banquier libéral, que ne vous dois-je pas ! Combien j'ai à vous remercier !

— Monsieur, c'est moi qui dois remercier le hasard qui me procure l'occasion inespérée de voir, pendant mon court séjour à Paris, l'un de nos premiers orateurs, l'une des plus fermes colonnes du parti libéral, un homme pour lequel on professe dans mon département autant d'admiration que d'estime. Ce jour comptera parmi les plus fortunés de ma vie.

— Vous êtes beaucoup trop honnête, monsieur ; croyez que j'apprécie, comme je le dois, l'estime et l'approbation d'un homme tel que vous... A qui ai-je l'honneur de parler ?

— Monsieur, je m'appelle Lambert, notaire certifieur à Montélimar, électeur et éligible au grand collège, et l'un de vos plus fervens admirateurs, quoique probablement mon nom

n'ait jamais eu l'honneur de parvenir jusqu'à vous.

— Comment donc, c'est ce qui vous trompe ; vous êtes trop modeste, mon cher monsieur Lambert ; au contraire, j'ai souvent entendu parler de vous, et toujours dans les meilleurs termes. Votre main, mon cher monsieur. Permettez-moi de vous présenter à quelques amis politiques, qui seront aussi les vôtres, je n'en doute pas. Tenez, nous allons nous mettre à table, faites-moi l'honneur d'ajouter un galant homme de plus au nombre de mes convives.

Le prétendu notaire certifieur se confond en excuses, il hésite, il ne sait s'il doit accepter ; madame la baronne joint ses instances à celles de son mari ; dès lors, il serait impoli de refuser. Le voilà donc assis au milieu du cénaclé, parlant peu, écoutant beaucoup, approuvant tout ce que disent ses voisins, répondant aux nombreuses questions qu'on lui adresse, à l'aide de bribes du *Constitutionnel* qu'il avait apprises le matin. Aussitôt après le café, il s'esquive sans bruit ; une demi-heure après, M. Delavau avait non-seulement la liste des convives, mais une sténographie exacte de ce qu'avait dit chacun d'eux. Le préfet était dans le ravissement, et plus convaincu que jamais que Vidocq ne connaissait rien d'impossible.

Vidocq est plus gai quand, toujours à propos des cambrioleurs, il nous raconte le fait bien peu vraisemblable, et cependant très authentique d'un nommé Beaumont, qui, sous le Directoire, parvint à voler... quoi ?... la caisse du *bureau central*, ainsi qu'on appelait alors ce qui est devenu la préfecture de police. Pour comprendre le récit de Vidocq, il faut savoir que la caisse de la préfecture ne contient pas, comme les autres caisses, que des billets de banque et des espèces monnayées, mais qu'on y dépose encore tous les bijoux trouvés sur la voie publique, ou qui ont été saisis comme se rattachant à quelques procès.

Beaumont revenait du bain de Brest et se présentait fréquemment chez M. Henry, chef de la deuxième division, sous prétexte de lui faire des révélations et de chercher à s'attacher à la police. Or, le cabinet de M. Henry était contigu à celui du caissier. Tout en allant et venant, il avait pris à la cire l'empreinte de toutes les serrures et fabriqué toutes les clés nécessaires. C'était quelque chose sans doute, mais ce n'était pas tout : il fallait encore guetter un moment où le caissier ne fût pas encore ou ne fût plus à son bureau, et où de plus M. Henry, qui pour ainsi dire couchait dans le sien, en fût momentanément absent.

Tout vient à temps à qui sait attendre. Un beau matin, l'occasion se présenta telle que la pouvait désirer Beaumont ; aussitôt celui-ci d'en profiter ; mais comme il était dans ses habitudes de travailler à son aise, il s'avisait d'un stratagème aussi simple qu'ingénieux pour ne pas être dérangé dans sa petite opération. Endossant un habit noir de M. Henry, habit qu'alors portaient presque exclusivement les plus hauts fonctionnaires, il descend au poste de la garde de Paris, et demande à l'officier qui le prend au moins pour un commissaire

deux factionnaires qui lui sont accordés sans la moindre difficulté.

Beaumont les place gravement aux deux issues du corridor, et leur donne pour consigne de ne laisser entrer personne jusqu'à nouvel ordre. C'était hardi, mais c'était sûr. Quand il eut à loisir fait son choix au milieu d'une foule d'objets de prix, et garni ses poches d'or et de bonnes valeurs, il sort, passe devant l'une de ses deux sentinelles :

— C'est bien, mon ami : je vais chez M. l'administrateur ; il importe que les choses restent dans l'état où je viens de les mettre. Continuez à ne laisser pénétrer personne jusqu'à ce que je sois revenu, c'est l'affaire d'un moment.

Cependant l'heure des bureaux arrive ; les garçons d'abord, les surnuméraires, les employés inférieurs se présentent. " On ne passe pas ! " Fort bien ; tous ces gens là ne sont pas autrement fâchés de se promener dans la cour. Quelques-uns font le tour : même consigne de l'autre côté. Mais viennent les sous-chefs, les chefs, le caissier, M. Henry lui-même, qui ne prennent pas les choses aussi tranquillement. Celui-ci court au poste ; l'officier ne connaissait ni le nom ni les fonctions du monsieur qui s'était permis de donner une consigne à deux de ses hommes. Pour les relever, il ne fallut pas moins que l'intervention personnelle du citoyen Cochon, ministre de la police. Alors on entra, et que vit-on ? Le tonnerre fût tombé sur la police, qu'elle eût été moins bouleversée qu'à la nouvelle de cet événement : pénétrer jusque dans le saint des saints ! Le fait paraissait si extraordinaire qu'on le révoquait en doute. Pourtant il était évident qu'un vol avait eu lieu. A qui l'attribuer ? Tous les soupçons planaient sur des employés, tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, lorsque Beaumont, trahi par un de ses amis, fut arrêté et condamné une seconde fois. Le vol qu'il avait commis pouvait être évalué à quelques centaines de mille francs ; on en retrouvait sur lui la plus grande partie. " Il y avait là, disait-il, de quoi devenir honnête homme. Je le serais devenu ; c'est si aisé quand on est riche. Pourtant, combien de riches ne sont que des coquins ! " Ces paroles furent les seules qu'il proféra lorsqu'on se saisit de sa personne. Cet étonnant voleur fut conduit à Brest, où, à la suite d'une demi-douzaine d'évasions qui n'avaient abouti qu'à le faire serrer de plus près, il est mort dans un affreux état d'épuisement.

Beaumont jouissait parmi les voleurs d'une réputation colossale ; et aujourd'hui encore, lorsqu'un fanfaron se vante de ses hauts faits : " Tais-toi donc, lui dit-on, tu n'es pas digne de dénouer les cordons des souliers de Beaumont. " En effet, avoir volé la police, n'était-ce pas le comble de l'audace ? Un vol de cette espèce n'est-il pas le chef-d'œuvre du genre, et peut-il se faire qu'aux yeux des amateurs son auteur ne soit pas un héros ? Qui oserait se comparer à lui ? Beaumont avait volé la police ! Pends-toi, brave Crillon ; pendes-toi, Coignard ; pendez-vous, Pertuisard ; pendez-vous, Collet ; près de lui, vous n'êtes que de la Saint-Jean ! Qu'est-ce que d'avoir volé des états de service, de s'être emparé du trésor de l'armée du Rhin,

d'avoir enlevé la caisse d'une mission ! Beaumont avait volé la police ; pendez-vous, sinon allez en Angleterre... on vous pendra.

BARTHELEMY MAURICE.

## CROQUIS.

*A M. . . . , le 15 mars, 1859.*

Je voudrais vous décrire  
— Si vous me promettez  
De ne pas trop sourire  
A mes naïvetés—  
Ce que de ma fenêtre  
Je vois ou bien j'entends  
Lorsqu'un jour franc pénètre  
Ses deux larges battants.

Accoudé sur la pierre  
Qui borde la maison  
Quand j'ouvre ma paupière  
Sur un vaste horizon  
Je vois la terre ouverte  
Sous un soleil de feu,  
Je vois la plaine verte  
Tranchant sur le ciel bleu,  
Océan dont les brumes  
Sont le blanc archipel,  
Insaisissables plumes  
D'un fantasque chapel.

Je vois le front bleuâtre  
Des épaisses forêts  
Formant amphithéâtre  
Autour d'un vallon frais,  
Les carrés de culture  
Parsemés d'arbres verts,  
Un beau coin de nature  
Aux mille aspects divers.

J'entends Poiseau qui donne  
Un concert en plein vent,  
L'insecte qui bourdonne,  
Le feuillage mouvant :  
L'hirondelle qui chasse  
Rase de près le sol,  
Le papillon que lasse  
Son capricieux vol  
Cent et cent fois se pose  
Sur cent diverses fleurs,  
De l'ailette à la rose,  
Des parfums aux couleurs.

Quand à l'horizon sombre  
Grandit comme un géant  
Précédé de son ombre  
Quelque dôme effrayant  
Je vois plier les branches  
Sous des souffles puissants,  
Les fleurs roses ou blanches  
Saluer les passants ;  
J'entends de la rivière  
Le frisson argenté,  
Parfois la voix altière  
Du tonnerre lointain.

Le village m'envoie  
 Sa changeante ruine  
 Que domine la joie  
 Ou la mauvaïse humeur,  
 Indicible ramage  
 Que perce à chaque instant  
 Du coq au fier plumage  
 Le clairon éclatant ;  
 Les enfants qui vagissent,  
 Le cheval qui hennit,  
 Et les bœufs qui mugissent  
 Ou le chien qu'on punit.

De l'église tout proche,  
 Vaste édifice noir,  
 J'entends sonner la cloche  
 Du matin jusqu'au soir ;  
 J'entends la girouette  
 Qui surmonte la croix  
 Grincer, et la chouette  
 Accompanyer sa voix.

Eh bien ! ni ce spectacle  
 Ni cet incessant bruit  
 Ne peuvent mettre obstacle  
 Au rêve qui me suit,  
 Et sans que je m'en doute  
 Il me surprend si bien  
 Que je ne vois plus goutte,  
 Que je n'entends plus rien.

VIRGINIE B\*\*\*.

## LETTRES D'HIVER.

### II.

A Monsieur Em. . . . Ma. . . . , à Paris.

Le 30 janvier 1859.

—Il a tes pott's, pott's, pott's.—

Permetts-moi, cher ami, de prendre pour épigraphe de mon épître le passage de la tienne qui soit le moins une indiscretion, vu la voie inaccoutumée par laquelle je te donne aujourd'hui de mes nouvelles. Cela nous rappellera d'ailleurs, au milieu d'un éclat de rire, à toi un délicieux voyage, à moi la manière charmante dont tu m'en as raconté cet épisode drôlatique.

Il me semble te voir dans le wagon qui te ramenait de Boston à Montréal, tout émerveillé du spectacle sublime qui s'y était déroulé sous tes yeux : la mer !

Ce mot dit tout, ou ne dit rien !

N.-B.—Ne pas prononcer : ce maudit toutou ne dit rien.

Il me semble voir passer sur ton front l'éclair de l'étonnement au moment où d'un compartiment séparé par une simple cloison de celui où tu es emboîté de compte à—je ne sais combien—avec d'autres voyageurs, s'élève tout-à-coup une clameur fantastique, d'autant plus fantastique qu'elle emprunte l'accent de la langue dans laquelle le fantastique Hoffmann a buriné ses contes. Ce sont, sur un air connu,—trop connu,—des articulations étranges, incohérentes, qui, soudées l'une à l'autre, forment à peu près ceci :

Il a tes pott's, pott's, pott's! répété à satiété et même beaucoup au-delà de la satiété.

Je t'admire, recueillant d'une oreille attentive ces sons plus sauvages qu'harmonieux, et les passant au creuset de ton intellect pour les transmettre en un langage humain. Les yeux fixes, les lèvres entrouvertes, le corps à demi penché en avant, tu écoutes, comme sous l'influence de quelque grotesque cauchemar. Tu parviens enfin, guidé par la lumière confuse des germanismes gutturaux, à les réduire à cette expression plus française, mais non moins singulière :

Il a des bottes, etc.

toujours sur l'air que chacun sait et que les jambes connaissent mieux que la tête. Cela ne suffit pas, et tu te demandes avec un effroi d'autant plus croissant que celui de la lune—l'effroi ? non, le croissant—verse à peine sur le convoi rapide une lueur suffisante pour ne pas éborgner son voisin en s'étirant les bras, tu te demandes, les cheveux hérissés :

Qui est-ce qui a des bottes, mon Dieu ? qui est-ce qui a des bottes ? Et pourquoi a-t-il des bottes, plutôt qu'un chapeau mécanique ou un paletot en caoutchouc ?

Enfin, tant est grande ta puissance intellectuelle, un rayon divinatoire traverse ton esprit, et *lux facta est*.

Tes plus ou moins mélodieux voisins, les propriétaires de ces voix fantasmagoriques, étaient tout simplement les membres d'une société vocale dont le nom trahissait la patrie, la Germanie. Ils revenaient du concours de Boston, enivrés de gloire et. . . —non, mettons qu'ils n'étaient enivrés que de gloire.—Pour tromper l'ennui du voyage, ils s'égosillaient chemin faisant à chanter des paroles quelconques sur l'air d'une des figures des *Lanciers*. Et ces paroles ne s'expliquaient-elles pas d'elles-mêmes par la nationalité de ces braves gens. La nature, on le sait, se plaît à faire naître les Allemands tailleurs, musiciens ou bottiers, souvent même elle les doue de deux de ces talents, quelquefois de tous les trois ensemble. Il faut croire que dans l'assemblée qui revenait de Boston dominait l'élément musico-bottier : il a tes pott's, pott's, pott's !

Et voilà comment  
 S'explique sur terre  
 Naturellement  
 Le plus noir mystère.

Ce qui s'explique peu cependant, c'est que je m'amuse à te raconter une anecdote que tu m'as apprise toi-même, quand j'ai tant d'autres choses à te dire. Hélas ! la vie humaine est souvent ainsi faite : l'agréable y passe avant l'utile, le superflu absorbe le nécessaire, etc.

J'aurais le droit, vois-tu bien, de moraliser là-dessus pendant deux pages et demie, le sujet en vaut la peine ; mais tu es trop de mes amis pour que je me livre à ces vaines de fait. D'ailleurs, puisque j'ai pris cette Revue pour une feuille de papier à lettre, l'espace que je voudrais t'y consacrer est forcément limité, sans compter que tous ceux que je mets maladroitement dans nos confidences peuvent ne pas s'y intéresser autant que toi.

Je borne donc tout ce que j'aurais à te dire à ceci : Tu me demandes une date, en voici une approximative, entre le 10 et le 20 février.

Février ! ce mois malheureux condamné à vivre sous le signe des Poissons, — et peut-être n'aime-t-il pas la marée ; — ce pauvre mois à qui les fournisseurs de l'année ont injustement rogné sa ration de jours ; ce mois calomnié, puisqu'on prétend que les femmes y causent moins qu' dans les autres, ce que je ne crois pas, malgré la raison qu'on en donne, et ce qui serait bien désagréable aux appréciations de leur joli ramage.

Mais il est temps, grand temps que je m'arrête, si je ne veux pas avoir l'air de prendre en janvier l'avance de bavardage que je pourrais perdre dans les vingt-huit jours de son successeur.

Je termine donc, définitivement et sans aucune espèce de remise, en te priant de m'excuser pour ce genre insolite de correspondance ; entre nous, c'est un effet de paresse, mais tu n'en diras rien à personne.

Adieu, je te serre idéalement tout ce que tu possèdes de mains, en attendant l'heure où je pourrai le faire en réalité.

Ton ami passé, présent et futur,  
STEPHANE POLIN.

## HISTOIRE D'UNE

# FAMILLE CANADIENNE

DEPUIS

L'AN MIL SIX CENT SIX, JUSQU'À L'AN  
MIL HUIT CENT CINQUANTE.

(Suite.)

## PREMIER ÉPISEDE.

### LES PROSCRITS.

#### I.

#### LE Puits de JAQUERE.

Nous sommes au mois d'octobre mil six cent six.

Deux individus sortent du petit village de Laignes, situé sur la limite actuelle des départements de la Côte-d'Or et de l'Yonne, en France.

Un des individus est à cheval, l'autre à pied.

La nuit commence à étendre son manteau sur les campagnes.

Cependant, aux dernières lueurs du crépuscule, on remarque que le cavalier est un jeune homme de belle mine, tandis que le piéton a la physionomie peu ouverte et même bourru.

Ils suivent d'un bon pas la route de Tonnerre.

— Combien de temps nous faudra-t-il pour arriver au château, Joseph ?

— Au moins quatre heures.

— Quatre heures, dis-tu ?

— Oui.

— C'est plus que ne pensait l'aubergiste de l'Hôtel du Cygne ? murmura le jeune homme.

— Bien heureux serons-nous d'être rendus en si peu de temps ; car il y a une fameuse trotte, d'ici au château de Maulnes.

— Il faut pourtant que j'y sois avant minuit.

— Avant minuit, ça se peut bien, si nous ne rencontrons pas les Eperviers de Tanlay.

— Qu'est-ce ?

— Les Eperviers de Tanlay ! ah ! ne m'en parlez pas. C'est des démons, des diables qui mettent tous les jours le pays à feu et à sang. Dernièrement encore, ils vous ont pris le gros échevin de Cruzy et lui ont fait cracher cinq cents beaux marcs, sans compter qu'ils ont vidé sa cave et commis des horreurs... ah ! mais des horreurs !

— Bah ! dit le cavalier, qu'à cela ne tienne. Si tes Eperviers se montrent, je serai fort aise de leur apprendre ce que vaut un brave gentilhomme normand. D'ailleurs, j'ai là de quoil leur faire fête.

Et le jeune homme, relevant le pan de son manteau, frappait avec gaité sur une longue et grosse escarcelle dont les mailles laissaient apercevoir une raisonnable quantité de pièces d'or.

A cette vue, l'œil de Joseph s'alluma. Sa main fit un mouvement vers la merveilleuse escarcelle ; mais son compagnon n'y apporta aucune attention.

— Avec ça, on va loin ! dit-il légèrement en soupesant sa bourse.

— Oui, répliqua Joseph d'un ton soucieux.

— Mais ne m'as-tu pas déclaré, quand je t'ai pris pour guide, que tu connaissais un chemin de traverse qui raccourcissait beaucoup notre route.

— Cela est vrai et je connais ce chemin.

— Alors, il me semble que nous pourrions gagner le château bien avant minuit, car de Châtillon à Maulnes on ne compte que six à sept lieues.

— Quand le temps est beau, monseigneur.

— Pâques-Dieu, il m'est avis que nous ne pouvons désirer un meilleur temps que celui-ci.

— Vous oubliez, monseigneur, les pluies qui sont tombées la semaine dernière. Elles ont défoncé la chaussée en maintes places et...

— Allons, allons tu veux faire payer plus cher tes services. C'est bien, mou gars. Chacun son métier. Je suis riche, tu seras généreusement récompensé. Mais pâques-Dieu ! abrège un peu cet éternel voyage. Depuis vingt jours je suis en marche, et il me tarde de me reposer.

— Impossible, votre seigneurie. Le chemin est trop mauvais, je le répète. Et puis je parierais bien que nous recevrons sur le dos une averse avant d'être au pont des Romains.

Le cavalier leva la tête et regarda le couchant.

De gros nuages gris de fer s'y traînaient péniblement.

— Tu pourrais bien avoir raison, dit-il, en hâtant le pas de sa monture.

— Tenez, voilà déjà la pluie qui tombe, fit le guide, montrant du bout de son bâton ferré

une mare dans laquelle les gouttes d'eau du ciel venaient se confondre.

—Pâques-Dieu, allongons le pas.

—Allonger le pas, c'est bien facile pour vous, mais pour moi !

Joseph avait accompagné ces mots d'un coup d'œil sur le cheval du gentilhomme.

—Les manants de ton espèce ne doivent jamais se tenir à ma hauteur ! répondit ce dernier avec un geste de mépris.

Le guide tressaillit. Les muscles de son visage se contractèrent. Ses sourcils rudes et touffus se rejoignirent. Sa main droite se crispa sur son bâton ; mais il ne prononça pas une parole.

La nuit arrivait.

Elle était noire, tempétueuse.

Nos voyageurs marchèrent, durant une demi-heure, sans se parler.

L'orage, annoncé par Joseph, augmentait de plus en plus. Le vent soufflait avec une force inouïe et la pluie tombait à torrents. Loin-tains et sourds, d'abord, les roulements de la foudre se rapprochèrent insensiblement. Des éclairs fulgurants déchirèrent les ténèbres et la nature fut en proie à une de ces révolutions spontanées, inexplicables, qui signalent, parfois, les derniers jours d'automne en Bourgogne.

Tout à coup, un éclat de tonnerre effroyable ébranla l'atmosphère.

Le cheval du jeune homme se dressa, épouvanté sur les jambes de derrière et ronfla, en reculant vers un fossé.

—Doucement, doucement, Noiraud.

L'animal n'entendait pas la voix de son maître et toujours il se jetait en arrière.

Qui eût pu distinguer le visage du guide aurait remarqué un sourire au coin de ses lèvres.

—Allons, Noiraud, allons, du calme, faisait l'écuier, penché sur l'encolure de son coursier et le caressant à mesure qu'il lui rendait les rênes.

Mais un nouveau coup de tonnerre plus terrible que le précédent se fit entendre ; et, à ce moment, les voiles de la nuit étaient lacérés par une traînée lumineuse accompagnée d'une forte odeur de soufre.

Un des peupliers qui bordaient la route tomba fracassé par le fluide électrique.

Noiraud roula dans le fossé avec son cavalier.

Joseph riait d'un rire sardonique.

—Un mauvais temps, mon fils ! dit une voix forte et caverneuse.

Le guide se retourna.

Un personnage, à peine perceptible, débouchait du bois à sa droite.

—Est-ce toi, l'Ermitte ? demanda Joseph.

—Oui. L'as-tu ?

—Je le crois.

—Bon.

—Voyons où il en est ?

—Attends un peu. Il vaut mieux prendre nos mesures.

Le guide s'approcha de l'endroit où était tombé le voyageur.

—Mal vous serait-il advenu ? questionna-t-il.

Point de réponse.

Alors, Joseph, descendit avec précaution le talus du fossé, et à la lueur des éclairs, reconnut le cheval et le cavalier.

Le premier respirait bruyamment. Le second paraissait insensible.

Il était étendu sous la bête ; le pied encore engagé dans l'étrier.

—Ici, l'Ermitte, cria Joseph d'un ton bas.

L'autre accourut.

—Est-il mort ?

—Nous allons voir ; en tout cas, le magot est à nous.

—En es-tu sûr ?

—Oui, dit Joseph, élevant la bourse, qu'il venait de détacher de la ceinture du jeune homme.

—Alors, détalons.

—Détaler ! es-tu fou ? On sait que je suis parti de Laignes avec lui. Nous ne pouvons le laisser là. Demain...

—Mais est-il mort ?

—Son cœur ne bat plus.

—Il faudrait l'achever. Ça serait plus certain. Un coup de couteau...

—Non ; pas de couteau ; pas de couteau fit vivement Joseph. Une saignée laisserait des traces, et je ne me sens pas encore disposé à servir de pâture aux corbeaux de Maulnes ?

—Comment faire, alors ?

—Le puits de Jachère n'est-il pas à deux pas d'ici ?

—C'est une idée.

—Aide-moi à le dégager. Tu conduiras le cheval au puits ; moi, je porterai cette carcasse sur mes épaules, et un bon plongeon... Tu m'entends.

—Parfaitement. Mais as-tu les papiers ?

—Quels papiers !

—Oh ! rien, répondit l'Ermitte, d'un accent qui démentait cette négation.

Joseph essaya de lire sur les traits de son interlocuteur. Mais l'obscurité était trop profonde pour lui permettre de réussir dans son dessein.

—Dépêchons, dit-il, en plongeant ses mains dans le pourpoint du cavalier et en retirant un rouleau de parchemins qu'il cacha précipitamment sous son surcot.

L'Ermitte n'avait pas observé cette soustraction.

—Veux-tu te charger du cheval ? s'enquit-il.

—Pourquoi cela ?

—Eh ! tu es moins robuste que moi et tu connais mieux le chemin de Jachère.

—Pas d'objection, riposta le guide.

A cet instant, un bruit de voix et de sabots de cheval retentit.

—Du monde !

—Les Eperviers peut-être.

—Ou des chasseurs.

—Chut !

Le bruit devenait, de plus en plus distinct malgré les grondements de la tourmente.

—C'est le marquis de Tanlay ! dit Joseph à voix basse.



—Avec le jeune Ulric de Ganay, ajouta l'Ermité.

—Et le chapelain.

—Ils reviennent de voir...

—Silence ! Pourvu qu'ils ne nous découvrent pas.

—Maudits éclairs !

—Silence, si tu tiens à ta peau.

Quatre cavaliers passèrent, à toute bride, devant le théâtre de cette scène.

—Ventre de biche ! nous serons à Châtillon cette nuit, messeigneurs, disait l'un.

—Et nous ferons chère lie au manoir de mon très honoré père, criaient un autre.

—Les bachelettes châtillonnaises ont l'œil vif et le cœur tendre.

—Pas de cornettes, messeigneurs ! pas de cornettes. Nous avons fort à faire, et...

La fin de cette phrase se perdit dans les sifflements de la bise.

—Ce sont les jeunes de Tanlay qui vont à la noce du Bourguignon, dit l'Ermité. Mais à l'œuvre !

Joseph releva le cheval, tandis que son complice fouillait activement les habits du gentilhomme.

—Me serais-je trompé ? marmotta-t-il, après avoir visité toutes ses poches, avec une rapidité et une prestesse qui témoignaient d'une grande expérience en ces sortes de choses.

—En avant ! dit Joseph.

—J'y suis ; j'y suis. Mais un moment, n'y a-t-il rien dans la bourse ?

—Rien ! mort de ma vie ! elle est aussi pleine que la cave de notre pressoir, le lendemain des vendanges. Voux-tu moisir ici ?

—Ce gaillard-là est plus lourd que je ne m'imaginai.

—Tu n'en peux venir à bout ?

—Je crains...

—Donne-le-moi et tu mèneras le cheval.

L'Ermité s'empressa de consentir.

En palpant la selle de l'animal, ses doigts rencontrèrent un petit porte-manteau attaché sous la housse.

Il se hâta de déboucler les courroies, enleva le porte-manteau, et le cacha sous une de ces grosses pierres qui se trouvaient alors placées, de distance en distance, sur les grandes routes, pour aider les cavaliers à enfourcher leurs montures.

Ensuite les deux hommes se dirigèrent à gauche à travers une prairie marécageuse, et, après un quart d'heure de marche, atteignirent une espèce de trou ayant quatre-vingt dix à cent pieds de diamètre.

C'est le puits de Jachère. Il existait encore aujourd'hui.

L'orage s'était apaisé ; et quoique le ciel fût pommelé de nuées grisâtres, des éclaircies bleues, semées d'étoiles, laissaient flotter un demi jour.

—Le cheval, d'abord, dit Joseph.

—Va pour le cheval !

Et l'Ermité, lâchant Noiraud, lui appliqua un coup de houssine sur les flancs.

L'animal bondit au milieu des Jones qui entou-

rent Jachère et s'enfonça dans la vase en poussant un hennissement.

Il essaya de se dépêtrer. Ce fut en vain ; après quelques efforts il disparut dans le gouffre.

On prétend que Jachère est insoudable et communique par un canal souterrain avec la Laignes, qui prend sa source à deux lieues de là.

—Et d'un ! fit l'Ermité, quand Noiraud eut été englouti.

—A l'autre, s'écria Joseph.

Imprimant un double mouvement de va et vient au corps du gentilhomme, il le jeta dans l'abîme.

On entendit un clapotis.

Les plantes aquatiques, une minute agitées, reprirent leur position.

Et les deux scélérats s'éloignèrent.

Il était neuf heures du soir.

## II.

### LA FERME DE LA VESVRES.

Le matin de ce jour-là, vous eussiez rencontré une jeune fille se promenant dans un vaste verger appartenant à la ferme de la Vesvres.

La ferme de la Vesvres est bâtie à un quart de lieue de la route de Tonnerre à Châtillon-sur-Seine et vis-à-vis du pont des Romains dont il a déjà été question.

La jeune fille s'appelait Jacqueline ; elle était fille de Dubois, fermier de la Vesvres, tenancier du comte Germain de Ganay, seigneur de Maulnes.

Jacqueline avait dix-huit ans.

Elle aimait Pierre, un jeune vassal de la baronnie de Gigny voisine du comté de Maulnes.

Jacqueline Dubois se promenait donc dans le verger de son père, en songeant à ce que vous savez bien, puisque ses fiancailles avec Pierre devaient avoir lieu le soir même.

Il faisait beau ; une de ces charmantes avant-dînées d'octobre auxqueltes la nature apporte tout le prestige de ses grâces. Le feuillage se colorait de teintes chaudes et dorées ; les petits oiseaux pépiaient gaîment dans les branchages, et les ondes du ruisseau, qui serpente autour de la Vesvres roucoulaient que c'était plaisir à entendre.

Aussi Jacqueline se sentait-elle joyeuse, oh ! mais joyeuse !

Pierre l'adorait. Il n'existait pas à dix lieues à la ronde un garçon plus déluré. C'était un danseur infatigable. Pour conter de belles histoires, il n'y avait guère son pareil dans la province. Les filles en raffolaient. Et ce qui n'était, certes, pas à dédaigner, il possédait au moins dix journaux de terre, un verger et six ouvrées de vignes dans la commune de Gigny, sans parler d'une jolie maison, avec jardin adjacent, deux paires de bœufs, quatre vaches, un cheval et une basse-cour des mieux garnies.

Mattre Pierre était un mortel fortuné, je vous jure !

Ses préférences pour la jolie Jacqueline avaient suscité de brûlantes jalousies ! Mais Pierre en était épris, et, si sérieusement, que, comme je viens de vous le dire, on devait célébrer, le soir même, les fiancailles des deux jeunes gens.

Jacqueline pensait à cela. Elle rêvait au bonheur qu'elle aurait avec son cher Pierre. Ils arrondiraient leur fortune ; paieraient régulièrement la dîme à M. le curé, les redevances à leur seigneur ; élèveraient chrétiennement leurs enfants et seraient les plus heureux gens du monde.

Pas n'est besoin de tant, après tout, pour se créer un paradis, ici bas, quand on s'aime bien.

A ce sujet, il est incontestable que Jacqueline aimait son Pierre, comme Pierre aimait sa Jacqueline.

C'est-à-dire qu'ils s'idolâtraient.

Tandis qu'elle effeuillait les roses de sa méditation, Jacqueline fut abordée par une fille de vingt-cinq à vingt-sept ans dont les traits étaient aussi repoussants que les siens étaient avenants.

—Ah ! ah ! nous rêvons à nos amours, dit sèchement cette dernière.

Jacqueline tressauta comme à l'aspect d'une vipère.

—C'est donc ce soir ? continua la nouvelle venue.

—Ce soir, que veux-tu dire, Henriette ?

—Oh ! la fauade ! Ce soir, tes accordailles :

Jacqueline rougit et l'autre poursuivit :

—Tu feras un beau mariage, ma petite, . . . un bien beau mariage. . . Mais ton Pierre !

Et elle hocha la tête, d'un air de compassion.

—Eh bien ?

—Ah ! dame, on assure qu'il est inconstant... des méchantes langues, sans doute.

—Moi, je n'y crois pas, répondit fermement Jacqueline.

—Tu as raison, ma petite ; bien raison. A ta place je n'y croirais pas non plus. Ça n'empêche, pourtant. . .

—Il m'aime, c'est certain. Il me l'a dit ; et sa parole me suffit.

—C'est ce que je pense, et c'est ce que j'ai répondu quand on m'a dit qu'il allait voir Jeannette.

—Voir Jeannette ! lui, Pierre !

—On ne peut pas empêcher les gars de parler.

—Mensonge !

—Oh ! oui. Moi, je leur ai dit ça. Pierre aime Jacqueline. Il lui a promis de l'épouser et il l'épousera. Les gars ont ri et prétendu que, dimanche dernier, Pierre avait fait danser la Jeannette à Cruzy.

—Dimanche, il était malade.

—J'ai dit aux gars qu'il était malade, parce que tu me l'avais dit ; mais le fils au cordonnier, le grand Joseph, a soutenu qu'il l'avait vu à Cruzy avec la Jeannette.

—Il l'a vu à Cruzy !

—Il le dit.

Deux larmes jaillirent des paupières de Jacqueline et coulèrent lentement sur ses joues.

—Après ça, le fils au cordonnier pourrait bien avoir parlé en l'air ; ces hommes c'est si faux ; reprit Henriette avec un regard de malignité, qui aurait mis sur ses gardes toute autre que la naïve Jacqueline.

—Je saurai la vérité, dit candidement celle-ci.

—Ça me ferait bien de la peine s'il te leurrerait, car tu sais que tout le monde t'aime ici.

—Oh ! c'est impossible ! c'est impossible !

—Bah ! ne te chagrins pas comme ça, ma bonne Jacqueline, c'est des cancans, pas autre chose.

—Moi qui avais foi en lui !

—C'est, peut-être, des inventions du fils au cordonnier.

—Il n'est pas venu, non plus, hier, comme il me l'avait promis.

—Ah bien, pour ça, hier, moi, je l'ai vu causer avec la Jeannette.

—Où ça !

—A Gigny. Mais ils avaient l'air de jaser d'affaires, de contrat. . . je ne les ai pas écoutés. Oh ! il ne l'aime pas. Elle est trop laide. Ne te désole pas. Bien sûr que tu le verras ce soir.

—Si cependant. . . Mais, non. Je me rappelle toutes ses paroles. Samedi dernier encore, il m'a juré qu'il n'aurait jamais d'autre femme que moi. Mon Dieu ! mon Dieu !

Jacqueline éclata en sanglots.

—Ne vas-tu pas pleurer maintenant comme une madeleine, dit Henriette. C'est probablement pas vrai ce qu'a dit le fils au cordonnier, et puis tu es assez jolie pour trouver un aussi bon parti que Pierre. Est-ce que le garde-chasse à M. de Tanlay ne se meurt pas d'amour pour toi. C'est un gentil garçon que le garde-chasse à M. de Tanlay. Si j'avais un amoureux comme lui, c'est pas moi qui regarderais un Pierre. Il va au château le garde-chasse. Les domestiques le respectent ; les maîtres le caressent. Ah ! s'il me voulait pour sa femme !

—Qui me dira la vérité ? s'écria Jacqueline en se couvrant la face des deux mains.

—La vérité ! c'est pas difficile à savoir.

—Comment ?

—La mère Bossue qui reste au pied de la Côte te la dira tout de suite.

—La mère Bossue ! c'est une mauvaise femme. Elle a des acquantances avec le diable.

—Oui, mais elle sait bien des choses.

—M. le curé défend. . .

—Ah ! j'aperçois ma vache rouge qui s'était égarée, hier. Je m'en vas la chercher. On a été bien inquiet à la maison. Nous avons peur que des Eperviers n'eussent volé notre vache rouge. Au revoir !

—Au revoir ! répliqua machinalement Jacqueline.

—Si j'étais de toi, ma petite, j'irais tout de même consulter la mère Bossue ; c'est une créature qui sait bien des choses, dit Henriette en se retournant.

L'amante de Pierre rentra pensive à la ferme, monta à sa chambre, jeta une mante sur ses épaules, et, sortant inaperçue de ses parents occupés dans les granges, s'achemina vers le pied de la Côte.

Il n'y avait pas loin ; une demi lieue tout au plus. En vingt minutes, Jacqueline eut franchi la distance.

En approchant de la demeure de la mère

Bossue, son cœur battit violemment, elle hésita, s'arrêta, rebroussa et fut vingt fois sur le point d'abandonner son projet. Mais la jalousie, aiguillonnée par la curiosité, finirent par triompher de ses incertitudes. Comprimant son émotion, elle marcha droit à une chétive cabane, couverte en chaume, élevée sur le bord de la route, à la jonction des chemins de Gigny et de Griselles.

Ayant jeté un regard derrière elle pour s'assurer que personne ne l'observait, Jacqueline frappa légèrement à la porte de la hutte.

Elle ne reçut point de réponse, et heurta de nouveau avec aussi peu de succès. Quoiqu'elle tremblât comme une feuille, ce contretemps la dépitait. Maintenant, les premiers pas étaient faits, Jacqueline ne voulait pas retourner chez elle sans avoir obtenu ce qu'elle désirait.

Aussi avait-elle résolu d'attendre le retour de la mère Bossue, quand une voix aigrelette cria :

— Ah! ah! qu'y a-t-il, la belle? Qu'est-ce qui t'amène de si bonne heure? ah! ah!

Levant la tête, Jacqueline aperçut, dans une vigne voisine, une vieille femme en train de grappiller.

À cette vue, les appréhensions de la jeune fermière renquirent plus vives, plus cuisantes que jamais. Elle aurait voulu fuir, se sauver.

Mais, avant qu'elle eût fait un mouvement, la vieille était près d'elle.

O'était une sorte de monstre féminin; petite taille, petits membres, petit visage chafouin, jauni, ratatiné comme une pomme gelée, planté au menton et au bout du nez de longs poils blancs, et animé par deux petits yeux ronds, luisants comme ceux d'une chouette. Ce visage était enfoncé dans les épaules, et encadré sur une protubérance dorsale qui avait valu à sa propriétaire son nom de "Bossue."

Pour vêtement, elle portait un fourreau de bure verte, en guenilles.

Son crâne était nu, presque chauve, à l'exception de quelques mèches grises, drues, qui pendaient sur ses omoplates.

Des manches de son vêtement s'échappaient deux mains décharnées, terreuses, armées d'appendices en corne, plus semblables à des griffes qu'à des ongles.

— Ah! ah! dit-elle, en passant ses doigts sur les joues de Jacqueline, qui ne put retenir un geste de dégoût; ah! ah! la belle sucrée, notre tour est venu à ce qu'il paraît. On est amoureux, ah! ah! je sais ça, moi. On veut savoir, si notre galant est fidèle, ah! ah! Un gentil gars que Pierre; un peu vaniteux! ah! ah! je sais tout ça. Voyons, entre...

Tout en parlant, elle avait ouvert la porte de la cabane et poussait Jacqueline qui lui obéit, non sans quelque répugnance.

L'intérieur de l'habitation n'avait rien de particulier. Il annonçait une affreuse misère, quoique la mère Bossue fût réputée très riche, par les habitants d'alentour. Mais on assurait qu'elle entretenait commerce avec le démon, qui lui avait découvert un trésor dans les ruines du château de Gigny.

Une fois dans la hutte, elle ferma la porte,

suspendit à une poutrelle le panier de raisins qu'elle avait au bras, et s'asséant sur le bord d'un lit de fougère, le seul meuble visible dans la cabane, elle dit à Jacqueline.

— Allons, petite, que vas-tu me donner?

— Que voulez-vous?

— Ah! ah! ce que je veux, tout ce que tu n'as pas. Ah! ah! les temps sont mauvais. Tiens, vois, j'en mène pas grand train, et pourtant j'ai bien de la peine à vivre. Tu as là un joli anneau, petite. Montre-moi ça.

Elle lui prit la main et examina, avec cupidité, une bague d'argent que Jacqueline portait à l'annulaire.

— Ah! ah! ça me ferait bien cet anneau-là, continua-t-elle, en tirant la bague pour l'enlever.

— Oh! non, non, dit Jacqueline essayant de dégager son doigt.

— Pourquoi, non? Si tu veux savoir quelque chose...

— Pas cet anneau; je vous en donnerai un autre plus beau.

— Ah! ah! c'est celui-là qu'il me faut. C'est Pierre qui te l'a donné, ah! ah! Et je ne dirai rien sans l'avoir à mon doigt.

— Je ne puis.

— Comme tu voudras, petite, dit la Bossue, en sifflant d'une façon singulière.

Un gros chat noir sortit de dessous le lit, et vint en gambadant lourdement se frotter contre les jambes de sa maîtresse, qui le prit sur ses genoux et le caressa, sans plus faire attention à sa visitense.

Jacqueline se retourna pour partir. Elle mit la main sur le loquet.

Et, à cet instant, un refrain joyeux arriva dans la cabane.

C'est la belle Jeannette, ma mie,

O gué!

C'est la belle Jeannette, ma mie!

Jacqueline tressaillit.

— Ah! ah! fit la vieille, voilà Pierre qui va voir Jeannette. Est-il gai, un peu! ah! ah!

— Non, ce n'est pas lui! s'écria involontairement la jeune fille.

— Ah! ah! pas lui. Regarde par la fenêtre petite; regarde!

Jacqueline se précipita vers une étroite croisée qui avait jour sur la grande route. Et elle vit un homme qui descendait vers le pont des Romains. Il était endimanché; et, quoiqu'il tournât le dos à notre héroïne, celle-ci reconnut bien vite son amoureux.

La brise matinale lui apportait encore le refrain :

C'est la belle Jeannette, ma mie,

O gué!

C'est la belle Jeannette, ma mie!

La jeune fille palpitante d'anxiété le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût franchi le point où le chemin de la Vesvres, vient aboutir à la route de Tonnerre. Elle espérait encore qu'il se rendait à la ferme. Mais lorsqu'elle remarqua qu'il continuait du côté de Laignes, les aiguillons de la jalousie lui pénétrèrent plus avant dans le cœur, et ses yeux s'emplirent de larmes.

—O mon Dieu, ce serait donc vrai, dit-elle d'un accent déchirant.

—Ah! ah! petite, tu crois maintenant, hein? ton galant a un rendez-vous avec la Jeannette. Ah! ah! je le savais, et je sais encore bien des choses. La mère Bossue voit clair là où les autres ne voient goutte, ah! ah!

—Non, c'est impossible. Il prendra par le sentier au coin du bois. Peut-être veut-il me faire un bouquet?

—Un bouquet maintenant, ah! ah! en octobre, ah! ah! Regarde encore, petite; regarde! Jacqueline n'avait pas besoin de ce conseil.

Comme la route était droite et bordée d'arbres, elle pouvait distinguer à plus d'une demi-lieue.

Pierre atteignit le coin du bois: alors une femme sortit du fourré et ils marchèrent l'un à côté de l'autre.

Qui était cette femme? Jacqueline n'était point capable de la reconnaître. Mais, s'imaginant que c'était sa rivale, elle poussa un cri de douleur et tomba prosternée sur le sol.

—Ah! ah! la belle, il paraît que j'ai raison, hein! la mère Bossue a le nez fin; ah! ah! Elle a convaincu bien des incrédules dans sa vie.

La fermière sanglotait amèrement.

—Il y a pourtant un remède. Ah! ah! j'en sais un, reprit la vieille. Si je voulais, Pierre... Oui, si je voulais... ah! ah!

—Que faut-il faire? dit Jacqueline, se relevant avec vivacité et essayant ses larmes.

—Je te l'ai dit, la belle; je te l'ai dit; donne-moi ton anneau d'argent et je te donnerai un charme. Troque pour troque, ah! ah!

—Cette bague, qu'il m'avait offerte pour ma fête! oh! je n'en veux plus. Elle m'est odieuse; elle souille ma main. Prenez-la.

Otant le bijou de son doigt, elle le jeta sur le giron de la mégère.

—Ah! ah! te voilà raisonnable. Bon, bon! tu seras récompensée petite; écoute ici, là tout près, ah! ah!

La Bossue avait prestement serré l'anneau dans sa poche.

Jacqueline se pencha vers elle, et toutes deux s'entretenaient durant un quart d'heure environ.

Au bout de ce temps la dernière partit, pendant que son hôteesse lui répétait:

—C'est un secret de vie ou de mort pour toi et pour lui. Garde-le soigneusement, petite. Il y va du salut de ton âme, ah! ah!

—Je n'y manquerai pas.

En faisant cette promesse la crédule enfant était à peu près rassérénée. Aussi regagna-t-elle la Vesvres plus allégrement qu'elle ne l'avait quittée et surveilla-t-elle les préparatifs du festin qui devait avoir lieu, le soir, pour ses tancailles.

Vers trois heures de l'après-midi, Pierre arriva, en voiture, accompagné d'une douzaine de jeunes gens des deux sexes.

Soit qu'elle accordât une confiance aveugle aux suggestions de la charmeuse, soit qu'elle dissimulât ses sentiments, Jacqueline le reçut aussi tendrement que si rien d'extraordinaire ne fût survenu.

Les grands parents réglèrent les termes du contrat; M. le curé de Griselle, un excellent pasteur qui avait élevé Jacqueline, donna sa bénédiction aux deux futurs. Et on se mit à table. Après le bénédicité, le repas commença; un de ces repas succulents comme les savaient faire nos ancêtres. Le gros bon vin rouge du cru circulait libéralement dans les gobelets d'étain, et la gaité ne tarda pas à ruisseler de toutes les lèvres. Les chants, les gaudrioles succédèrent; puis ce furent les danses et les rondes, au son du rebec.

Profitant de l'animation de leurs hôtes, Jacqueline entraîna Pierre sous un auvent, derrière la ferme.

—M'aimez-vous bien? lui demanda-t-elle en donnant à son organe ses plus douces inflexions.

—Oh! Jacqueline, je vous aime plus que ma vie, plus que tout au monde!

—Vraiment? reprit-elle d'un ton câlin.

—Oui, dit le jeune homme avec force, et en la pressant contre son sein, je vous aime comme vous méritez d'être aimée.

—Ainsi donc vous ne me refuserez pas...

—Vous refuser quelque chose, à vous, ma Jacqueline, si belle, si bonne! y pensez-vous? Non. S'il est en mon pouvoir de...

—Vraiment, oui.

—Parlez, chère Jacqueline.

—J'ai peur que vous ne me traitiez d'enfant.

—Qu'est-ce donc?

—Je n'ose le dire; mais j'ai fait un rêve, et j'avoue que je suis superstitieuse.

—Dites, toujours. Vous faut-il une belle robe bleue comme celle de la fille du bailli.

—Oh! non, pas cela.

—Alors?

—Je crains que ça ne vous afflige.

—Je jure devant Dieu, Jacqueline, que j'accomplirai ce que vous me direz de faire.

Il était tombé à ses genoux.

—Eh bien, lui dit-elle très bas, et en s'appuyant coquettement sur son épaule, je voudrais... Oh! mais non, non Pierre. C'est ridicule.

—Jacqueline, vous doutez de moi, vous me faites mourir, répliqua-t-il en lui pressant les mains d'un air suppliant.

—Vous l'exigez.

—Pour l'amour du ciel, Jacqueline!

—Un faisant, pour le jour de nos noces.

—Un faisant! exclama le jeune homme, frissonnant de la tête aux pieds.

Mais, se reprenant presque aussitôt, il dit:

—N'est-ce que cela, ma Jacqueline, vous l'aurez.

—Merci, Pierre, dit-elle, en se penchant davantage afin qu'il pût la baiser au front. C'est une fantaisie. Mais notre bonheur me semble y être attaché. N'est-ce pas que vous n'êtes point fâché contre moi?

—Non, Jacqueline. Je vous aime, et pour être aimé de vous...

—J'entends du monde; venez! il ne faut pas qu'on nous surprenne ici.

Ils rentrèrent dans la salle où les danses durèrent jusqu'à huit heures.

—Le couvre-feu va sonner, dit alors le père Dubois, et les réglemens sont sévères. Nous

ne devons pas les enfreindre. Retirez-vous paisiblement, et que chacun se dispose à faire la nocé avec nous, d'aujourd'hui en huit. Nous aurons un grand fricot, et les dix bouteilles de ce fameux vin de 1588, que j'ai conservé pour l'occasion. Ce sont les dernières du pays ; eh ! eh ! on en parlera.

—Au revoir, Pierre, dit Jacqueline s'approchant de son fiancé pour qu'il l'embrassât.

—Adieu ! répliqua-t-il d'un ton distrait.

Et il disparut, sans échanger une parole avec les jeunes gens qu'il avait amenés.

Ceux-ci voulurent partir. Mais la pluie qui tombait à flots les obligea de continuer la veillée à la Vesvres.

—Ce diable de Pierre a filé comme une flèche, dit l'un. Va-t-il être trempé ?

—Bah ! riposta le père Dubois. Il est amoureux, et les amoureux ça ne sent rien ! quand j'étais amoureux de ma pauvre défunte . . . Enfin, de mon temps, les gars étaient plus lurons qu'aujourd'hui.

### III.

#### LE CHATEAU DE MAULNES.

Cependant Pierre traversait le bois avec une rapidité et une étrangeté d'allures, qui l'eussent fait prendre pour un fou par quiconque l'eût rencontré. De moment en moment, il s'arrêtait brusquement, pressait son front brûlant entre ses deux mains et articulait deux mots, deux seulement.

—Un faisant !

Puis il reprenait sa marche ou plutôt sa course, sans souci du tonnerre qui roulait bruyamment dans l'espace, sans souci des phosphorescences qui illuminaient la forêt, sans souci de la pluie qui l'inondait.

Quand il arriva au pont des Romains, l'orage commençait à se calmer. Au lieu de suivre la voie passagère pour se rendre à Gigny, l'amant de Jacqueline coupa court, en s'engageant dans la prairie, dont il connaissait parfaitement les sentiers.

Il avait la même démarche qu'en quittant la Vesvres et répétait à de courts intervalles son exclamation :

—Un faisant !

lorsqu'un cri poussé à quelques toises de lui, attira son attention.

—Au secours ! au secours !

Pierre promena ses regards autour de soi. Mais, quoique la nuit fût assez claire, il ne découvrit rien dans cette première inspection.

—Au secours ! au secours !

Le jeune villageois se trouvait près du puits de Jachère, et la voix semblait s'élever de cette direction. Supposant qu'une personne était tombée dans le gouffre, il s'en approcha vivement quoique avec précaution.

—Au secours ! au secours ! hâtez-vous, car e forces m'abandonnent.

A cette sollicitation, Pierre doubla le pas et, bientôt, il aperçut un homme qui, cramponné au tronc flottant d'un saule, faisait des efforts désespérés pour se maintenir à fleur d'eau.

De suite Pierre songea à se mettre à la nage et à porter aide à ce malheureux, mais une ré-

flexion suggérée par la prudence, l'en empêcha. Le puits était à demi couvert d'herbages et de joncs et ses rives si fangeuses, qu'une fois dedans, il eût été impossible de s'en tirer.

—Prenez courage, et attendez une seconde, dit-il à l'étranger.

—Je suis presque à bout. Pâques-Dieu, dépêche mon brave !

Le ton de cette réplique dénotait un personnage habitué au commandement.

Pierre vola à la haie voisine, y coupa une branche crochue, revint au puits, et, après quelques conseils à l'inconnu, passant sa branche autour de l'un des nœuds du tronc d'arbre, il l'attira doucement vers le bord du puits.

Ce n'était pas un travail des plus faciles, car à mesure que l'étranger approchait, à la remorque du saule, la vase augmentait d'épaisseur et de viscosité.

Mais Pierre était aussi intelligent que robuste, aussi ingénieux qu'intrépide. Entrant dans le marais jusqu'aux genoux, et s'allongeant autant que possible, au risque de perdre l'équilibre et de périr côte à côte avec celui qu'il voulait sauver, il réussit à le saisir par son vêtement et à le traîner à terre.

—Pâques-Dieu, qui que tu sois, tu m'as tiré d'une vilaine passe, et tu seras libéralement gratifié, je t'en donne ma parole, foi de gentilhomme ! dit l'étranger en remettant le pied sur la terre ferme.

—Je suis votre serviteur, messire, répliqua Pierre, en se découvrant.

L'accent impérieux et les vêtements de son obligé indiquaient qu'il appartenait à une caste supérieure.

—Mais, de par tous les diables ! comment se fait-il que je me sois jeté dans cette mare ? Voyons . . . voyons . . . Mes idées sont effarouchées comme une compagnie de perdrix qui a regu un coup d'arquebuse. Où est la route de Maulnes ?

—La route de Maulnes, monseigneur ? il y en a plusieurs.

—Celle de Laignes, oui c'est cela, pâques-Dieu ! ce maudit nom m'avait échappé.

—Ah ! celle de Laignes, répliqua Pierre, pas bien loin, vingt-cinq ou trente arpens d'ici.

—Tu dis ?

—Vingt-cinq ou trente arpents d'ici.

—C'est fort étrange, fort étrange . . . Et mon cheval ?

—Je n'en ai point vu, monseigneur.

—Pâques-Dieu, ce guide a dû me jouer un vilain tour. Mais ce n'est pas l'heure de muser. Dis-moi, y a-t-il une hôtellerie, quelque maison près d'ici ?

—Je ne vois que la Vesvres, murmura Pierre, en interrogeant sa mémoire.

—La Vesvres, qu'est-ce que c'est ça ?

—Une ferme de monseigneur le comte Germain de Ganay.

—Une ferme du comte, c'est mon affaire. Conduis-moi.

L'étranger essaya de faire quelques pas. Ce fut inutilement. Le poids de ses habits trempés d'eau, joint aux efforts qu'il avait faits pour sortir de l'abîme, et au froid engourdissait ses

membres, et, malgré l'assistance de Pierre, il fut contraint de s'asseoir au pied d'un arbre.

—Si vous le permettez, dit son sauveur, j'allumerai du feu, et tandis que vous vous chaufferez, j'irai à la ferme chercher une voiture.

—Cette préposition n'est pas à dédaigner, pâques-Dieu, car après avoir barboté comme un canard dans cet abominable trou, je suis, tout morfondu. Va donc et vite.

Pierre battit du briquet, fit le feu, et retourna à la Vesvres, tandis que notre cavalier—le lecteur l'a reconnu—tâchait de co-ordonner ses souvenirs.

Une heure après, ce dernier était confortablement établi, dans un bon fauteuil, devant le foyer du père Dubois, et Jacqueline, la gentille Jacqueline, lui présentait timidement un verre de vin chaud, épicé.

—Tu dis donc, brave homme, que ce guide —Joseph comme tu l'appelles—est un mauvais drôle et que j'ai failli payer cher ses services.

—Dame, monseigneur ! il a une méchante réputation dans le pays.

Hum ! hum ! je le ferai pendre haut et court, ce gaillard-là. Mais tes gens sont-ils de retour, bonhomme ?

—Pas encore, monseigneur.

—Décidément je n'arriverai pas à l'heure dite. Pâques-Dieu, je voudrais tenir ce maraud qui... Ah ! ah ! voilà le gars qui m'a tiré du bourbier.—Eh bien ! as-tu retrouvé mon cheval ?

—Non, monseigneur, répondit l'amant de Jacqueline, qui venait d'entrer dans la salle et portait un léger paquet sous son bras ; non monseigneur ; mais près du fossé où vous m'avez dit que votre cheval s'était abattu, le bœvier a ramassé cela, sous une grosse pierre.

—Mon porte-manteau, ah ! tant mieux. Pâques-Dieu, c'est un bonheur au milieu du malheur, car ces lettres que j'ai perdues.... Braves gens, vous m'allez conduire au château de Maulnes, et là je saurai reconnaître vos bons offices.

—Mais, monseigneur, vous ne pouvez guère après un tel accident.... balbutia le père Dubois.

L'étranger sourit.

—Selle deux chevaux, bonhomme, dit-il d'une voix qui interdisait toute réplique, et que l'un de vous me mène ! Il n'aura pas à se repentir de sa veillée.

—Je vous accompagnerai, s'il vous agrée, monseigneur, dit Pierre.

—Très bien. Voyons ! à l'écurie et les meilleurs chevaux !

Ils partirent au bout d'un quart d'heure, laissant toute la famille Dubois fort intriguée de cette mystérieuse aventure. L'étranger, vêtu d'un habillement du fermier, montait un excellent cheval, que le comte de Ganay laissait ordinairement à la Vesvres pour ses relais de chasse. Pierre avait enfourché un jeune poulain.

Les deux coursiers volaient comme le vent. Aussi eurent-ils bientôt franchi l'intervalle qui sépare la Vesvres de Maulnes.

Vers minuit et demi, ils sortirent du bois à

travers lequel ils avaient presque constamment chevauché.

Les nuages s'étaient dispersés et la lune blanchissait la terre de ses rayons.

Devant les deux cavaliers, au faite d'un monticule se dressait une masse sombre, dont les formes aiguës tranchaient violemment sur le bleu du ciel.

—Voici le château, dit Pierre en indiquant cette masse.

—Pâques-Dieu, sa vue me réjouit le cœur, répliqua l'autre qui n'avait pas encore ouvert la bouche depuis leur départ. Mais, dit Pierre, comme frappé d'une idée soudaine, vous ignorez, peut-être, monseigneur, qu'on n'entre pas au château après le soleil couché.

—Sois sans inquiétude à cet égard, et comme nous sommes près des remparts, je vais mettre pied à terre. Tu m'attendras ici.

Ils se trouvaient alors sur le plateau qui couronne le manoir de Maulnes, encore existant. C'était un lourd bâtiment à quatre étages, assez semblable à une énorme tour carrée, au sommet crénelé.

Un faible mur de circonvallation également crénelé l'entourait.

Incapable de soutenir un siège régulier, ce castel pouvait résister à un coup de main et aux attaques des troupes de maraudeurs qui infestaient la Bourgogne.

Sautant à bas du cheval, l'étranger jeta ses rênes au villageois, prit son porte-manteau et s'avança vers la porte des fortifications extérieures.

Cette porte était placée au sud.

Quand il en fut éloigné d'une dizaine de toises, notre inconnu siffla quatre coups successifs à des intervalles égaux. Comme il achevait, un homme se montra à une poterne, percée à droite de la porte principale. Celui-ci siffla trois fois, et l'autre répondit par un nouveau, mais unique sifflement, puis il marcha droit sur la poterne.

—La croix ! dit-il en arrivant vis-à-vis du personnage.

—La vierge Mariel lui répondit-on.

Les deux hommes se signèrent et échangèrent une poignée de main. Puis ils passèrent sous la poterne et entrèrent dans une vaste cour au milieu de laquelle était le château.

Décrivant une courbe le long d'un large fossé, rempli d'eau, ils se dirigèrent vers l'aile septentrionale, et approchèrent d'une porte défendue par deux tourelles.

Le pont était levé.

L'introducteur de l'étranger sonna du cor et le pont s'abaisa aussitôt.

Les mêmes mots d'ordre furent échangés avec une espèce de capitaine de haliebardiens qui se présenta une torche à la main sur le pont, et le cavalier pénétra dans le donjon. Il était suivi de l'officier, qui lui fit monter un escalier en spirale, large, voûté et fort humide.

Au premier étage l'officier dit à l'inconnu : —Attendez !

Fichant ensuite sa torche dans un chandelier fixé à la muraille, il ouvrit une porte et disparut en fermant cette porte sur lui.

Au bout de cinq minutes il revint en disant.  
— Suivez-moi.

Ils entrèrent dans une salle immense, brillamment éclairée, malgré une douzaine de bougies qui brûlaient à l'entour, et delà dans un petit cabinet octogulaire.

Ce cabinet était évidemment renfermé dans l'une des tourelles.

Un homme de haute stature, mais courbé par l'âge ou les souffrances, s'y promenait lentement.

C'était le comte Germain de Ganay.

A son aspect l'étranger s'inclina.

— Qu'on nous laisse ; et que le château soit clos jusqu'à nouvel ordre.

L'officier se retira discrètement.

— Vous êtes arrivé trop tard, baron, dit le comte d'une voix brève ; la réunion est finie et votre absence nous a empêchés de rien conclure.

— Un accident....

— Au plus pressé. Quelles nouvelles, monsieur ?

— Mauvaises ! le duc de Mercœur a fléchi.

— Le duc de Mercœur a fléchi ! Par la croix ! est-ce possible ?

— Il y a plus.

— Plus ?

— Il a, dit-on, fait un pacte secret avec le Béarnais et sa résistance actuelle est une duperie, pour nous jeter tous dans les filets du roi.

— Monsieur le baron de Noirmoutier, êtes-vous bien sûr de ce que vous avancez là ?

— Ces papiers vous en diront plus que je ne le pourrais faire moi-même. Par malheur, l'accident cause de mon retard est aussi cause que j'ai perdu les lettres privées du marquis de Pentock, qui contenaient des détails sur les projets du roi de France.

— Du roi de France, s'écria violemment le comte, rappelez-vous monsieur, que la France n'a pas de roi depuis la mort de Henri III.

— Pardon, balbutia le baron de Noirmoutier.

— Passons : Vous avez perdu ces lettres ?

— Oui, monsieur. En sortant de Laignes, accompagné d'un guide, j'ai été surpris par l'orage. Mon cheval s'est abattu sur moi. Je me suis évanoui et quand j'ai repris mes sens, je flottais, grâce probablement à mon manteau, dans un trou que le brave homme qui m'a sauvé appelle le puits de Jachère, je crois.

— Le puits de Jachère ! que signifie cela ?

— Pâques-Dieu, monsieur, je n'en sais pas davantage. Mon guide aura sans doute profité de ma défaillance pour me dévaliser, car, je suis sorti de ce bain sans ma bourse qui était pourtant solidement attachée à mon ceinturon, et quant à ce porte-manteau, on l'a retrouvé sous une lave, tout près du lieu où mon cheval avait roulé sur moi.

En même temps le baron tendait à M. de Ganay un parchemin, soigneusement scellé, qu'il avait extrait de son porte-manteau.

Le comte s'empara de la missive, fit sauter le cachet, et en parcourut avidement le contenu.

Tandis qu'il lisait, son front se plissait, et ses traits se contractaient douloureusement.

— Pourtant, il est impossible que ça se termine ainsi ! s'écria-t-il à la fin. Le duc est un

couard ou la victime d'une embûche. Jamais les catholiques de France et Navarre ne pourront reconnaître ce mécréant de Basque. Par la mort, je succomberai plutôt seul, que de jamais l'accepter pour suzerain !

— Et vous trouverez, monsieur, en Normandie, comme en Bretagne, des bras prêts à vous seconder, dit chaleureusement le jeune baron.

— Oui, oui, je le crois, je l'espère. La Bourgogne n'est pas non plus huguenote. J'ai des amis fidèles et puissants.

— Mais nous causerons de cela au jour. Vous êtes fatigué, monsieur, je vais vous faire mener à votre appartement. Je regrette que mon fils Ulric ne soit pas au château pour vous en faire les honneurs. Mais il est jeune, passionné ! Je crains fort.... Ah ! si son frère était ici !

Le comte prononça ces dernières phrases avec une mélancolie profonde.

— Jean ! s'écria de Noirmoutier.

— Oui, le vicomte de Ganay.

— Votre fils Jean, monsieur le comte, nous irons à sa recherche aussitôt que Henri IV....

— Henri IV n'existe pas ; interrompit sèchement le vieux seigneur.

— Aussitôt que l'usurpateur sera à bas. J'ai vu le marquis de la Roche, depuis son retour. Il assure que l'île où il a laissé Jean et ses compagnons est très fertile. Il voudrait y retourner, mais le duc de Mercœur l'a fait arrêter....

— Arrêter de la Roche, mon vieil ami ! Ah ! je m'explique ce changement.

Et le comte Germain de Ganay se mit à arpenter le cabinet à grands pas.

— Je vous retiens, dit-il, doucement après quelques tours. Excusez-moi. On va vous indiquer votre chambre.

Les politesses d'usage ayant été échangées, le baron de Noirmoutier quitta le seigneur de Maulnes et fut conduit par un domestique à une chambre de l'étage supérieur. Il avait totalement oublié son sauveur Pierre, qui l'attendait toujours au dehors.

#### IV.

##### LES ÉPÉVIERES.

Depuis la mort de François Ier, la France était divisée par une foule de factions que la puissante main de Catherine de Médicis n'avait pu réprimer.

A l'abri de ces factions et sous le couvert de ces factions, un grand nombre de seigneurs essayaient d'instaurer l'ancienne féodalité. Le temps paraissait propice. La veuve de Henri II, la reine-mère comme on l'appelait, loin d'y mettre obstacle avait eu l'air de seconder les tendances des nobles. Son but était fort opposé au leur, il est vrai. Mais il favorisait jusqu'à un certain point le mouvement des réactionnaires, qui se flattaient de reconquérir les privilèges dont Louis XI les avait dépouillés.

Ainsi les vit-on, immédiatement après la mort de François Ier, travailler à cette œuvre gigantesque dont ils poursuivirent, mais sans résultat fort heureusement, la réalisation jusqu'à la majorité de Louis XIV.

Le règne de Henri IV fut surtout marqué

par la révolution seigneuriale. Elle eut, aux yeux du peuple, ignorant du moins, sa raison d'être. Le roi était de la religion, comme on disait alors; l'abjuration qu'il avait faite à Paris, quoique connue des gens mêlés aux affaires de l'État et de la plus grande partie des habitants de la capitale, ne l'était presque pas des populations rurales des provinces, qui, du reste, ignoraient souvent même le nom du chef de la nation.

Henri IV comptait donc des ennemis. La proclamation de l'Édit de Nantes en accrût le nombre, sans lui assurer l'amitié des huguenots, qui jamais ne lui pardonneront ce qu'ils appelaient son apostasie.

Quant aux catholiques, ils regardèrent unanimement cette proclamation comme une déclaration d'hostilités. Le clergé s'émut, souleva la noblesse qui ne demandait pas mieux que d'avoir une patente de révolte et la guerre intestine recommença.

La Ligue que l'on jugeait morte depuis la prise de Paris sembla sortir du tombeau. Le mot du Béarnais en se faisant catholique fut répété partout, commenté et fort mal interprété. Ce mot, *Paris vaut bien une messe* était, du reste, assez propre à servir les projets de l'ambition ou du fanatisme. Les quatre parties du royaume étaient en ébullition et n'attendaient peut-être qu'un signal pour renverser la monarchie actuelle. Les rebelles avaient des intelligences jusqu'à la cour. Biron n'avait-il pas été exécuté en 1602, comme complice des mécontents? Quoiqu'il en soit, l'insurrection marchait à grands pas surtout dans les provinces de l'Ouest et du Centre. Les seigneurs y entretenaient des troupes qui, très mal payées pour la plupart, subsistaient comme elles pouvaient. Inutile d'ajouter qu'elles étaient la terreur des tenanciers, des villageois et même des citoyens des villes.

Ces militaires avaient formé, d'ailleurs, une quantité considérable d'associations, dont chacune exerçait un pouvoir presque irrésistible dans le centre où elle agissait, et qui pouvaient concourir, à un moment donné, au triomphe d'une cause commune. Chacune des sociétés avait son nom propre.

Au Nord, on citait surtout les Flandrins; à l'Ouest les Routiers, au Sud les Mariniers, à l'Est les Pillards; et, au centre, dans la Bourgogne les Eperviers.

Les Eperviers étaient répandus entre Auxerre et Dijon. Tous servaient à la solde des ducs, comtes, marquis et barons de la province.

La petite ville de Châtillon-sur-Seine et la forêt de Maulnes étaient les théâtres de leurs assemblées générales.

Pour chefs ils avaient des cadets et des bâtards de grandes familles.

Le comte Germain de Ganay passait pour le commandant des Eperviers, et le jeune Gaston de Tanlay pour son lieutenant.

En guerre comme en paix, ils étaient la terreur des habitants de la campagne et des petites villes; car, adonnés à tous les excès, ils ne vivaient que de rapines et de brigandage.

En suivant les cavaliers qui avaient dérangé Joseph et l'Ermite dans la perpétration de leur crime, nous ferons vite et bonne connaissance avec les Eperviers.

Ces cavaliers sont au nombre de quatre, tous admirablement montés.

—Éh bien! Ulric, dit l'un d'eux en arrivant à la tête du bois, les affaires ne vont plus. Les parpaillots nous dament le pion et, pour peu que cela dure, nous serons affamés comme au dernier siège de Châtillon.

—J'en ai peur, répondit l'interpellé d'un ton léger. Mais bah! tout n'est pas dit; tout n'est pas dit. Nous avons encore plus d'un pigeon à plumer.

—Et plus d'une colombe à enlever, dit un troisième cavalier.

—Oh! la Basse-Bourgogne n'est pas encore aussi dégarnie qu'on le pense, reprit Ulric. Tenez, messeigneurs, si vous vous sentez quelque disposition, nous ferons une descente chez le père Dubois.

—Qu'est-ce que ça, le père Dubois?

—Le fermier de la Vesvres, à deux pas d'ici. Il y a d'excellent vin et un amour de fille..... Demandez à Gaston de Tanlay.

—Oui, par ma barbe, c'est une gentille et accorte créature que la fille du père Dubois; mais ce n'est pas l'heure, ni le lieu convenable pour parler de sornettes.

—Sornettes! un sujet aussi intéressant!

—J'ai dit sornettes! je maintiens le mot, reprit Gaston de Tanlay. Et, ajouta-t-il d'une voix impérieuse, nous avons autre chose à faire qu'à courir après une fillette. Nos gens sont à Châtillon. Ils nous attendent cette nuit. Assez longtemps, nous avons tergiversé. La position n'est pas tolérable. Il faut en finir. L'argent nous manque; les amis nous trahissent; le Huguenot gagne du terrain; ses partisans infestent nos contrées et si nous ne frappons pas un grand coup, nous aurons grand'chance....

—Crois-tu qu'il oserait porter la main sur nos personnes? demanda Ulric de Ganay.

—Il osera tout, parce que le peuple l'a pris en affection, depuis la guerre principalement.

—Oui, affirma un jeune homme de seize à dix-sept ans qui galopait côte à côte avec Gaston.

C'était Hébert, fils du duc de Bourgogne, et le possesseur du manoir de Châtillon-sur-Seine.

—Mais quel moyen...? commença Ulric.

—Le moyen est fort simple, répliqua Gaston. C'est l'action, l'action immédiate. Réunissons les Eperviers aux Routiers de Bretagne et de Normandie, aux Mariniers du Languedoc et aux Pillards....

—Oui, mais la difficulté est de les réunir.

—Cette difficulté n'existe plus, Ulric. Ce soir, elle sera complètement tranchée.

—Ah! ah! Et comment?

—Voilà mon secret, je ne le confie pas. Au reste, faites à l'assemblée une proposition et vous verrez avec quel enthousiasme elle sera accueillie. Est-ce que nos compagnons ne sont pas fatigués comme nous de cette longue inaction? est-ce qu'ils ne bondissent pas de fureur au nom seul du Béarnais? Y en a-t-il un qui n'ait refusé d'aller à la cour? Les hommes eux-mêmes brû-



lent d'impaticence. A poine peut-on les contem-  
nir. Pour se distraire ils vont jusqu'à s'attaquer  
et se piller entre eux. Je vous le répète, amis,  
le temps est venu ; profitons-en.

— Il faudrait avoir un plan, observa Ulric.

— Un plan ; nous en possédons dix, répondit  
Gaston. Mais faites silence, car nous voici arri-  
vés à Laignes. Point d'arrêt, je vous prie. Les  
moments sont précieux. Après la séance nous  
ferons fête. Qu'en pense notre chapelain ?

— Votre chapelain pense que vous avez rai-  
son, mon fils, répondit un moine qui chevau-  
chait à l'arrière de la petite troupe.

— C'est diantrement dur de passer Laignes  
sans vider un gobelet, dit Ulric.

— Patience, lui dit Hébert, je te promets  
joyeuse vie à Châtillon. La noce de mon frère  
ne se passera pas sans que nous ayons moult  
divertissements. Je sais une certaine bache-  
lette.....

— Ne pouvez-vous donc rester une minute  
sérieux ? s'écria, avec impaticence, Gaston de  
Tanlay.

— Pardieu, riposta Ulric, tu joues au patriar-  
che. Mais nous savons ce que vaut ta gravité.  
Affaire de contrebande. La damoiselle de  
Perrigny en sait long à ce sujet, hein ?

— Et la petite baronne de Laignes, ajouta  
Hébert.

— Eh ! je parie qu'elle t'attend, Gaston.  
Tiens, vois. Ses fenêtres sont éclairées.

En disant ces mots Hébert de Bourgogne in-  
diquait à de Tanlay un châtelet dont les croi-  
sées étaient brillamment illuminées.

Mais l'attention du marquis venait d'être  
subitement dirigée d'un autre côté.

A la faveur de l'ombre, un homme s'était  
approché de son cheval et l'avait arrêté par la  
bride.

— Que signifie cette audace, manant ?

— Monseigneur, je veux vous parler, au nom  
de Croix et Marie !

Ces paroles furent articulées à mi-voix ; mais  
elles arrivèrent aux oreilles de Gaston qui dit  
à ses compagnons :

— Continuez, je vous rejoindrai dans quel-  
ques secondes.

Ceux-ci poursuivirent leur chemin en plai-  
santant sur le compte du marquis.

— Il ne pouvait traverser Laignes sans faire  
une visite à la petite baronne, dit Ulric.

— Qui ne sera probablement pas flattée de la  
surprise, car je veux être confondu si le vi-  
comte Gaspard de Lachapelle n'est pas en train  
de festoyer avec elle.

— Mes fils, pas de médisance ! intervint le  
chapelain.

— Pressez le pas, cria tout à coup Gaston qui  
accourait.

— Qu'est-ce donc ?

— Pressez le pas, mordieu. Il faut que dans  
une heure nous soyons à Châtillon.

— C'est chose assez malaisée.

— Suivez-moi !

Après ce commandement, Gaston enfonça  
ses éperons dans les flancs de sa monture, qui  
partit à fond de train.

Les autres imitèrent son exemple.

Laignes, Marcenay et Cerilly disparurent  
successivement derrière la cavalcade qui, vers  
dix heures, se trouva devant la ville de Châ-  
tillon-sur-Seine, alors encore une des bonnes  
places fortes de la Bourgogne.

Hébert fit ouvrir la porte St. Jean, et,  
prenant la tête de la troupe, descendit avec  
elle jusqu'au pied du château situé dans la  
partie de la cité nommée le Bourg.

Là, tous les cavaliers sautèrent à terre.

Des gens, qui paraissaient les attendre, s'em-  
parèrent de leurs chevaux et leur firent entrer  
dans la cour d'une grande maison assez sem-  
blable à une caserne.

— Les affaires vont mal, dit Gaston au cha-  
pelain. Nous avons trop différé. Il est à  
craindre que l'entreprise n'avorte.

— Qui était l'homme de Laignes ?

— Un agent du chef. Nos émissaires sont  
revenus de Dijon, ils apportent des nou-  
velles fâcheuses. Malheureusement les Eper-  
viers en ont été informés et leur mécontente-  
ment a été exprimé dans des termes très  
violents par le capitaine. Vous avez sur eux  
une grande influence. Il vaudrait peut-être  
mieux que vous lassiez seul à la réunion.

— Non, dit Ulric, nous devons y aller tous.  
Par l'enfer, nous ne nous en laisserons pas im-  
poser par des rufiens de cette espèce. Quelle  
est ton opinion, Hébert ?

— Je partage la tienne, répondit le jeune  
homme.

— C'est la volonté générale ? demanda  
Gaston.

— Oui.

— Marchons, alors.

Ils enfilèrent un sentier escarpé, qui serpen-  
tait autour de la côte, couronnée par l'église  
St. Vorles et quatre grosses tours, que reliait  
d'épaisses murailles, garnies de meurtrières.

Hébert leur servait de guide.

Il les introduisit dans l'enceinte de la for-  
teresse, puis dans un immense bâtiment qui s'é-  
tendait entre les remparts de l'ouest et de l'est.

Un mot aux sentinelles lui ouvrait toutes  
les portes.

Ainsi les jeunes seigneurs arrivèrent à  
une salle où se tenaient une cinquantaine  
d'hommes d'armes à l'aspect farouche.

Leur entrée dans cette salle se fit au milieu  
de bruyantes acclamations.

Le bruit apaisé, un vieux soldat, qui por-  
tait les insignes de capitaine de mousquetaires  
s'approcha du marquis de Tanlay et lui dit  
rudement :

— Avez-vous enfin la solde des hommes ?

— Pas encore, mais dans quelques jours....

— Pas encore.... dans quelques jours....

Vous nous traînez ainsi depuis deux mois et  
nous demeurons les bras croisés. Ça ne peut  
durer davantage. Je vous déclare donc que  
mes compagnons, et moi, nous irons cher-  
cher fortune ailleurs ?

— Vous ne ferez pas cela Gondrecour, répli-  
qua Gaston en essayant de le calmer.

— Mort de ma vie, je le ferai et pas plus tard  
que ce soir. Interrogez les Eperviers et vous  
verrez si ma détermination n'est pas la leur.

—Oui, oui, s'écrièrent en masse les assistants. Le front de Gaston s'assombrit, et il était sur le point de céder à un mouvement de mauvaise humeur, quand le chapelain s'interposa :

—Mon fils, dit-il, à Gondrecour, ne commets pas un acte d'imprudence que tu pourrais te reprocher dans cette vie et expier éternellement dans l'autre. Tu as juré de servir la cause de notre sainte religion. Tes compains ont aussi prêté, entre mes mains, serment de rester fidèles à l'association des Eperviers, ne tente pas de te délier d'une parole sacrée dont seul j'ai le pouvoir de te relever. Nous sommes venus ici pour vous prendre et vous mener sur Paris. Nos alliés des autres provinces exécuteront un mouvement semblable, et s'il plaît à Dieu, vers la fin de novembre, nous serons tous réunis sous les murs de la capitale. L'usurpateur tremble déjà. Ses complices eux-mêmes, avantés de son impiété, l'abandonnent. Soyons sages pendant quelques semaines, et vous aurez à votre discrétion des trésors incalculables.

—Quand dites-vous que nous entrerons en campagne ? s'enquit le capitaine d'un ton un peu radouci.

—Cette nuit même.

—Mais mes hommes ne sont pas prêts, la plupart manquent d'armes et de vêtements.

—On leur en procurera au château de Maulnes où ils feront une halte.

Gondrecour se retourna vers les militaires et les questionna du regard.

—Nous acceptons, répondirent-ils.

—Soit ! dit le capitaine à Gaston de Tanlay puisqu'ils acceptent, moi aussi j'accepte : mais que ce ne soit point une déception. Mordieu, si l'on me trompait !

—Partez et veillez à ce que les Eperviers ne violentent pas trop les populations des villages où ils passeront. Nous avons besoin de beaucoup de ménagements pour réussir ; ne oubliez pas, Gondrecour.

—Vous nous accompagnez.

—Pas moi, mais le chapelain ainsi que de Ganay.

—Pourquoi pas vous ? fit le capitaine d'un ton soupçonneux.

—Il a une mission à Dijon, s'empressa de répondre le chapelain remarquant que Gaston de Tanlay, blessé par cette observation, allait répliquer avec une hauteur qui aurait compromis leur dessein.

—La solde de mes hommes sera-t-elle remboursée à Maulnes ?

—Oui, dit Ulric et je marcherai avec vous. Hébert demeurera à Châtillon jusqu'à nouvel ordre.

Cette convention satisfait toutes les parties. Les jeunes seigneurs se firent servir à dîner, tandis que Gondrecour et les chefs des Eperviers prévenaient leur monde qu'il fallait se mettre en route.

A minuit, une nombreuse compagnie de soldats, les uns à pieds, les autres à cheval, et dans un désordre complet, quittait Châtillon-sur-Seine.

Vers trois heures du matin la bande atteignit le pont des Romains.

Ulric de Ganay, qui caracolait sur les flancs de la colonne, en s'entretenant avec le chapelain, poussa soudain une exclamation.

—Qu'y a-t-il, mon fils ?

—Ne voyez-vous pas cette flamme qui jaillit du bois ?

—Oui, bien. C'est dans la direction de la Vesvres.

—La ferme est en feu, je le jurerais.

—Les troupes du Béarnais....

Deux coups d'arquebuse retentirent et coupèrent la parole au chapelain.

(La fin du premier Episode au prochain numéro.)

H. E. CHEVALIER.

ÉPIÔRE

A MON JEUNE FILS SUR SES TERGIVERSATIONS A PROPOS DU CROIX D'UNE CARRIÈRE.

(Ecrit pour un de mes amis et frère d'exil.)

Je veux être pour toi doucement tyrannique  
Sans éditer jamais une sentence inique  
Ou froissant ton bon cœur ;  
Mais, ton mobile esprit a besoin qu'on le mène  
Car, malgré toi, souvent, le follet se promène  
Bien loin des sentiers du bonheur.

Ta versatilité, mon cher enfant, m'accable ;  
Ton esprit vagabond est pareil à ce sable  
Que l'onde fait rouler.  
Oh ! quand donc abordant un plus calme rivage  
Réfléchiras-tu mieux et seras-tu plus sage  
Pour que je t'aime sans trembler ?

[vie ?]

Toujours craindre pour toi !—Conçois-tu cette  
Et cet émoi sans fin est-il digne d'envie ?  
Enfant, il faut beaucoup d'amour  
Pour vivre de la sorte et se dire sans cesse :  
Celui que mon œil couve et que ma main caresse  
Change de vouloir chaque jour.

Hier, c'était la guerre et sa gloire maudite,  
Aujourd'hui c'est la tige et demain l'eau bénite  
Dans un cloître silencieux ;  
Calme donc, ô mon fils, ta brûlante cervelle  
Rends la paix à ton cœur pour que ta main

[cruelle

Sèche un jour les pleurs de mes yeux.  
.....  
.....

Si tu savais pour toi quel avenir je rêve ;  
Combien à mes chagrins ton souvenir fait trêve ;  
Combien je compte sur ta foi !  
Tu bénirais, ami, l'anxieuse prunelle  
Qui couve ton essor et la main paternelle  
Que de trop loin je tends vers toi.

F. VOGELI.

L'amour est une petite affection du cœur  
avec grande fièvre au cerveau et délire.  
- Cette maladie, de nature épidémique, a sou-  
vent pour crises les déceptions, la haine, le  
mépris, le suicide, et rarement le bonheur.

## LA CHANSON.

La chanson a toujours été et sera toujours la poésie du peuple français, du peuple-soldat, du pas de marche et de l'action. C'est l'âme gruloise elle-même, cette âme née du vent, vive, prompte, mobile, légère, brave, galante, railleuse, évaporée, exaltée, mais de l'exaltation de la minute, uniquement pour avoir l'occasion de rire une minute après de son enthousiasme. Aussi la Gaule, en son bon temps et depuis, avait-elle choisi pour devise vivante l'alouette et le coq, c'est à dire la chanson en l'air ou sur la paille. C'est en chantant que notre nation a pu prendre encore un moment d'oubli sous la monarchie ; c'est en chantant qu'elle payait la redevance ; c'est en chantant qu'elle a fait la révolution ; c'est en chantant qu'elle a défendu la frontière ; c'est en chantant qu'elle mourait sous l'empire ; c'est en chantant qu'elle perdait la partie à Waterloo, et le lendemain, à en croire Walter Scott, le vainqueur ramassait sur le champ de bataille autant de recueils de chansons que d'uniformes français.

Partout où il y a place à notre soleil pour un bout de pampre, pour un verre de vin, pour une table, une cantine, un banc, un rouet, une alène, un établi, une échoppe, un atelier, un plaisir n'importe lequel, un travail n'importe où, la faridondaine accourt, prend part au gala ou à la besogne, frétille, et, une fois lancée à fond de train—tant pis, j'asera qui voudra, il faut bien que tout le monde vive, c'est à dire chante ;—elle saute pardessus le mur et voltige jusque sur la treille du presbytère ô gué ! et jusque dans la chambre de M. l'abbé, turlurette ! mais en tout bien tout honneur, à l'heure permise, quand la nappe est levée et la gouvernante endormie.

Si la France chante entre toutes les nations, c'est qu'elle vendange le meilleur vin de la planète, et sans le boire précisément comme elle l'a vendangé, elle le boit cependant suffisamment électrique pour sentir à la première rasade la gaieté monter à son cerveau, et pétiller sur sur sa lèvre dans sa langue naturelle : la chanson, la chanson quand même, à tout propos ou même sans propos, pourvu que l'air y soit et la rime à peu près, mais surtout le glou-glou ou le flon-flon, n'importe, ensuite le sens ou l'idée. La chanson la plus populaire et la plus applaudie est encore cette façon de pot-pourri qui n'a ni tête ni queue : " Au clair de la lune, — J'ai du bon tabac, etc.," tant la chanson est notre chair, notre fibre, notre vie et notre nature. Nous l'aimons jusqu'à la bêtise, comme si la bêtise était chez le peuple le plus spirituel de la terre une partie de carnaval pour son esprit. \*\*\*

Vous prodiguez la vie et vous avez peur de la mort : quel contraste ! — N'est-ce pas se ruiner volontairement, tout en ayant le désir de devenir riche ?

## BOUTADES.

Méry vient de terminer ainsi l'Enéide :

## CHANT XIII.

At pater Æneas non encore emplaçaverat  
Didonem : veuf spousesait in nupte secunda  
Jedam Laviniam, mais non heureux il fut :  
Errarunt tous deux, separati, tempore longo,  
Là, Lavinia grosse, de Millaude, futuro  
Banquière, accouchat, qui portat d'ore Lunettas :  
Celui-ci, si non fondavit Romanique nec Albam  
Fondavit *Latinum* cum Lireux atque theatrum.  
Parisiem venit, et se mit pourchassare l'argent :  
Camaradi le connaissent sub nomine Moses,  
Mais concurrentes apellant hunc Polydorum,  
Qui veut dicere : *Beaucoup d'or* ; et justificavit  
Un tel surnomen cum Mires, fidus Acathes  
Quartierum instituit, pour faciliter locatairos,  
Mais profitavit solus. Construxit hotellum,  
Esbrouffans Asiae luxus ou plutôt etrusqui,  
Plaça Sancti Georgi ; meublavitque richessis  
Qu'il portavit d'Italie : alors litteratura  
Invitata fuit pour diner. Sic ego Méry  
Chantavi : " O Millaud dixit : que l'Actionarus  
" Sit, factus fuit actionarus : puis, que Girardus  
" Pour toi brisat plumam, brisavitque Girardus.  
" Et que Pacificus coulat in Atlanticum.  
" Et déjà Pacificus s'embrasse avec Atlantico.  
" Car ainsi voluit Millaud...."

## LE RHUME DE CERVEAU.

Il est un mal horrible, — un mal horrible, un mal qui, en quelques instants, fait de l'homme le plus spirituel une buse et un idiot ; je veux parler du rhume de cerveau. Un rhume de cerveau fait horriblement souffrir, et rend en même temps parfaitement ridicule. — Un jeune homme est obligé d'attendre, la nuit, dans un jardin, un entretien longtemps désiré et demandé. — Tout ce qui l'entoure invite à la plus douce et à la plus poétique rêverie ; — la lune monte à travers les arbres, — les clématites exhalent de suaves odeurs. — Il entend des pas légers et le frôlement d'une robe, — c'est elle ! — son cœur bat si fort, qu'il semble qu'il va rompre sa poitrine pour s'échapper. — Enfin, il pourra donc lui dire tout ce qu'elle lui a inspiré depuis qu'il la connaît ; — il va lui révéler tout ce trésor d'amour qu'il a amassé dans son âme, — et les premiers mots qu'il prononce sont ceux-ci : — " Ah ! badabe, cobe je vous aibe !

Le malheureux s'est enrhumé à attendre sous les arbres. Un autre a à prononcer un discours en public, — un toast à porter dans un gueuleton patriotique. — Il répète son toast d'avance et s'entend avec effroi dire : " Bessieurs, dous dous sobes réudis dans ude intention purebent patriotique, — ou : " Je debande la bort des tyrans."

ALPH. KARR.

## LA HURONNE DE LORETTE.

## PREMIÈRE PARTIE.

## QUEBEC.

UN AMOUR COMME ON EN A RAREMENT VU, COMME  
ON EN VOIT PLUS RAREMENT,  
COMME ON EN VERRA TRES RAREMENT.

## CHAPITRE III.

[Suite.]

Si elle était pauvrement vêtue, sa toilette avait un air de propreté qui séduisait au premier aspect. On admirait presque cette *caline* de tulle qui couvrait à demi une forêt de beaux cheveux châtains soigneusement lissés et partagés sur le front; cette robe d'indienne dont la couleur primitive avait disparu sous de nombreux lavages, et dont certaines pièces de teintes plus foncées attestaient "du temps l'irréparable outrage," mais qui, vierge de toute tache, emprisonnait la taille la plus accomplie qu'on pût rêver. Cependant, Mariette, c'était le nom de la jeune fille, n'avait ni cette fraîcheur appelée bien méchamment, il faut en convenir, la *beauté du diable*, ni cette régularité de traits appelée bien raisonnablement, il faut en convenir aussi, la *beauté classique*, désignée de la sorte, par antiphrase, pour exprimer la laideur morne, froide et pédante d'une figure académique.

Mariette avait la face couturée, contournée même, par les ravages de la petite vérole ou plutôt de la *picotte* (pour nous servir de l'expression populaire en Canada); la peau mate et glabre, les lèvres décolorées, et pourtant, par un bizarre caprice du fleau qui l'avait dévisagée, son front blanc et poli comme un marbre servait de couronnement à deux yeux, si divinement ciselés, si radieux d'un doux éclat quand une mélancolie habituelle ne les voulait pas sous leur réseau de longs cils, qu'en les contemplant on s'oubliait à broder un roman d'amour. Et puis, ajoutons-le, la main de Mariette eut causé bien des jalousies dans les salons de la plus haute aristocratie, et son pied toujours chaussé avec une sorte d'élégance, était digne de la main.

—Bonjour, mam'selle Mariette, dit affectueusement Alfred en s'adressant à la jeune fille.

—Bonjour, monsieur, répondit-elle avec un trouble qui échappa à l'artiste.

—Eh bien! mam'selle Mariette, comment vont nos petites affaires aujourd'hui?

—Tout doucement, monsieur, je vous remercie.

—Vous paraissez triste, mam'selle Mariette. Est-ce que vous auriez du chagrin?

Un pâle sourire effleura la bouche de la revendeuse qui répliqua en hésitant:

—Des chagrins!... dame, chacun a les siens, mais les pauvres gens en ont plus que les riches.

—Ça, c'est un peu vrai, mam'selle Mariette; mais bah! il ne faut pas vous imaginer que la fortune seule donne le bonheur, quoique je n'aie appris cette maxime que par oui-dire, car la fortune et moi nous sommes deux ennemis irréconciliables. Mais je vous retiens là, comme un imbécile, sans songer que j'empêche vos chalandis d'approcher. Voyons qu'avez-vous à me vendre?

—Ce que vous voudrez, dit Mariette en désignant du geste son panier.

—Des gâteaux de maïs, des pains d'épices, murmura Alfred, hum! hum! Zoé, n'est pas très friande de ce genre de régal.

—Voici des *ginger cakes*.

—Des biscuits au gingembre, encore moins, dit Robin. Si j'en offrais un à Zoé, elle me bouderait pendant six semaines.

La pauvre fille reprit d'une voix altérée, après un court instant de silence.

—Voici aussi des *buns*!

—Des *buns*, jour de Dieu! il ne manquerait plus que cela. C'est pour le coup qu'il faudrait m'attendre à un éternel adieu de ma chérie! des *buns*! mais elle en a aussi grande horreur qu'un chat de la moutarde.

—Eh bien, prenez ces petits pâtés, dit Mariette, d'un ton encore plus altéré.

—Sont-ils à la viande?

—Comme de raison.

—Magnifiques! dit Alfred, combien la pièce?

—Cinq *copies*, monsieur.

Le jeune homme leva les yeux au ciel, puis calcula sur ses doigts.

—Cinq copies! fit-il de l'air d'un homme perdu dans les profondeurs d'un calcul compliqué; cinq copies!... cinq fois cinq, vingt-cinq. J'ai un *trente*: en dépensant vingt-cinq sous, il m'en resterait cinq pour mon tabac... cinq pour du tabac!... mais est-ce que j'ai déjeuné? diable! mon épigastre crie bigrement famine... je ne dois pas avoir déjeuné! au reste, l'heure est passée... un homme rangé ne peut déceintement déjeûner à midi... Ainsi donc, je *luncherai*... un pâté suffira! c'est cela: cinq sous de tabac, cinq sous de matière pour ce gouffre d'estomac, qui a le tort impardonnable de ne pouvoir s'habituer au vide! Enfin, si mal faits que nous soyons, nous sommes incapables de nous refaire! Revenons à nos pâtés. Je disais donc qu'en dilapidant dix copies pour mon animal, j'en aurais encore vingt à consacrer aux plaisirs de ma mignonne.

Et s'adressant à Mariette qui écoutait distraitement ce monologue:

—Ayez la bonté de me donner cinq pâtés, dit-il.

—Cinq! je n'en ai plus que quatre.

—Quatre! hum! c'est humiliant mam'selle Mariette, superlativement humiliant. Ça dérange toutes mes opérations mathématiques.

—Vous choisirez autre chose.

—Parfait, mais à condition que vous guidez mon choix.

—Volontiers. Que dites-vous de cette tarte aux pommes?

—Superbe! mais....

Les inflexions qui punctuaient ce "mais" rendaient mille sentiments impossibles à traduire, si pauvre encore est, quoiqu'on en dise, la langue écrite. Pour n'en citer que quelques uns, ce "mais" disait: Que cette tarte a bonne mine! comme mes dents s'y plongeraient voluptueusement? comme les papilles de ma langue seraient agréablement tiffillées par sa saveur! mais elle est grande, cette tarte, elle doit coûter un prix.... un prix.... fou!.... Lecteur, supposez-vous un appétit aiguisé par un jeûne de dix-huit heures, cinq sous seulement en poche, une succulent tarte d'un chelin au moins sous le rayon visuel et le nerf olfactif et vous percevrez toutes les délicatesses de signification que renferme souvent une misérable conjonction.

—Mais, répéta vivement Mariette, c'est le même prix que les pâtés.

—Le même prix!

—Oui; la désirez-vous?

—Non, repartit Alfred en abaissant sur la jeune fille un regard qui la fit rougir: non, je préfère cette galette.

En achevant ces mots, il saisit les quatre pâtés et une galette de mais, jeta sur les genoux de la marchande la pièce de trente sous qu'Alphonse lui avait prêtée et s'éloigna brusquement.

—Votre *change*, votre *change*, monsieur, cria Mariette.

—C'est bien. Une autre fois, répondit-il, sans se retourner en enfilant le petit passage qui mène à la plate-forme du château St. Louis.

Une fois parvenu au faite, il s'assit sur l'affût d'un canon près de la balustrade et commença à dévorer sa galette avec un avidité qu'out-jalousée plus d'un Lucullus moderne.

—C'est drôle, fort drôle, extravagamment drôle! marmottait-il, tout en mordant à belles dents dans son gâteau; Mariette!... c'est même prodigieux! j'avais cru jusqu'à présent.... oh! les femmes! les femmes!

Là-dessus, il se leva et se dirigea vers la promenade des jardins du Château.

En ce moment, le soleil perçant les brumes qui l'avaient caché jusqu'alors, rayonna, fier et majestueux, sur la ville que blanchissait un léger suaire de neige. Quoique la campagne eût dépeuplé sa parure d'émeraudes et de rubis; quoique du port de Québec ne s'élançassent plus ces mille flèches pavoisées qui durant la bonne saison, attestent l'étendue de son commerce et se balancent comme une forêt de roseaux sur les ondes du St. Laurent, quoique les gracieuses maisonnettes de la Pointe-Lévi eussent perdu leur encadrement de verdure, la perspective qui se massait aux pieds d'Alfred abondait encore en richesses naturelles. Ils savent, ceux qui ont séjourné quelque temps à Québec, que peu de panoramas égalent celui qui vous frappe, même au commencement de l'hiver,

du haut de la terrasse St. Louis. Si le tableau n'est pas égayé par les vives couleurs de Flore et de Cérés, il est marqué au coin du sublime; s'il n'a pas cet aspect féérique qui invite aux molles émotions, il possède cette magnificence sauvage qui trouble l'âme par le déploiement de sa grandeur géante. Vous êtes à deux cents pieds d'un fleuve-roi, roulant superbement sa vie éternelle dans un lit sans fond; déployant ses forces sur une largeur de près de deux milles; votre œil embrasse un horizon de plus de quatre-vingt degrés de circonférence; devant vous se dressent, abruptes, accidentées, hérissées d'arbres aux rameaux squelettiques, les rives du St. Laurent, qui fuit à gauche comme une nappe de moire argentée et bizarrement déchiquetée, s'épanouit dans une baie, se rétrécit dans un goulot, hésite, glisse, serpente, se tord, s'élançait et puis s'enfonçait sous un sombre rideau de sapins. À droite, au contraire le cours d'eau s'évase, se fait lac à l'extrémité du promontoire, se bifurque pour former une ceinture humide à l'Île d'Orléans et semble aller briser ses vagues saumâtres contre cette chaîne de collines septentrionales, portique de déserts qui ne sont foulés que par le mocassin du chasseur indien ou du coureur des bois.

Mais voici que nous tombons pour la deuxième fois dans le péché d'enthousiasme; bien mieux nous ferions d'accompagner Alfred Robin, qui ne paraît même pas se douter des splendeurs naturelles déroulées à côté de lui. Et pourtant, il est artiste, notre jeune homme, artiste jusqu'au bout des ongles, mais—vilaine conjonction! elle ne cesse de se faulxer à travers les deux becs de notre plume—l'admiration à ses heures et vous n'ignorez pas qu'il y a des instants où nous sommes aveugles ou sourds pour les chefs-d'œuvres du créateur.

Alfred était dans un de ces instans-là.

Arrivé devant le jardin du Gouvernement, il arpentait la rue des Carrières en long et en large, les mains enfoncées dans les poches de son *capot* et en guignant fréquemment la rue de la Porte;

—Comme elle tarde, aujourd'hui! murmura-t-il d'abord.

Puis, après une demi-heure de promenade, l'inquiétude se peignit sur son visage.

—C'est étonnant! Elle n'a pas coutume de me faire croquer le marmot.

Une nouvelle demi-heure s'écoula.

—Qu'est-ce qui peut la retenir, elle si exacte d'ordinaire? Elle m'avait pourtant bien promis de ne pas manquer au rendez-vous. Serait-elle indisposée?

Alfred se trouvait alors à deux pas du monument érigé en 1827, à la mémoire de Wolfe et Montcalm par le comte Dalhousie. Pour "tuer le temps," il se mit à examiner cet obélisque, bloc de pierre, quadrangulaire haut de quarante-quatre pieds et posé sur un piédestal de vingt environ. Ensuite, s'étant assuré, par un rapide coup d'œil, que l'objet de son attente ne paraissait point, Alfred s'ennuya à traduire les inscriptions gravées au socle de la colonne.

MORTEM  
VIRTUS COMMUNEM  
FAMAM HISTORIA  
MONUMENTUM POSTERITAS  
DEDIT.

HANC COLUMNAM  
IN VIRORUM ILLUSTRUM MEMORIAM  
WOLFE ET MONTCALM  
P. C.  
GEORGIUS COMES DALHOUSIE  
IN SEPTENTRIONALIS AMERICÆ  
PARTIBUS  
AD BRITANNOS PERTINENTIBUS  
SUMMAM RERUM ADMINISTRANS ;  
OPUS PER MULTOS ANNOS PRÆTER-  
MISSUM,  
QUID DUCI EGREGIO CONVENIENTIBUS ?  
MUNIFICENTIA FOVENS,  
A. S. MDCCCXXVII  
GEORGIÛ IV BRITANNIARUM REGE.

—Wolfe et Montcalm, deux grands hommes, j'en conviens, dit Alfred en achevant mentalement sa traduction, mais qui diable peut arrêter Zoé ? La friponne ! je parie qu'elle flâne, à son aise, dans la rue St. Jean, tandis que moi, je me morfonds ici.

Tout à coup, un aboiement plaintif, suivi de bryants éclats de rires, frappa l'oreille du jeune homme. Il pâlit, frémit de colère et se précipita dans le jardin. Là il aperçut une bande d'écoliers qui poursuivaient une chienne à la queue de laquelle ils avaient attaché un vieux chaudron. La victime épouvantée fuyait, tête basse, à travers les massifs d'arbustes en essayant de se débarrasser de l'ustensile dont les ricochets gênaient sa course et blessaient ses pattes.

À cette vue, Alfred saisit d'un accès de fureur inconcevable, s'élança sur un des écoliers et lui administra une si rude correction que ses condisciples prirent leurs jambes à leur cou pour s'esquiver au plus vite. Cela fait, notre jeune homme laissant le *babouin* geindre tout son saoul, s'approcha de la chienne qui, tremblante, s'était tapie sous un buisson, et avec la sollicitude d'un amant, l'attira à lui et la délivra du supplice auquel l'avaient soumise ses bourreaux.

—Pauvre chérie, disait-il, en la couvrant de baisers ; pauvre chérie, moi qui t'accusais déjà ! oh ! je ne me pardonnerai jamais mes impatiences ! Mais tu n'as aucun mal, j'espère... mon Dieu, voyez donc comme elle frissonne... elle est tout en nage... Misérables galopins, me l'avoir mise dans cet état, ma petite Zoé ! oh ! si j'en attrappe un !... Tiens, bijou, mange un de ces bons pâtés que j'ai achetés pour ta dinette... est-ce que tu n'en veux pas, dis, ma petite reine ? Tu grolottes, et moi, gros égoïste, je garde mon par-dessus. C'est indigne ; que je l'ôte, pour vous en couvrir, ma colombe. Ses membres sont glacés et meurtris... elle ne dit rien, ne sourit pas... mon Dieu ! si elle était malade ! scélérats de gamins,

va ! il faut que je l'emporte chez moi ; je ne puis la quitter comme ça...

Et Alfred Robin, qui avait douillettement emmitouffé la chienne dans son paletot, la souleva comme un enfant sur ses bras, sans se soucier de ce qu'on dirait en le voyant chargé d'un pareil fardeau, qu'il transporta à son domicile, rue St. Anne.

## CHAPITRE IV.

CE QUE C'ÉTAIT QUE MADEMOISELLE ZOÉ CASTOR ET M. ALFRED ROBIN, ET DU MERVEILLEUX AMOUR QUI LES EMBRAISAIT TOUTS DEUX.

Nous voici dans une nouvelle chambre, une chambre d'artiste, une chambre qui mériterait bien les honneurs du pastel, et nous nous sentons de furieuses dispositions à broyer des couleurs ! — Pourtant, réfléchissons : jusqu'ici nous n'avons guère fait que du décor, il nous en reste bonne quantité à faire. Ne vaudrait-il pas mieux ménager notre palette, qu'en dites-vous, lecteurs ? — Rien ! Qui ne dit mot consent. C'est un axiome vieux comme le péché du premier homme. Or donc, remettons à une autre occasion la peinture de la chambre où Alfred Robin a "*transvasé*" (locution favorite dudit Alfred Robin) sa personne et celle de mademoiselle Zoé Castor.

Mademoiselle... Vous ai-je esquissé le portrait de mademoiselle Zoé Castor ? Point. Ah ! dame, alors ça change mes idées ; car un personnage qui se démène dans un livre, sans qu'on le voie, sans qu'on le sente, sans que chacun puisse se dire ; "s'il me marchait sur le bout de l'orteil, je saurais le reconnaître," ressemble assez à un *acteur* qui remplit son rôle sur la scène lorsque la toile est baissée. Et je vous demande un peu comme c'est agréable pour les spectateurs ! Combien y en a-t-il qui iraient au théâtre seulement pour écouter ! pas moi assurément ! Du reste à chacun son mauvais goût.

Van-Dyck, Mignard, Holbein, prêtez-moi une étincelle de votre génie !

Mademoiselle Zoé Castor était la plus ravissante levrette qu'on pût voir (style rococo). Deux pieds et demi de hauteur, quatre de tête en croupe, voilà pour la mesure. Et maintenant si vous voulez habiller de muscles, nerfs et tendons, une charpente flexible comme la baleine, dure comme l'acier, et recouvrir le tout d'un pelage soyeux, vous aurez l'esquisse de mademoiselle Zoé Castor. Mais désirez-vous que je vous initie—présomption à part, modestie serait peut-être plus convenable, qu'en pensez-vous ? — plus profondément à l'art de la protraiture ? Tigrez le fond blanc de la robe de teintes bleuâtres, foncées ici, vaporeuses en cet endroit. Là, bien, comme cela. Maintenant assouplissez ce corps inerte par quelques ombres mobiles ; faites courir la vie dans ces jambes effilées en y semant des tons secs et des clairs-obsurs ; animez l'ensemble du feu prométhéen. Ainsi ; c'est parfait. Nous possédons mademoiselle Zoé Castor, sauf... la tête. Cette tête, ah ! certes, ce n'est pas chose facile que de *l'attraper*, elle qui a fait tant de ravages, et dans les rangs de la race canine, et dans ceux de la gent masculine, et dans ceux de la nature féminine ! La tête de Zoé Castor,

qui ne se la rappelle à Québec? Quelle tenuité de lignes, quel moëlleux de contours, pour figurer ces traits fins, intelligents; délicats et moëlleux! Où trouver des nuances aussi molles? Mais qui ne hasarde rien, n'a rien. Essayons donc. Accentuez gracieusement le dessin de la figure; et d'abord redressez ce col languissant, puis placez une couche de blanc virginal, sur deux oreilles longues, minces et veloutées ondulant sur des méplats plaqués d'un beau gris, au-dessus desquels dans une splendide auréole, brillent deux yeux verts d'émeraude. Allongez ce joli museau, frais, voluptueux comme la bouche d'une jolie femme; un peu de rose pâle à la jonction supérieure des narines, beaucoup d'expression dans la physionomie, un dernier coup de pinceau pour délier les pattes, vivifier le torse, l'incarner de ce je ne sais quoi qui séduit dans le naturel et... vive Dieu! le pastiche de mademoiselle Zoé Castor sera conforme à tous les pastiches passés, présents et futurs; c'est-à-dire qu'il faudra une patience indécible et une somme de bonne volonté incalculable pour reconnaître notre héroïne dans votre copie!

A l'impossible nul n'est contraint.

Mademoiselle Zoé est une jolie chienne, aimable, alerte, sensible, tenez-vous le pour dit et passons outre.

Or voici, par quel concours de circonstances bizarres, extraordinaires, féériques, mademoiselle Zoé Castor, levrette d'espèce, paresseuse de métier, avait lié connaissance avec monsieur Alfred Robin, homme de race, artiste de profession.

Rajeunissons Alfred Robin de trois années et nous nous trouverons en 1841, époque d'amoureuse souvenance pour bien des Québécoises qui flottent entre les rives de la cinquantaine et de la soixantaine. Pour tout dire, c'était le beau temps de la garnison coloniale, qui toute fière de ses *hauts* exploits de 37 et 38 se reposait sur ses *nobles* lauriers une main sur le cou de Vénus, l'autre sur l'abdomen de Bacchus.

Dieu bénisse la mythologie! elle sert à exprimer beaucoup de choses en peu de mots!

Or, en 1841, Alfred Robin, suivant la mode du jour avait placé son cœur. Aimant passionnément, il était passionnément aimé. Par qui? pourquoi? comment? c'est ce qu'il importe peu au lecteur de savoir. Mais la jeune fille (pour rassurer certaines vertus farouches, nous avouons que c'était une jeune fille) avait des parents, riches, haut placés, et Alfred Robin était... artiste. Donc ses prétentions ne pouvaient plaire aux parents de la demoiselle. Le père, même avait juré qu'il le tuerait, si jamais il le surprénait avec elle. Bien entendu que ces menaces avaient exalté jusqu'au délire la passion des deux jeunes gens. Ils continuèrent à se voir secrètement et formèrent le projet de s'enfuir aux États-Unis pour donner à leur flamme la consécration de la légitimité.

Mais le soir où ils voulaient mettre leur dessein à exécution, et comme Alfred se rendait au steamer *Charlevoix* qui devait les transporter à Montréal, il fut soudain arrêté par deux individus au coin des rues Sous-le-Fort et Notre-Dame.

Avant qu'il eût songé à articuler un cri, ou à faire un mouvement, Alfred avait été baillonné, garrotté et jeté dans une voiture couverte qui déjà roulait vers la rue Champlain.

Pour comprendre la réussite d'un enlèvement aussi hardi, le lecteur remarquera qu'il fut opéré vers le milieu d'octobre et que dans cette saison la nuit étend ses voiles sur Québec. En outre, il tombait au moment de son exécution une neige assez épaisse qui ne permettait guères de voir à plus de deux pas de soi.

La dextérité des ravisseurs, leur promptitude avaient fait le reste.

L'amant déconfit, après une course de dix minutes qui lui parurent longues comme dix siècles, fut tiré du véhicule-prison et jeté dans la cave d'une maison sur le bord du fleuve.

Un de ses assaillans lui montra, du doigt, une table de pierre sur laquelle se trouvait une cruche pleine d'eau et une miche de pain rassis, et les deux hommes se retirèrent en vérouillant la porte derrière eux.

Alfred resta dans une nuit complète : ténèbres physiques et ténèbres morales épaissaient leurs ombres autour de lui.

Que signifiait cet attentat dont il avait été victime?

Ses amis étaient nombreux, ses ennemis..... est-ce qu'il s'en connaissait un seul?

Il se prit à méditer, car que faire, entre quatre murs à moins que l'on ne médite.

Puis, après avoir cherché, imaginé même et repoussé maintes causes à son arrestation, il essaya par désouvement la reconnaissance de son cachot.

Ce n'était pas facile entreprise, car, si on lui avait ôté son bâillon, on ne lui avait pas encore enlevé le lien qui lui attachait les poignets. Mais ce lien était assez mal serré; avec deux ou trois efforts, Alfred le fit céder, et enfin s'en débarrassa complètement.

Ce premier succès lui sembla de bon augure.

Il commença ses investigations, lentement, à tâtons; le caveau, construit en forme de voûte, n'avait pas plus d'une vingtaine de pieds de circonférence. Dans tout son pourtour, il offrait à la main une paroi visqueuse, humide. Des gouttelettes d'eau tombaient de la voûture, et le pied s'enfonçait dans un terrain mou et gluant.

—Diable, se dit Alfred, on dirait d'une caverne de voleurs, comme j'en ai lu des récits lorsque j'étais moutard.

Ayant terminé ce stoïque monologue, le jeune homme poursuivit ses études et arriva à la porte au moment où un bruit singulier s'élevait de derrière.

Alfred se mit à genoux, colla son oreille entre le panneau inférieur et le sol.

Un grattement vif, continu, entrecoupé par des reniflements prolongés se faisait entendre.

—Je voudrais bien savoir qui peut gratter et renifler de la sorte, murmura l'artiste. Si c'est un rat, il besogne dur! mais un rat ne mène pas semblable vacarme avec ses fosses nasales; évidemment, ça doit être un autre animal.

Comme pour justifier cette réflexion, un aboiement doux et joyeux atteignit son oreille.

—Oh! oh! ça change la thèse, reprit Alfred.

—Zoé, Zoé, ajouta-t-il, les lèvres plaquées à la solution de continuité qui existait au bas de la porte.

À cet appel, les grattements redoublèrent accompagnés de légers aboiements à peine perceptibles.

—Zoé ! ma foi, c'est bien Zoé. La chère petite ! Heureusement que Caroline m'avait chargé de l'emmener. Je lui devrai sans doute la liberté. Mais voyons, il ne faut pas perdre de temps ; j'ai mon couteau, établissons des rapports plus directs avec le sauveur que le ciel m'envoie.

De son côté, il voulut creuser ; mais aussitôt son couteau s'ébrécha sur un corps dur qui occupait toute la largeur de la porte.

—Pas de chance ! fit-il. Encore, si j'y voyais clair ! Au reste, on peut écrire les yeux fermés ; essayons.

Et le captif, tirant de sa poche un petit portefeuille garni de son crayon, en déchira une feuille au hasard, traça dessus quelques mots, et cria :

—Zoé !

La chienne répondit par un jappement.

—Zoé, chez Alphonse ! continua notre héros, en glissant son billet sous le lambris.

Un silence complet régna pendant près de deux heures.

Accroupi contre la porte, la respiration suspendue, Alfred essayait de surprendre le sens des sons qui venaient de l'extérieur.

Le temps pour lui coulait avec une lenteur désespérante.

La fièvre, tour-à-tour, brûlait et glaçait ses membres.

À la fin, des aboiements successifs et des pas résonnèrent. Le jeune homme tressaillit et se leva.

Il avait reconnu la voix de son ami Alphonse Mougnot.

La porte de la cave fut enfoncée ; le prisonnier extrait de sa géhenne et l'on entra en explications.

La maison où Alfred avait été claquemuré était uneasure abandonnée, bâtie sous le Carouge. Le nom des deux individus auteurs du guet-à-pens, dont il avait failli devenir victime, demeura toujours un mystère. Mais Alfred supposa, avec raison, que c'étaient des hommes aux gages du père de sa maîtresse et que le dessin de ce dernier était de le jeter à bord d'un navire pour le transporter dans quelque jointaine partie du monde. Néanmoins il fallait se taire ; il sut être discret. Quant à sa belle amante, on apprit d'abord qu'elle voyageait pour cause de santé, puis qu'elle était morte.

Alfred ne versa pas une larme : son cœur n'avait plus d'écho.

Il vécut d'ivresse, sans s'enivrer ; de tourbillons, sans s'étourdir ; de vertiges, sans perdre la tête.

Un amour l'attachait à l'existence : son amour pour Zoé, la petite chienne de sa Caroline ; Zoé qu'il chérissait parce qu'elle avait eu part aux tendresses de la pauvre défunte ; Zoé qui lui avait sauvé la liberté, peut-être les jours ; Zoé dont on lui refusait la possession à

tout prix ; Zoé, avec laquelle il avait chaque jour des rendez-vous au jardin du gouvernement.

Cet amour n'était-il pas aussi justifiable et aussi justifié que bien d'autres amours—répondez, belle lectrice qui aimez un vilain cavalier !

#### CHAPITRE. V.

OÙ L'ON VERRA ET ENTENDRA UNE FOULE DE CHOSES INTÉRESSANTES.

Alfred Robin était " dans ses meubles " dans sa chambre on remarquait une grande malle en cuir, une paire de fleurets et une demi-douzaine de statuettes qui semblaient échappées à un Waterloo de rondes-bosses.

Faute de chaise ou autre siège, l'artiste s'assit sur un matelas étique, véritable couche de Spartiate, et recommença à caresser la petite chienne en l'appelant des noms les plus tendres. Mais elle grélotait toujours et poussait des aboiements plaintifs.

Alfred promena autour de lui un regard inquiet. Ses yeux cherchaient quelques morceaux de bois à brûler. Hélas ! la chambre en était veuve. " Que faire ? Le jeune homme se frappa le front. " Ma malle, " murmura-t-il. Cette malle, comment l'enflammer ? Encore si elle eut été de sapin ! quelle folie que d'acheter des malles en cuir ! Cela coûte un prix fou, les malles en cuir ! et ne sert que par une inutilité parfaite dans les circonstances difficiles. Une malédiction à l'inventeur des malles en cuir ! Il méritait la harte et le bâcher.

Transie de froid, frissonnante, Zoé se serrait douloureusement contre la poitrine du jeune homme.

—Ah ça, s'écria-t-il, avec une grosse colère contre lui-même, vais-je donc laisser geler ici ce cher bijou, tandis qu'il y a tant de mauvais chrétiens qui se dorlotent dans des appartements bien chauds.

Mais ses prunelles avaient beau fouiller tous les coins et recoins de la pièce, elles n'apercevaient que la malle de cuir, les fleurets et les statuettes invalides et la muraille nue comme un marbre !

Alfred réfléchit.

On pouvait démonter la porte de la chambre, la mettre en pièces et... *Oùt été long, bien long, mille fois trop long !*

Zoé exhalait un nouveau gémissement.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! la laisserai-je mourir sans secours ? Oh !

Une idée soudaine, lumineuse comme l'éclair, avait traversé le cerveau du sculpteur.

Il court à sa malle de cuir, en extrait les vêtements qu'elle contenait,—un gilet, un pantalon, trois faux cols, deux chaussettes dépareillées,—les étale tant bien que mal sur le plancher, improvise une sorte de lit et y transporte la petite chienne toujours enveloppée dans son par-dessus.

Revenir ensuite, éventrer le matelas d'un coup de couteau, est pour lui l'affaire de quelques secondes.

Effroyable déception ! le cruel matelas ne contient qu'une plate-bande de laine aussi incom-



bustible qu'une feuille d'amiante. Pourquoi donc ce matelas n'était-il pas une paille ? Le luxe n'en fait jamais d'autres ! Pourquoi donc, je le répète, ce matelas n'était-il pas une paille ?

Alfred était brisé. Il aurait voulu livrer cours aux larmes qui séchaient sous sa paupière ; mais était-il heure de pleurer, de s'abandonner à un désespoir égoïste ?

Le génie se révèle dans les positions critiques.

Alfred dompta son émotion.

— Il me reste une ressource, dit-il.

Un coup d'œil étincelant de sollicitude à Zoé, et l'artiste ouvre sa porte, descend les escaliers quatre à quatre, arrive dans la cour de la maison. Un châtia y a été placé le matin par un locataire : il le sait, il l'a vu ; il s'empare des planchettes qui composent le fond, des quatre pieds, remonte avec l'agilité d'un écureuil, et le voici qui allume du feu.

Déjà la flamme pétille joyeusement dans la cheminée qui depuis longtemps n'a reçu pareille aubaine ; le fond et les pieds du lit du locataire se convertissent en braise ; Zoé, la charmante Zoé se réchauffe, reprend vie à la chaleur du foyer ami ; elle se dresse, s'étire, secoue sa tête intelligente, répare le désordre de sa toilette, la friponne et, agououillé devant elle, Robin suit ses mouvements avec extase ; lui aussi, il reprend vie, il sent la gaieté rentrer dans son cœur, quand une violente secousse l'arrache brusquement à ses préoccupations.

Il se retourna non moins brusquement. Un éclat de rire méphistophélique accueillit cette évolution.

Alfred se leva :

— Qui êtes-vous ?

— Qui vous n'attendez pas, répondit un homme à la stature colossale debout devant lui.

— Que voulez-vous ?

— Ce que vous ne voulez pas.

L'artiste fronça les sourcils.

— Monsieur, j'entends mal la plaisanterie et je ne souffre jamais la mystification.

— Chacun son goût.

— Enfin qui êtes-vous ? que me voulez-vous ?

— Je suis qui vous n'attendez pas ; je veux ce que vous ne voulez pas.

— Ah ça, fais-je un rêve ? dit l'artiste stupéfait du sang-froid ironique de l'inconnu.

— Cela se pourrait, répondit celui-ci.

— Et si, pour passer du rêve à la réalité, je vous chassais de chez moi.

— La conception sera du domaine de la réalité, le fait appartiendra encore aux rêves.

— Mais qui êtes-vous donc ? ne pût s'empêcher de crier Alfred, en croisant les bras sur sa poitrine et menaçant l'étranger du regard.

L'autre imita sa pantomime, mais en souriant.

— Qui êtes-vous ? répéta l'artiste exaspéré par ce flegme.

— Qui je suis ? vous voulez savoir qui je suis ?

— Certes !

— Allons ! dit l'étranger avec un faux air de bonhomie que démentait l'accentuation brève donnée à ses paroles, je vois que vous avez la mémoire courte—très-courte—trop courte..

Robin considérait, non sans une sorte d'effroi intérieur, ce personnage, dont les manières étranges, le ton impérieux, ironique, et surtout l'apparence robuste annonçait une incontestable supériorité physique et morale.

Il avait les traits réguliers, mais rudes et fatigués sans doute par une vie laborieuse. Ses yeux sombres, profondément encaissés sous d'énormes sourcils d'un noir lustré, ses yeux,— au coin desquels s'étendait un réseau de petites rides,—avaient dû souvent s'allumer au foyer des passions. Il semblait qu'il arrivât d'une longue excursion, à travers les bois, car son visage était hérissé par une barbe courte épaisse, inégale, drue qui couvrait jusqu'aux pommettes des joues, et son costume portait les traces de nombreuses déchirures : ce costume, du reste était celui des voyageurs qui descendent à pied les rives du St. Laurent au-dessous de Québec.

Il se composait d'une légère casquette de cuir ; d'un capot, pantalon en drap du pays, et d'une paire de mocassins jaunes.

Un étui de fer-blanc passé en sautoir sur son épaule et un bâton ferré placé obliquement au-dessous de la hanche droite contre lequel il se tenait appuyé, le corps légèrement renversé en arrière, complétaient l'équipement de cet individu dont nous avons oublié de le dire, les cheveux noirs avec des reflets bleuâtres, s'entre-mêlaient de fils d'argent.

— Mais, enfin, balbutia l'artiste de plus en plus intimidé par son examen, mais enfin, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître et si vous désirez...

— Des phrases, jeune homme ! des phrases ! riposta l'autre, lui coupant la parole et faisant précéder son exclamation d'un geste dédaigneux consistant en une espèce de clappement produit par les lèvres et qu'on traduit assez infidèlement par :—Peuh !

— Pourtant, ... essaya Robin, ne sachant plus ce que cela voulait dire et parlant plutôt pour se donner une contenance que pour exprimer une pensée.

— Votre main, dit l'étranger.

L'artiste avança machinalement sa main gauche.

— Pas celle-là, reprit son mystérieux interlocuteur, en fronçant les sourcils, l'autre, et vite ! je suis pressé.

— Ah ! ça, s'écria Alfred, honteux du rôle qu'il jouait depuis l'intrusion de cet homme qu'il se rappelait pas avoir vu ou rencontré quelque part, et craignant maintenant d'avoir affaire à un fou, ah ! ça, voulez-vous bien me dire ce qui vous amène ici ou déguerpir sur le champ ?

— Votre main droite.

Alfred, loin d'obéir, ferma ses poings et s'avança résolument sur l'étranger.

Zoé, jusqu'alors témoin muet de cette scène, se leva d'un bond et montra les dents en articulant un grognement plein de colère.

Mais ces signes non équivoques de mauvaises dispositions contre lui n'épurent nullement l'étranger : sans quitter la position qu'il occupait sur son bâton, il allongea le bras droit,

saisit, dans sa grosse main calleuse, le poing délicat de l'artiste, ouvrit les doigts comme il eut fait d'une feuille de papier pliée en deux, et, avec l'ongle de son pouce, tira deux lignes transversales dans la paume de la main de l'artiste.

La chienne, croyant qu'il frappait son ami, se jeta à ses jambes et le mordit ; mais un violent coup de pied envoya la pauvre petite bête rouler à l'extrémité de la chambre.

Alfred ne vit pas cette punition infligée au dévouement de sa bien-aimée et n'entendit pas ses cris plaintifs.

Il était devenu pâle comme un suaire et n'osa plus lever les yeux sur l'étranger.

—Vous comprenez, dit celui-ci, satisfait probablement de la révolution qui s'était opérée dans l'attitude du jeune homme.

L'artiste ne répondit rien.

Zoé irritée, était revenue à la charge contre son ennemi. Mais, rendue prudente, par le premier châtiment qu'elle avait reçu, elle se contentait d'aboyer, en sautant autour de lui et en guettant un moment favorable pour se venger d'une façon plus sensible.

—Suivez-moi ! ordonna l'étranger.

—Vous seriez...

—Suivez-moi !

—Cependant, objecta encore l'artiste en roulant autour de lui un regard, comme s'il eut voulu trouver une issue pour s'échapper.

—Suivez-moi, ou...

L'étranger leva le doigt en l'air, sans prononcer une syllabe, mais avec un francement de sourcils qui n'admettait pas de réplique.

—Attendez, murmura néanmoins Alfred.

—Attendre ! je n'ai pas le temps. L'heure est arrivée ; viens !

—Laissez-moi me reconnaître ! J'étais si éloigné de m'attendre à votre visite que, en vérité...

—Des phrases, toujours des phrases ! monnaie de mauvais aloi que les phrases. Viens !

—Mais de quel droit...

—De quel droit ! de quel droit ! tu me demandes de quel droit ! malheureux ! as-tu oublié la nuit du 12 novembre 1838 !

Alfred Robin, complètement dompté par la fascination qu'exerçait sur lui son visiteur, ramassa près de l'âtre son paletot et se disposa à obéir.

Il passa devant l'inconnu qui, alors seulement, se redressa de toute sa hauteur et fit un pas derrière l'artiste.

L'heure des représailles avait sonné pour la vindicative Zoé : elle ne la manqua point et s'élançant sur celui qui l'avait si cruellement maltraitée, elle déchira le pan de son capot et partit en secouant triomphalement la tête.

—Maudite bête ! exclama-t-il, en se retournant pour fustiger l'animal ; gare à toi ! si je t'attrape, ton compte est bon.

—De grâce, ne la frappez pas, je vous en prie, s'écria Robin d'un ton suppliant.

—Parbleu ! ne faut-il pas se laisser mettre en pièces, par des carlins de cette espèce-là pour vous faire plaisir.

En disant ces mots il courait après la levrette

et l'aurait infailliblement assommée, si son instinct ne l'eut poussée vers la porte qui était restée ouverte et par laquelle elle s'esquiva en emportant le lambeau d'étoffe arraché au vêtement de son ennemi.

Un terne sourire effleura les lèvres de l'artiste.

—Oh ! je te rejoindrai, la belle ! maugréa l'étranger furieux en menaçant du bout de son bâton Zoé qui déjà était au bas de l'escalier. — En route ! ajouta-t-il sourdement.

Alfred n'essaya aucune résistance.

Précédant l'inconnu, sans mot dire, ils sortirent de la maison, prirent la rue du Fort, puis descendirent l'escalier du Casse-Cou et finalement s'engagèrent dans la rue Champlain.

Il était quatre heures du soir et le jour baissait.

## CHAPITRE VI.

### UNE DIGRESSION EN PARTIE DOUBLE.

Nous demandons au lecteur la permission de...

(Mon Dieu, que c'est sottement commencer un chapitre que de le commencer par cette formule ridicule qui ne signifie rien, si ce n'est, que concurrence avec la plupart des écrivains nos confrères, nous avons une phrase stéréotypée pour dire au lecteur : " Attention mon ami, nous allons poliment nous inquier de vous. " — Signifie-t-elle autre chose, cette phrase comme ses sœurs de la même nature ! " Nous demandons pardon au lecteur ; " " nous prions bien respectueusement le lecteur de nous excuser ; &c.," qu'on rencontre à chaque page dans les livres, les brochures et les journaux ? N'est-il pas de la dernière outrecuidance d'adresser une requête, une supplique à quelqu'un et de toujours agir comme si ce quelqu'un s'était rendu à vos désirs ? Vraiment, c'est se jouer du public, et, si nous étions public, nous nous vengerions, et de la belle façon, de tous ces postulants littéraires qui ont l'humilité au bout de la plume, un indomptable orgueil dans la volonté. Quelle incongruité ! quelle hypocrisie ! quelle monstruosité ! s'emmieller la voix, s'envelopper dans une peau de caniche et se faire subir, en véritable despote. Autant nous aimerions un brigand armé jusqu'aux dents qui, le pied sur la gorge d'un voyageur, lui minauderait d'un ton de chattemite : " Mon bien cher ami, voudriez-vous m'accorder la liberté grande de faire passer votre bourse de votre poche dans la mienne ? " Vanité, présomption, tyrannie, ridicule sont les traits distinctifs d'un : " Nous demandons au lecteur la permission de... " ou de tout autre préambule *ejusdem generis*. Plutôt, pour notre compte, quoique nous tombions parfois en ce lourd péché, nous préférierions entendre un auteur s'écrier : " Je me suis fourvoyé, jeté tête basse dans le boubrier de l'embarras, mais, vous qui me lisez, vous êtes un niais, pour ne pas dire plus, et à l'aide d'une légère décoction d'essence de flatterie, je me fais fort de me tirer de la mare et de vous faire croire que je n'ai pas cessé un seul instant, de planer dans les cieux ! " Quand même il s'adresserait à un intéressant membre de la famille des polypes, l'auteur ne

lui tiendrait pas autre langage et s'il ne le traduit pas généralement au moyen des sons ou des signes, soyez persuadé qu'il est l'énonciation adoucie de sa pensée intime. Ne jugez pas des magasins sur l'enseigne, a dit le sage, jugez encore moins des préparations pharmaceutiques contenues dans un flacon sur l'étiquette. Mais gardez-vous, oh ! gardez-vous de juger de la modestie d'un écrivain, politique, fantaisiste, romantique ou nouvelliste sur une adresse à ses lecteurs. Plus elle sera humble, plus elle sera hautaine ; plus elle sera douce-reuse ; plus elle sera empoisonnée ; plus elle sera naturelle et plus elle cachera de travail ; plus elle aura l'air *bon enfant* et plus elle sera maligne, malveillante, altière, envenimée—oh ! défiez-vous en comme des béguins orgueilleux, des panaches modestes, des diamants pénibles, dont parlait, en 1839, madame de Girardin dans sa XV<sup>ème</sup> Lettre—Enfin, ayez foi dans notre expérience, comprenez l'influence du fléau que nous signalons, puisque, nous-mêmes, le plus souvent, et juste à ce moment, nous nous laissons gagner par lui ; et fuyez encore les pièges de ce genre : " Nous souhaitons que le lecteur nous pardonne cette digression et nous fermons la parenthèse."

Donc il nous est agréable de revenir à notre ami Alphonse Mougenot que nous avons laissé dans " ses appartements garnis " des escaliers du Casse-Cou.

—Il serait grandement temps que je déjeunasse, moi aussi, dit-il, quand l'artiste l'eût quitté.

La réflexion était fort naturelle. Midi sonait et Mons Alphonse n'avait pas mangé la moindre croûte, depuis la veille au soir ; mais ce qui pouvait ne pas être naturel du tout pour notre jeune homme, c'était l'impossibilité de descendre aux instantes requêtes de son estomac. Il était si généreux lui ! Il aurait donné son dernier sou à un *quêtueux*.

Alphonse consulta d'abord ses poches.

—Percées ! dit-il, mélancoliquement.

Que de mystères il dévoilait, ce participe passé ! Lecteur, auez-vous assez de pénétration pour saisir tout ce que nous ne vous disons pas ?

Et Alphonse répéta avec un surcroît de douloureuse amertume qui aurait attendri un crocodile :

—Percées !

N'allez pas croire, au moins, que ce *percées* fût synonyme de *trouées* ; point, point, point ! ce mot,—devons-nous l'appeler mot ?—avait une bien autre signification. D'abord, dans la langue française il n'y a pas de synonymes-synonymes. Un célèbre grammairien l'a écrit, tenez-vous le pour dit. Or, les paroles sont les sons, les sons ont un sens de convention qui se contracte ou se dilate suivant la pensée et le génie du parleur. Et dans la bouche d'Alphonse Mougenot interrogant ses *profondes*,—adjectif qui, dans son vocabulaire, était un substantif,—le terme *percé* équivalait à vide. Alors, que ne se servait-il de vide ! Hélas ! c'est parce qu'il s'en était trop souvent servi et s'en servait trop souvent par force, que l'in-

fortuné lui substituait, en maintes occasions, des diminutifs, des augmentatifs, des correctifs, des explicatifs, ou des palliatifs, afin d'affaiblir dans la traduction de son idée la déception qu'elle renfermait. Creusez-vous le cerveau pour expliquer cette phraseologie. Elle est la propriété d'Alphonse—un littérateur !—non la nôtre, et nous lui cédonz volontiers les bénéfices de la paternité.

Comme son intime Alfred Robin, quand il appétit des combustibles, Alphonse Mougenot, appétant des aliments, promena ses yeux—singulière métaphore, que vous en semble ?—autour de sa " chambre à coucher ; " mais, en matière d'aliments il n'aperçut que des bouts de chandelle.

La chandelle peut être fort nutritive, ses bouts même peuvent avoir des propriétés stomachiques très recommandables ; mais, en somme, ni elle ni ses bouts ne se recommandent à la vue, à l'odorat et au goût. Ce dernier, en particulier, a,—c'est notre avis,—une inimitié prononcée pour ladite chandelle et ses bouts.

Ainsi pensait Alphonse Mougenot, le littérateur, et il avait beau se répéter que ventre affamé n'a pas d'oreille, il ne pouvait se décider à tâter de ces bouts de chandelle qui, néanmoins loin de réfléchir une blancheur cadavérique, comme c'est l'ordinaire, étaient d'un jaune succulent.

Il y avait bien encore là, en un coin, des pelures de patates mélangées à une fourmière d'autres pelures ! mais se repaître de pelures ! un homme comme il faut, se repaître de pelures ! la nourriture des animaux immondes ! La dignité humaine fit entendre sa voix et Alphonse détourna ses regards.

—Point de honteuses faiblesses ! dit-il majestueusement. Et un instant après il reprit :

—Qui donc inventera un procédé pour vivre sans bâfer ?

Les murs ne répondirent pas. Les murs n'ont pas le sentiment de la charité.

Fatigué de promener ses yeux, Alphonse promena ses jambes. Les jambes ne furent pas plus favorisées que les yeux. Elles conduisirent leur maître du poêle à la bibliothèque, de la bibliothèque au lit, du lit au bûcher ; les bras, les mains même lui prêtèrent leur aide, mais vainement !

Nihilisme palpable.

—Encore, si j'avais froid ! dit Alphonse, je pourrais me chauffer. Dieu merci, ce n'est pas le bois qui me manque ! Quelle provision !

Il contemplant avec la satisfaction de l'orgueilleux rassasié trois bûches honteuses de leur isolement.

—Si je me débarrassais de ce bois inutile ! Où vendre ces trois bûches ?

Le problème était certainement plus insoluble que celui d'Hælet.

—Diable ! j'ai eu tort de donner mon dernier trente à ce dépensier d'Alfred qui se livre à des consommations fabuleuses de gâteaux !... Cependant, il n'est pas possible qu'il ne reste point quelques copes. Cherchons !

Il se mit à chercher ; il avait raison, en dé-

tournant son esprit de son estomac, il oubliait les tiraillements de la faim. " Qui dort, dîne," n'est-il point un proverbe populaire ?

—L'algèbre n'a pas le sens commun : zéro plus zéro font deux zéros, c'est-à-dire rien. . . . Mon gilet ! animal, je n'y songeais pas. A quoi bon, je vous demande un peu, un gilet au commencement de l'hiver, alors qu'on s'enferme dans son surtout de la ceinture au menton. Pour l'été, passe encore ! mais pour l'hiver, un gilet, c'est un hors d'œuvre, une gêne ! ça empêche la taille de se dessiner avec élégance ! ça donne de l'embonpoint ; ça fait forcer les coutures, déchirer les boutonnières, casser les boutons des paletots. C'est donc plus qu'une incommodité, plus qu'un désagrément, c'est un désavantage flagrant, une cause de déboursés, une source de ruine. Vendons mon gilet.

Une, deux, Alphonse a ôté sa redingote, s'est dépouillé du gilet condamné ; puis il rendosse le premier vêtement, roule le second, le place sous son bras et le voici qui se rend chez le fripier voisin.

Il n'est pas encore en bas des escaliers, une jeune personne lui saute au cou.

—Alphonse !

—Ah ! ciel ! toi Emma !

—Comment te portes-tu ?

—C'est la providence qui t'envoie ; je la reconnais bien là la providence ! chère providence va, je ne la mandirai plus.

—Que dis-tu donc ?

—Moi ! je suis fou. . . . je suis. . . . mais quel hasard, ma bonne, ma tendre petite sœur ?

—Oh ! c'est toute mon histoire. Entrons chez toi, je te conterai cela.

—Ah ! oui, tu vas me conter cela, Emma.

—Tu ne me demandes pas des nouvelles de la famille !

—La famille. . . . oui. . . . c'est vrai. . . . j'oubliais. . . . non. . . . mais la joie de te revoir. . . . je suis si ému. . . . Tu excuses, n'est-ce pas, petite sœur ?

—Certainement. D'ailleurs, tout le monde est bien à la maison et puis, tu ne sais pas, Alphonse. . .

—Quoi donc ?

—Tu ne devines pas ?

—Non, sur ma parole.

—Mais d'abord, entrons chez toi. Tu demeures ici.

—J'ai mes appartements là-haut.

—De quel air vous dites cela, monsieur ! Sont-ils fiers ces hommes, parce qu'ils. . . . Moi aussi, j'aurai bientôt mes appartements, comme tu dis.

Tout en causant, ils étaient arrivés sur le pallier où s'ouvraient " les appartements " d'Alphonse.

En y pénétrant, la jeune fille jeta un cri de surprise.

—C'est la première pièce, le vestibule, dit gravement l'étudiant. Voici ma salle d'étude. Comment la trouves-tu ?

—Ah mais, Sainte Vierge ! est-ce ici que tu habites ?

—Jour et nuit lorsqu'il fait mauvais et que je ne possède pas une cope.

—Tu dis ?

—Je dis, mademoiselle, que c'est ici dans cette chambre simple et modeste, comme il convient à un homme de lettres, que votre frère tailla le premier escalier qui doit conduire notre nom au temple de la gloire !

—Je ne te comprends pas très bien, dit Emma, regardant Alphonse avec stupeur, comme si elle eut craint que sa raison ne fût égarée.

## CHAPITRE VII.

### UN CHAPITRE PERDU.

Seize ans ; une taille élancée ; des épaules riches en promesses ; une main blanche, potelée, des ongles lustrés comme l'opale ; un pied menu, cambré ; pour couronne aux épaules, sur un col flexible, une tête intelligente et mutine, railleuse et naïve, spirituelle et chaste, telle est Emma Mougenot. Supposez-lui des cheveux blonds cendrés, des prunelles si luisantes qu'on ne sait si elles sont noires ou châtaines : un nez finement retroussé ; des lèvres minces, bien arquées : les trente-deux perles de rigueur ; une fossette au menton : la peau plus fraîche que la corolle d'une rose nouvellement épanouie ; des grâces inexprimables. . . . et que votre merveilleuse imagination fasse le reste.

Après tout, un écrivain n'est pas un daguerréotypiste !

Emma n'avait point encore allumé le flambeau de l'hyménée—ce qui ne veut pas dire qu'elle n'avait point encore allumé celui de l'amour.—La métaphore ne nous appartient pas ; daignez ne pas nous l'attribuer.

La toilette d'Emma était d'une simplicité pleine de coquetteries.

Voilà une alliance de mots bien extravagante, s'écriera le lecteur. On la dirait empruntée à la littérature du temps où les rois épousaient des bergères. Voilà une phrase toute naturelle, pensera la lectrice, en sautant au paragraphe suivant.

Et le paragraphe suivant apprendra à la lectrice et au lecteur qu'Emma portait :

Une capote de gros de napes bleu :

Une pélerine de vison sur laquelle se rabattait un col à dents de loup ;

Une robe de mérinos violette ;

Des bottines de casimir noir, sous de vulgaires caoutchoucs ;

Des gants de peau olive, fourrés ;

Et le lecteur, s'il a parcouru cette énumération, hochera la tête en disant :

—L'auteur est un âne ;

L'auteur saluera respectueusement le lecteur et écoutera la lectrice qui chuchotera :

—Quelle forme avait ce chapeau de gros de napes bleu ? Comment cette pélerine de vison, sur laquelle s'abattait un col à dents de loup, était-elle taillée ? Le col à dents de loup était-il en dentelle ou en tulle ? était-il brodé ou non ? quels dessins ? Cette robe de mérinos violette

sortait-elle des ateliers de Mme. A. ou de Mme. B. ? était-elle à la mode française ou anglaise, unie ou brochée ? Ces bottines de casimir noir sous de vulgaires caoutchoucs, d'où cela venait-il ? Ces gants de peau olive fourrés, quel numéro portaient-ils ?

La lectrice réfléchira une heure, un jour, plusieurs jours, et nous répondrons à la lectrice : Cette toilette entière, madame, était élégante, comme celle qu'affectionne votre bon goût, et la lectrice nous comprendra.

La morale de ceci, demandez-la aux dames, messieurs.

— Quel trésor de platitudes ! bougonnera encore le lecteur, après un coup d'œil dédaigneux à ces réflexions que nous croyons si sages et qui nous ont coûté tant de peine à exprimer !

— Où veut-il en venir ? songera la lectrice, après un coup d'œil anxieux pour s'assurer qu'elle est bien seule dans sa chambre, avec notre livre pour mobile et dépositaire de ses impressions.

A l'entretien qu'eut Emma Mougenot, fille nubile, avec son frère Alphonse Mougenot, artiste célibataire, répliquerons-nous.

Or, admettons la non-existence du chapitre VII, et nous aurons la réponse à la dernière question du chapitre VI.

— Tu me comprendras plus tard dit Alphonse, en souriant ; pour le moment, causons de toi.

— Eh bien ! dit Emma, tu sauras, mon bon petit frère, une grande, grande, oh ! mais une grande nouvelle ! !

— Une grande nouvelle ! mon livre aurait-il fait sensation ?

— Il s'agit bien de ton livre ! reprit la jeune fille avec une moue ravissante.

— Hein !

— Bon, ne vas-tu pas te fâcher ! oh ! le méchant ; fi ! que c'est laid, monsieur, de rouler les yeux comme un possédé !

— Je suis un sot, tu as raison, Emma. Allons, permets-moi de t'embrasser, et raconte-moi ta grande, grande nouvelle !

La délicieuse enfant ne se fit pas prier. Se levant sur la pointe des pieds, tandis que son frère se penchait et la soulevait dans ses bras, elle reçut sur les deux joues deux vigoureux baisers qui retentirent bruyamment et laissèrent à la place où s'étaient imprimées les lèvres d'Alphonse deux marques rouges comme le henné.

— La paix est-elle conclue, mademoiselle guêpe ? dit-il ensuite.

— Conclue, ratifiée et scollée, s'écria la jeune fille, en rendant à son frère les deux baisers.

— Bravo ! Débarrasse-toi de ton attirail et asséyons-nous.

— Nous asseoir ! dit Emma cherchant du regard un siège.

— Certainement. On devise mal debout, petite sœur. Nous avons tant de choses à nous communiquer. Six mois que nous ne nous sommes vus, sais-tu bien ! et dans ces six mois comme tu as grandi ! !

— Vraiment !

— Embelli, voulais-je dire.

— Alphonse, tu dois être un pauvre écrivain.

— Vous dites, Emma ?

— Je dis que tu dois être un pauvre écrivain !

— Encore une querelle !

— Non, non, dit la jeune fille achevant de déposer son chapeau et sa pèlerine sur la peau de buffle qui constituait le lit d'Alphonse.

— Mais sais-tu bien que tu m'insultes, Emma ?

— Quel ton tragique ! Est-ce qu'on joue à présent la comédie, à Québec ?

— Nous n'avons point d'acteurs.

— Je ne l'aurais pas cru.

L'étudiant littéraire plissa son front comme un homme qui se croit trop supérieur pour imaginer qu'on ose se moquer de lui, et surtout qui a peur qu'on ne s'en moque.

— Mais, dit Emma, où veux-tu que je m'assèye ?

Cette question, comme la goutte d'eau froide dans un vase en ébullition, eut un effet phénoménal.

— T'asseoir ! c'est vrai. . . Rien n'est plus facile, ajouta-t-il au bout d'un instant.

— Facile ! répéta Emma, cherchant toujours un siège convenable.

— Parbleu ! sans doute ; je t'accorde la permission d'user de mon fauteuil. C'est le moins que je puisse faire pour ma sœur ?

Cette fois, la jeune fille craignit que le cerveau d'Alphonse ne fût détraqué. Et le regard moitié craintif, moitié douloureux qu'elle lui adressa, traduisait ses appréhensions.

Mais l'auteur de *Virginie* ne la voyait pas. Il s'était retourné et bravement transporté à son *sanctum sanctorum* où se trouvait le fameux trône littéraire que nous avons eu le bonheur de crayonner en peignant sa chambre.

Il l'approcha presque solennellement.

— Voici, dit-il. Prends place !

Jamais Ligier ne prononça avec plus de gravité le vers de Corneille :

“ Prends un siège, Cinna. . . . ”

— Et toi ? demandèrent les yeux de la jeune fille.

— Moi ! répliqua Alphonse, saisissant au vol cette interrogation muste, ne sois pas en peine !

## CHAPITRE VIII.

### FÈRE ET SŒUR.

Le jeune homme s'était tout bonnement assis sur le plancher, les jambes croisées sous lui.

— Allons, mademoiselle Emma, ouvrez-nous votre cœur, dit-il.

— Mais, mon Dieu comme c'est drôle ici, murmura sa sœur en jetant autour d'elle des regards à demi effarés.

— Drôle ! s'écria Alphonse. Qu'y a-t-il de drôle dans mon logement ? Ton qualificatif est déplacé. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Tu as des choses graves à me confier. . . .

— Bien graves assurément, dit Emma en rougissant.

— Parle donc.

— Eh bien, je dois me marier après le jour de l'an.

— Vous marier, après le jour de l'an !

— Eh ! pourquoi pas ? riposta-t-elle d'un ton

piqué. Ne suis-je donc pas en âge? Savez-vous, monsieur, que j'ai eu mes seize ans accomplis à la Toussaint dernière?

—Mais avec qui?

—Ah! ah! curieux tu voudrais le savoir, n'est-ce pas?

—Il me semble, fit Alphonse avec une gravité risible que comme ton aîné j'ai droit à ta confiance.

—Qui vous dit le contraire, monsieur le grand homme?

—Et, continua l'écrivain, mes conseils peuvent te servir très fructueusement, car c'est une importante question que la question du mariage. Je m'en suis fort occupé. On ne l'étudie pas assez, quoiqu'elle soit la première de toute. Le mariage, n'est-ce pas la base de l'édifice social? Combien peu pourtant les hommes de notre siècle travaillent à la consolidation des fondements de ce bel édifice! Ils sont aveugles. Ils négligent les assises, pour orner le couronnement. Aussi leurs institutions ne sont-elles que des institutions factices et toute leur philosophie politique n'est-elle qu'une philosophie d'écoliers. Ils ne savent pas ou ne veulent pas savoir. Ils négligent leur avenir, parcequ'ils ignorent le mariage. Mais vienne un temps plus heureux et je publierai mon grand ouvrage; mon chef-d'œuvre, le rêve de toute ma vie....

—Quel est donc ce merveilleux livre? demanda Emma éclatant de rire.

—Ce livre, jeune pensionnaire, c'est une trilogie en douze volumes, et elle est là!

Alphonse porta l'index à son front avec un geste qui rappelait assez bien celui de Chénier.

—Comment s'appellera....

—Ma trilogie s'appellera *Mariage*. La première partie portera, un sous titre:—*Mariage d'amour*; la seconde *Mariage de raison* et la troisième *Mariage d'argent*.

—Bravo, fit Emma, en frappant joyeusement dans ses mains! Je retiens la première copie de ton *Mariage*, mais surtout tâche qu'il n'endorme pas comme ta *Virginie*.

—Mademoiselle!

Le jeune littérateur s'était levé tout d'une pièce en fronçant les sourcils.

—Allons ne fais pas le Jupiter, à présent, lui dit sa sœur dont les rires frais et perlés retentissaient sans cesse dans l'appartement. Je vais te déclarer le nom de mon futur, et j'ai l'assurance que tu seras enchanté de l'apprendre.

—A quelle catégorie appartiendra ton mariage?

—Je ne comprends pas.

—Sera-ce un mariage d'amour, ou un mariage de raison ou un mariage d'argent?

—Vraiment, mon cher Alphonse, ta question m'embarrasse. Je ne suis pas une savante, moi; tout ce que je sais c'est que j'aime mon prétendu, le reste ne m'inquiète guère.

—La raison doit présider au mariage autant au moins que l'inclination.

—Du reste, Léon....

—Quel Léon? s'écria Alphonse avec une émotion visible.

—Mais, Léon Clairville, de Trois-Rivières;

tu ne connais que lui, repartit Emma surprise.

—Que trop! dit vivement Alphonse; ce mariage ne se fera pas.

—Tu....

—Je dis et répète que ce mariage ne se fera pas. D'ailleurs, tu ne dois pas aimer ce Léon, Emma.

—C'est bien là ce qui te trompe, répliqua la jeune fille effrayée du changement de manières qui s'était opéré chez son frère.

—Je ne me trompe pas, Emma, dit-il en lui prenant la main et en l'enveloppant d'un regard plein d'affection et de sollicitude. Je ne me trompe malheureusement point, ma chère petite sœur. Léon Clairville ne peut être et ne sera pas ton mari.

—Pas mon mari! lui! je n'en aurai jamais d'autre. Je l'aime, et nos parents approuvent mon amour, s'écria la jeune fille les larmes aux yeux.

—Voyons, calme-toi, Emma.

—Ne dis pas que je n'épouserai pas Léon?

—Je ne puis mentir, tu ne l'épouserai pas, répliqua Alphonse d'une voix douce mais ferme.

Emma retira brusquement sa main de la sienne.

—Et moi je dis que tu ne m'en empêcheras pas, dit-elle, avec un léger accent de colère et de défi.

—Chut, voici quelqu'un! reprit son frère. On frappait à la porte.

H. E. CHEVALIER.

(A continuer.)

### LUCETTE.

Comme au bain Suzanne la Juive,  
Lucette, la perle des champs,

Au cristal d'une source vive

Mirait ses deux petits pieds blancs

Dont la belle était un peu vaine,

Ce que l'on pardonne sans peine

A toute fille de quinze ans.

Tandisque dans l'onde elle admire

L'essaim de ses jeunes attraits,

En ces termes sa voix soupire

Et ses désirs et ses regrets.

—Au lieu de passer ma jeunesse

“ Dans la gêne et l'obscurité,

“ Si j'allais vivre à la cité,

“ Et le bonheur et la richesse

“ Seraient le prix de ma beauté.

“ Si le sort me faisait duchesse!..

“ Oh! comble de félicité!”—

Un bon vieillard qui d'aventure

De la source suivait le cours,

A notre duchesse future

En souriant tint ce discours:

—Voyez-vous là-bas ce nuage

“ Qui vole sur l'aile du vent,

“ De vos beaux rêves c'est l'image;

“ Fuyez l'empire décevant

“ De leur trop dangereux mirage...

—Que Dieu vous garde, mon enfant!

“ Non, ce n'est pas au sein des villes,

“ Ivres de passions futiles,

" Qu'il vous faut chercher le bonheur ;  
 " Mais il sourit à l'âme pure  
 " Dans le calme de la nature,  
 " Ce grand œuvre du Créateur ;...  
 " Dans le cri de l'oiseau timide,  
 " Caché sous le feuillage humide,  
 " Gazouillant son refrain d'amour ;...  
 " Dans le murmure de Zéphire,  
 " Qui résonne comme une lyre  
 " A l'heure où s'annonce le jour.  
 " — C'est de la cloche du village  
 " L'appel doux et mystérieux  
 " Que la brise apporte au rivage,  
 " Et qui remonte vers les cieux ! —  
 " — Vieillard, dit Lucette en colère,  
 " De vos avis je n'ai que faire...  
 " Passez, passez votre chemin.  
 " Vos plaisirs sont ceux d'un ermite ;  
 " A d'autres plus gais tout m'invite...  
 " Je n'entends pas votre latin."

Jeune fille aux lèvres de rose,  
 Compagne des jeux et des ris,  
 Pourquoi faut-il qu'un sage avis  
 Pour vous souvent soit lettre close ?

L. J. C. F.

Québec, 19 mars, 1850.

## AGRICULTURE.

### Tant vaut la graine, tant vaut la récolte.

*Comment nous pouvons aider la nature dans la culture des porte-graines.*

Nous pouvons et devons aider la nature dans la culture des porte-graines, surtout quand il s'agit de plantes déjà forcées, et qui ne tarderaient pas à retourner à leur état primitif ou naturel si on les abandonnait à elles-mêmes. Il en est des plantes améliorées comme des bêtes améliorées. Il devient souvent plus difficile d'entretenir, de conserver une race que de la créer. La nature fait les choses à sa manière et n'entre pas dans nos combinaisons économiques; elle ne fabrique point de betteraves de vingt à trente livres; point de choux pommés de trente à quarante livres, point de carottes de la grosseur du bras, point de rutabagas de la grosseur de la tête, point de laitues pommées.

C'est l'homme qui a fabriqué pour son usage ces monstres utiles par toutes sortes de moyens, et qui les perpétue de son mieux. Mais si, les ayant formés, il les laissait aller ensuite à leur guise, la nature ne se mettrait pas en frais extraordinaires à leur égard, et vous les verriez bientôt se modifier, se rapetisser et retourner au type. Il y a dans nos plantes améliorées la part de la nature et la part de l'homme. Et, pour que l'amélioration se maintienne, il ne faut pas que l'homme chôme pendant que la nature travaille. La besogne doit se faire en commun et presque de concert. Il ne faut pas

non plus que l'homme gêne par trop les fonctions de la nature, autrement elle renoncerait à son œuvre, l'abandonnerait et tout serait compromis. Si elle peut quelque chose sans nous, nous ne pouvons rien sans elle. Elle nous donne les sujets petits et les nourrit selon ses ressources et selon leurs besoins. Nous les voulons gros et pléthoriques, c'est à nous de développer leurs racines et de forcer la dose de nourriture.

Nos moyens pour arriver là sont de diverses sortes :

1° Souvent il nous suffit de semer clair la terre bien fumée et bien sarclée.

2° D'autres fois nous devons recourir à la transplantation, afin de renouveler complètement la terre et de multiplier le nombre de racines.

3° D'autres fois encore, nous devons pincer et ébourgeonner afin de diminuer le nombre des convives et de nourrir mieux ceux que nous conservons.

4° Nous devons en outre, dans certains cas, modérer la circulation de la sève, afin de favoriser la fructification.

5° Il devient utile, en outre, de fumer et d'arroser en certains moments.

6° Quand enfin nous avons des plantes annuelles capables de supporter l'hiver, nous devons prendre nos porte-graines parmi celles semées en automne, non parmi celles du printemps, parce que les premières ont les racines mieux développées et les feuilles mieux nourries que les secondes.

Moins les plantes cultivées sont éloignées de leur état de nature, moins il est difficile d'en obtenir de la graine; pourvu que l'on espace bien les tiges des semenceaux, et qu'on leur donne un terrain qui convienne, la semence que l'on en retire reproduit assez fidèlement l'espèce ou la variété. C'est ce qui se passe avec les céréales, le chanvre, le lin et quantité d'autres plantes cultivées. Mais il n'en est pas moins vrai que, si l'on avait soin de transplanter les jeunes semenceaux, on serait plus sûr de récolter de la graine irréprochable.

S'agit-il, au contraire, de plantes très-éloignées de leur état de nature, telles que les choux pommés, les laitues, les carottes, panais, céleris, etc., etc., il faut de toute nécessité recourir à la transplantation des porte-graines, afin de multiplier le chevelu, et voici pourquoi; Supposons que nous ayons affaire à des choux: les racines, d'abord tendres et aptes à prendre beaucoup de nourriture pour développer la plante en quelques mois, finissent par devenir dures, coriaces et par fonctionner très-mal. L'année d'ensuite, il n'y a donc pas à compter sur les racines principales pour l'alimentation de la plante qui va nécessairement se mettre à fleurs. C'est alors que le chevelu se forme à l'extérieur de ces racines principales comme pour leur venir en aide; mais il ne s'en forme pas toujours en aussi grande quantité que nous pouvons le désirer.

En transplantant les porte-graines de la plante en question, nous coupons bon gré malgré un certain nombre de grosses racines et nous favorisons ainsi l'émission de petites

racines, au bord et dans le voisinage des parties coupées; en second lieu, nous donnons à la plante une terre riche à la place d'une terre usée. Nous pouvons compter sur de bonnes racines et une bonne nourriture, par conséquent sur de bonnes graines. Si nous voulions, au contraire, élever à titre de semenceaux des pieds de choux non transplantés au commencement de la seconde année, après l'entier développement de leurs pommes ou de leurs feuilles, nous ne récolterions que de la graine très douteuse et en grande partie impropre à reproduire le type. Nous le savons et beaucoup d'autres aussilesavent par expérience.

Columelle disait déjà :—On peut transplanter deux fois les choux, même très grands. Et, en agissant ainsi, on assure qu'on obtient plus de graines et que cette graine acquiert plus de développement.

Nous croyons que l'on ferait bien de tailler court les principales racines des pieds de chou avant de les transplanter au printemps de la seconde année. De cette manière, on provoquerait l'émission d'un plus grand nombre de radicelles, et les graines gagneraient certainement en quantité, en volume et en poids.

La transplantation est moins indispensable, si l'on veut, avec la laitue qu'avec le chou, parce que cette laitue est une plante annuelle dont les principales racines fonctionnent bien jusqu'au développement de la semence; cependant il n'en est pas moins vrai que les laitues non transplantées dégénèrent au bout de quelques années et très-sensiblement; tandis que les laitues transplantées fournissent régulièrement de l'excellente semence et se maintiennent bien.

S'agit-il de carottes, de panais et autres denrées bisannuelles qui ne donnent de la graine valable que la seconde année, nous devons des soins tout particuliers à leurs semenceaux. Cette fois, en outre, comme avec les choux, nous avons à produire du chevelu et plus que n'en produirait la nature, si on laissait les racines en place. La première année, quand elles se portent bien, elles sont tendues à l'intérieur, lisses à l'extérieur et suffisent à leur nourriture. Mais la seconde année, les vaisseaux séveux sont moins ouverts, se prêtent moins au passage des sucs nourriciers; le cœur se durcit et le chevelu se développe pour remplacer les parties des racines devenues inertes. Nous devons, par conséquent, aider au développement de ce chevelu, 1<sup>o</sup> par la transplantation; 2<sup>o</sup> par des incisions pratiquées sur les racines-mères. Les parties incisées s'ouvriront en même temps que la végétation des porte-graines commencera, des bourrelets se formeront et donneront naissance à de nombreuses radicelles.

L'ébourgeonnement et le pincement sont d'une utilité reconnue toutes les fois que les semenceaux se chargent outre mesure de petits rameaux ou de rejets tardifs. C'est ce qui nous arrive, notamment avec les plantes du genre chou, sur lesquelles des rameaux fleurissent alors que la graine mûrit sur la branche voisine. Ces deux opérations sont également très-utiles avec les semenceaux de bette, betterave, surtout

dans les années pluvieuses, alors que la végétation ne s'arrête pas et que les tiges à graines s'allongent à l'excès. En pinçant, c'est-à-dire en supprimant l'extrémité des porte-graines de pois, de fèves, de haricots, etc., on obtient de plus belles gousses qu'en négligeant les suppressions des sommités.

Quand la circulation de la sève est trop fougueuse, le porte-graine s'épuise à produire des tiges et des feuilles, en sorte que la semence a plus ou moins à souffrir de cet épuisement. Il y a donc profit pour le cultivateur à le prévenir. A cet effet, il doit s'arranger de façon à gêner un peu la marche de la sève. C'est très facile. Nous pouvons, en premier lieu, placer obliquement les racines ou les pieds des porte-graines au moment de la transplantation, ce qui empêchera point les tiges florales de suivre leur direction habituelle et de former un coude ou un angle avec les racines ou les pieds. La sève, obligée de courir dans une direction qui ne lui convient guère et de décrire une courbe, se ralentira, concentrera son action sur les parties basses; y développera beaucoup de petites racines et ne s'usera point à fabriquer des rameaux désordonnés. En retour on fabriquera plus de graines, de meilleures et de plus hâtives. Les vieux cultivateurs qui, dans certaines localités, couchent leurs racines de betteraves, de carottes et leurs pieds de choux destinés à porter graines, sont donc plus raisonnables qu'on ne pourrait le supposer, avant d'avoir recherché la raison de cette pratique.

En second lieu, nous pouvons encore ralentir la circulation de la sève, soit en serrant un peu les tiges florales des porte-graines contre les tuteurs, soit en les palissant sur un angle plus ou moins ouvert.

L'engrais et l'eau doivent nécessairement jouer un rôle dans la culture des porte-graines. Par cela même qu'une plante dépense beaucoup plus de nourriture pour faire ses fruits que pour faire sa fenille, il est clair que le semenceau appelle l'engrais et l'arrosage à diverses époques: 1<sup>o</sup> à l'heure de la transplantation; 2<sup>o</sup> au moment de la floraison; 3<sup>o</sup> au moment où les jeunes graines se montrent.

La préférence que l'on accorde, pour les porte-graines de plantes annuelles, aux sujets d'automne plutôt qu'à ceux du printemps, est aisée à comprendre. Premièrement, les sujets destinés à passer l'hiver en terre, proviennent de semis exécutés en août ou septembre. Les plantes s'enracinent bien et redoutent moins les chaleurs que celles semées en avril ou mai, et se portent à merveille quand parfois ces dernières souffrent beaucoup. Secondement, un porte-graines robuste et solidement enraciné donnera toujours une meilleure semence qu'un porte-graines chétif et moins bien enraciné.

H. O.

Il n'y a que ceux qui manquent de qualités, qui ne veulent jamais parler de celles des autres.



## LE FRUIT ET LA FLEUR.

Au feuillage tremblant de la branche agitée,  
Un fruit là-haut pendait ;  
Sur sa tige flexible, en bas, dans la vallée,  
Une fleur se penchait.

Le fruit dit à la fleur : " Amie,  
Dont le calice d'or s'ouvre à peine à la vie,  
Ne vivras-tu qu'un jour ?  
Oh ! que je crains pour toi le sort de ta com-

[pagne,  
Qui comme toi, parfumant la campagne,  
Présent de Dieu, de la nature-amour,  
S'épanouit hier en saluant l'Aurore !  
Sa corolle pourprée aux si vives couleurs,  
Sa pétale dorée aux si douces senteurs,  
(Ah ! Pomone n'a pas tous les attraits de Flore !)  
Tout la rendait ici la reine du vallon.

Phébus, de son premier rayon  
Sembla lui faire hommage ;  
Et l'oiseau vint chanter son malin ramage,  
Epris de ses beautés, sur l'arbuste voisin ;  
Zéphyr, de son haleine molle,  
Agita doucement sa verte pétiole ;  
Ses compagnes, dans le ravin  
Ainsi que le cytise

Au souffle de la brise,  
S'inclinèrent au sol devant la blonde fleur ;  
Et le ruisseau de la montagne,  
Se promenant dans la campagne,  
Vint offrir à ses pieds de ses eaux la fraîcheur.  
Mais quand revint du soir la brise rafraîchie,  
Quand le crépuscule doré  
S'appuya sur son arc diaphane et pourpré ;  
De ses derniers parfums embaumant la prairie,  
La plus belle des fleurs se pencha tristement  
Et sa corolle, hélas ! se flétrit lentement.  
Et ce matin, aux cieus, en s'éveillant l'Aurore  
En ce vallon, vit sa tige incolore  
Sans feuilles, sans parfums. . . . Elle n'a vu  
[qu'un jour !

Et toi, charmante fée,  
Si fraîche et si rosée,

Toi qui nais à la vie en notre frais séjour,  
Vas-tu comme elle, hélas ! orgueil de la nature,  
Montrer quelques instants au vallon ta parure  
Pour te flétrir au froid souffle du soir ? . . ."

Et la fleur dit au fruit : " Je souris à l'espoir,  
Parce que Dieu m'a dit, me donnant à la terre :  
"Tu brilleras un jour au vallon solitaire."

Un jour, et c'est assez !

Et ce matin, la goutte de rosée  
Vint ouvrir mon calice, aux si fraîches beautés ;  
Puis un rayon des cieus, à travers la ramée  
De mes pâles couleurs vint réhausser l'éclat,  
Dieu l'a voulu, je vis, je suis heureuse et belle ;  
Je suis, pour le mortel ingrat,

Un sourire de Dieu qui le presse et l'appelle.  
Quand s'incline le jour, je m'incline aussi moi ;  
Car dans ce grand parterre où l'homme régné  
[en roi,

Dieu sème tous les jours de ces fleurs que l'Aurore  
Voit s'éclorer,

Et que du soir le froid soupire  
Fait mourir !"

H. T. T.

Québec, 22 mars 1859.

## LES POULES.

Supposons que vous ayez à acheter la grille  
d'un parc. . . .

J'en demande bien pardon à mes lecteurs,  
mais je suis obligé de faire toujours des hypo-  
thèses, de chercher sans cesse des analogies,  
afin de rapprocher des choses que des siècles  
d'erreurs ont séparées ; de prouver, par exem-  
ple, si mon hypothèse est bien choisie et si l'ana-  
logie est admissible, que l'industrie agricole  
est soumise aux lois économiques qui régissent  
toutes les autres industries, que le commerce  
agricole est soumis aux lois économiques qui  
régissent tous les autres commerces.

Ce n'est pas ma faute si l'opinion a décré-  
té que l'industrie agricole n'était pas une indus-  
trie, que le commerce agricole n'était pas un  
commerce, et autres énormités de ce genre.

Donc, supposons que vous ayez à acheter la  
grille d'un parc.

La valeur d'une grille de parc se compose de  
deux éléments principaux : le prix de la main-  
d'œuvre et le prix de la matière première. On  
vous vend d'abord le fer au poids, et l'on y  
ajoute ensuite le prix de la main-d'œuvre.

Si, par exemple, au lieu d'une grille en fer  
plein, on vous offre une grille en fer creux, tout  
aussi solide, mais pesant moitié moins que la  
grille en fer plein, et coûtant beaucoup moins  
cher, que ferez-vous ?

La science dit qu'un cylindre creux, en fer,  
construit dans certaines proportions, offre au-  
tant de résistance qu'un cylindre plein. Il est  
évident que, si les choses dites par la science  
vous paraissent démontrées, et si vous jouissez  
de l'entier usage de ce précieux don du ciel  
que l'on appelle la raison, vous vous empres-  
serez d'acheter la grille en fer creux fabriquée  
chez MM. Meilleur et Rodden, à Montréal.

—Mais pourquoi toutes les grilles ne sont-  
elles pas construites en fer creux ? m'objecte-  
ra-t-on.

—Pourquoi y a-t-il dans le monde des ori-  
ginaux qui tiennent à payer un petit pain d'un  
sou deux sous ? répondrai-je.

Il en est des animaux comme des grilles de  
parc ; l'animal est un outil, un instrument  
chargé de fabriquer de la viande, de la graisse,  
du lait, des œufs ou du travail. La matière  
première destinée à être transformée, c'est la  
nourriture qu'on lui donne.

Il y a des animaux en fer plein, il y a des  
animaux en fer creux ; les premiers consom-  
ment beaucoup de nourriture et rapportent peu  
de viande, peu de graisse, peu de lait, peu  
d'œufs, peu de travail ; les autres consomment  
moins de nourriture et rapportent plus de  
viande, plus de graisse, plus de lait, plus d'œufs,  
plus de travail.

Il y a des bœufs qui sont faciles à engraisser,  
il y a des bœufs qui ne le sont pas ; il y a des  
vaches bonnes laitières et des vaches mau-  
vaises laitières ; des poules bonnes pondeuses et  
des poules mauvaises pondeuses.

Si on donne de la nourriture à de mauvaises  
bœufs, à de mauvaises vaches, à de mauvaises

poules, on perd tout son temps et on gaspille son argent ; si on nourrit, au contraire, de bons bœufs, de bonnes vaches, de bonnes poules, non seulement on ne perd pas son temps, mais on gagne de l'argent.

Lisez donc le chapitre de Brillat-Savarin sur l'obésité, — c'est la maladie des bons bœufs, — ou regardez seulement autour de vous, vous verrez des gens qui mangent beaucoup demeurer maigres que cela fait plaisir à voir, et des gens qui mangent peu engraisser d'une façon déplorable !

Ce qui est une qualité pour les bœufs est un vice chez l'homme.

Grâce aux efforts de quelques agronomes, grâce à la bonne et intelligente impulsion donnée aux concours régionaux, cette vérité élémentaire commence à se répandre, et la spécialisation des races se propage chaque jour davantage.

Quand on veut faire de la viande de boucherie, on choisit un animal dont la conformation et la race indiquent un engraissement facile.

Quand on veut produire du lait, on choisit des vaches dont la conformation et la race indiquent de grandes qualités lactifères.

Quand on voudra mettre une bonne volaille à la broche et avoir des œufs frais à son déjeuner, on devra garnir sa basse-cour de volailles de bonne race.

Mais ici s'arrête le progrès.

Les basses-cours sont, en général, dans un état déplorable. On abandonne au hasard le soin de la reproduction. On multiplie des races bâtardees, ingrates, grandes mangeuses et mauvaises productrices, que l'on appelle *rustiques* parce qu'on ne s'en occupe pas.

On aime mieux mal nourrir cinquante mauvaises poules que de bien nourrir vingt-cinq bonnes poules, ce qui ne coûte pas plus ; on ne songe pas que c'est de la nourriture perdue, c'est-à-dire de l'argent jeté à l'eau.

Les savans qui ont étudié la physiologie des animaux, ont reconnu qu'une certaine partie de la nourriture consommée par eux (les animaux, ne confondons pas) était employée à l'entretien normal des organes, et était entièrement absorbée par cette assimilation, tandis que tout surcroît de nourriture ajouté à cette certaine portion formait immédiatement un accroissement de muscles et de graisse.

Il faut donc suivre ces deux principes : nourrir de bons animaux et les nourrir fortement, puisque le surplus de nourriture, lorsqu'on est arrivé à un point déterminé, donne seul un véritable produit net.

Si les cultivateurs étaient logiques, ils mettraient tout autant de soin à choisir leurs volailles qu'ils en mettent à choisir leurs bestiaux. Je n'ai pas la prétention de demander à ceux qui négligent leurs étables de soigner leur basse-cour. Cependant la basse-cour doit former une opération d'une certaine importance dans la ferme, ce qui n'empêche pas que les basses-cours sont encore le privilège à peu près exclusif des amateurs.

Mais il y a amateur et amateur : l'amateur

qui travaille pour lui et pour ses amis : l'amateur qui travaille pour lui et pour les autres.

M. R..., de Maisons-Alfort, un grand financier, dont je visitais dernièrement la collection, est du nombre de ces derniers. Il élève des magnifiques volailles parce qu'il a la passion des magnifiques volailles, et il vend chaque année en vente publique une partie de son trésor.

Les ventes de l'hôtel des commissaires-priseurs, à Paris, ont pris depuis quelque temps un aspect singulièrement agricole. Si vous y allez pour acheter un vieux tableau ou quelques meubles d'occasion, vous serez étonné de voir exposés pour la vente du lendemain des volailles de toutes races, des canards de Barbarie, des lapins de Russie, et même de charmantes petites vaches bretonnes provenant de la collection de M. R....

M. R.... a un des plus beaux choix de brahma-pootra blancs que j'aie jamais vus : une race forte, carrée, rustique, s'élevant avec grande facilité : les poulets de l'année sont plus grands que les superbes coqs de nos races indigènes. Les poules de Cochinchine, jaunes, blanches, noires, les dorlings et les brahma-pootra blancs se sont tellement multipliés chez lui qu'il faut bien en vendre ; on ne sait plus où les mettre.

M. R.... n'est pas un anglomane exclusif ; il a aussi des variétés nombreuses de la race de Padoue ou de Pologne, blanche, noire, dorée, argentée, chamois, herminée, etc., des poules de Houdan, comme vous n'en trouverez guère à Houdan, où il n'y en a pas, et des Crèveœur comme Crèveœur n'en a jamais vu, car Charles Jacques, l'auteur du *Poulailler*, prétend que ce n'est ni à Crèveœur ni à Houdan qu'il faut aller chercher les poules de Crèveœur et de Houdan.

Les poules du Mans s'élèvent et s'engraissent exclusivement dans l'arrondissement de la Flèche. Est-ce que l'eau-de-vie de Cognac se fait à Cognac ? est-ce que le saucisson de Lyon se fait à Lyon ?

Ce que les cultivateurs n'osent ou ne savent pas faire, ce sont aujourd'hui les financiers qui le font. M. R... a obtenu par le croisement du brahma-pootra une variété nouvelle qu'il appelle, je crois, *brahma-d'Alfort*. Cette poule participe des belles qualités qui placent la brahma à la tête des plus magnifiques volailles ; mais elle se rapproche moins du cochinchine que les individus de la race originaire. L'animal est plus trapu, moins haut sur pattes, et paraît devoir s'élever très facilement.

On a dit que celui qui faisait pousser un brin d'herbe rendait plus de services à l'humanité que celui qui découvrait une planète.

J'aimerais mieux avoir créé le brahma-d'Alfort que d'avoir découvert la planète de M. Leverrier. \*\*\*

Il en est de toute passion comme de celle de fumer. D'abord on fume pour faire comme tout le monde, ou par occasion ; puis par goût ; ensuite par un irrésistible besoin ; et enfin par habitude ; ce qui est une seconde nature.

## TABLETTES.

Nous avons l'honneur d'annoncer à nos lecteurs qu'à dater du 1er Mai prochain, les bureaux de la *Ruche littéraire* seront fixés aux numéros 74 & 76, rue Notre-Dame et nous prions les abonnés qui changeront de demeure de nous faire parvenir leur nouvelle adresse, s'ils ne veulent pas éprouver de retard dans l'expédition de cette revue.

A présent, un mot pour remercier la presse française et anglaise qui a si bienveillamment accueilli notre réapparition sur la scène publique. Tous les journaux du Canada, un seul excepté, nous ont prêté leur puissante assistance. On a eu confiance en notre parole de rester en dehors de l'arène politique, et on a salué notre retour. A cette parole nous demeurerons fidèles et nous avons la ferme assurance que bientôt la *Ruche littéraire* sera assise sur une base inébranlable. La presse des Etats-Unis ne nous a point fait défaut non plus. A New-York, à la Nouvelle-Orléans, partout où le français est parlé sur ce continent, les principaux organes de l'opinion nous ont transmis des témoignages flatteurs de son approbation. Eux aussi, ils voient en nous des gens qui veulent travailler "dans la mesure de leurs forces" au développement de la littérature française dans le Nouveau-Monde.

Merci pour leurs encouragements et merci à la jeunesse canadienne qui répond chaque jour à l'appel que nous lui avons fait.

Depuis la publication du numéro de mars de la *Ruche littéraire*, on nous a adressé une grande quantité de communications :—Celles-ci pour nous engager à poursuivre notre œuvre ; celles-là pour nous promettre et nous donner cette collaboration active qui sera, nous n'en doutons pas, l'âme de nos succès. Des écrivains de profession et jouissant d'une réputation grande et légitime ont aussi daigné nous assurer de leur concours. Avec de pareils éléments nous espérons que la *Ruche littéraire* atteindra le but qu'elle s'est proposée. Nous espérons même que les personnes préjugées contre elle reconnaîtront promptement qu'on les a induites en erreur.

Le service de nos correspondances régulières n'est pas encore complètement organisé. Mais nous pouvons certifier qu'il le sera au mois de mai prochain, et qu'alors la *Ruche littéraire* recevra toutes les améliorations que nous avons annoncées.

Dans la livraison actuelle se trouve toute la partie de la *Huronne de Lorette* précédemment insérée dans notre ancienne édition, plus le commencement d'un nouveau chapitre. Le manque d'espace nous a empêché de donner la fin de ce chapitre, car nous voulions faire place à diverses petites poésies canadiennes que nous avons reçues de nos amis de Québec. Il en est deux bien jolies : l'une intitulée *Lucette*, bluette gracieuse et fraîche comme un bouquet de myosotis ; l'autre, *Le fruit et la*

*fleur*, mignonne allégorie, brodée par un tout jeune homme, qui tourne gentilement un vers, exprime avec grâce, sa pensée quoiqu'il s'adonne un tantinet trop, peut-être, aux caprices de son imagination. Il nous a demandé une critique impartiale de son œuvre, et nous la lui donnons franchement. Qu'il coordonne d'avantage son idée avant de la jeter au moule de l'impression, et avec ses talents naturels, il arrivera au beau. *Le fruit et la fleur* est, nous le répétons, une bonne poésie à laquelle, il manque seulement quelques retouches pour être parfaite. Mais nous nous garderons d'en corriger les légères imperfections de peur de gêner cette aimable composition d'un esprit sensible et délicat. Nous prions M. H. T. T. de nous favoriser de ses nouvelles productions.

## AUX CORRESPONDANTS.

LA VEUVE DU PATRIOTE.—Refusé.

HIER ET DEMAIN.—Sous considération.

L'AVEUGLE DU ST. MAURICE.—Accepté.

CELLE QUE J'AIME.—Si l'auteur veut nous donner son nom, nous verrons.

L'AVENIR DU CANADA.—Article politique, par conséquent inadmissible. Cette œuvre renferme des aperçus excellents. Nous regrettons de ne pouvoir en faire profiter nos lecteurs. Mais la règle de la *Ruche littéraire* est et sera invariable.

MELLE. HORTENSE.—Oui.

LE FLANEUR.—Soumettez-nous votre travail et nous vous répondrons.

DEUX A DEUX.—Si vous voulez.

LA NIECE ET LA TANTE.—Impossible.

UN SOUVENIR DE CHATEAUGUAY.—Oui.

A DIVERS CORRESPONDANTS.—Plusieurs personnes nous ont fait l'amitié de nous demander si nos anciens collaborateurs travailleraient encore à la *Ruche littéraire*. Entr'autres noms désirés se trouvent ceux de MM. Gentil et Baron. A cette question, les éditeurs répondent que toutes les personnes qui ont prêté leur appui à la *Ruche littéraire*, lors de sa première apparition sont encore prêtes à la seconder de leurs efforts, et que toutes, y compris Mme de Grandfort et M. Desplaces lui fourniront périodiquement des articles. Nous pouvons annoncer, dès à présent, un nom nouveau et, depuis longtemps rangé parmi les favoris de la littérature française. C'est le nom de M. H. Delescluze qui a bien voulu accepter la charge de correspondant de New-York.

Durant le mois, nous avons reçu un grand nombre de lettres auxquelles il nous est impossible de répondre à ce moment.

En terminant, nous avertissons les personnes qui ne nous ont pas renvoyé le premier numéro de la *Ruche littéraire* que nous les considérons, à dater de ce jour, comme abonnées.

Et nous leur renouvelons les témoignages de notre gratitude, ainsi qu'à tous ceux qui, directement ou indirectement, ont contribué à la reprise de notre œuvre.

x. y. z.



# TABLE DES MATIERES.

	PAGE.
La presse franco-américaine, par H. E. CHEVALIER,.....	41
Traits de Vidocq, par BARTHELEMY MAURICE,.....	48
Croquis, poésie, par VIRGINIE B***,.....	50
Lettres d'hiver, par STÉPHANE POLIN,.....	51
Histoire d'une famille canadienne ( <i>suite</i> ), par H. E. CHEVALIER,.....	52
Épître à mon jeune fils, sur ses tergiversations à propos du choix d'une carrière, poésie, par F. VOGELI,.....	63
La Chanson, par ***.....	64
Boutade, poésie, par MÉRY.....	64
Le rhume de cerveau, par ALPHONSE KARR,.....	64
La Huronne de Lorette ( <i>suite</i> ), par H. E. CHEVALIER,.....	65
Lucette, poésie, par L. J. C. F.,.....	76
Agriculture,.....	76
Le fruit et la fleur, poésie, par H. T. T.,.....	78
Les poules,.....	78
Tablettes,.....	80

## LA RUCHE LITTÉRAIRE.

La *Ruche littéraire* paraît régulièrement entre les premier et cinq de chaque mois.

LE PRIX DE L'ABONNEMENT EST FIXÉ :

Pour le Canada, . . . . . \$2.00

Pour l'Étranger, . . . . . \$2.50

*RT* Toutes les communications relatives à l'administration de la *Ruche littéraire* devront être adressées à M. G. H. CHERRIER, No. 7 Rue Ste. Thérèse, à Montréal,

FRANCHES DE PORT,

SANS QUOI ELLES SERONT REFUSEES.

*On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement*

PAYABLE D'AVANCE.